

Accessions

155. 899

Shelf No.

G ~~2434.5~~

Barton Library. 238.1.

V.1



Thomas Pennant Barton.

Boston Public Library.

Received, May, 1873.

Not to be taken from the Library.







Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Toronto

CHANSONS

DE

P. J. DE BÉRANGER.

PARIS. — DE L'IMPRIMERIE DE RIGNOUX.
rue des Francs-Bourgeois-S.-Michel, n° 8.

CHANSONS

DE

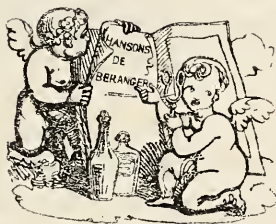
P. J. DE BÉRANGER

Anciennes, Nouvelles et Inédites,

SUIVIES

DES PROCÈS INTENTÉS A L'AUTEUR.

TOME PREMIER.



PARIS.

BAUDOUIN FRÈRES, ÉDITEURS,

RUE DE VAUGIRARD, N^o 17.

M DCCC XXVIII.

G. 238

1.1

25022
1865.897

May. 1873

RECEIVED



1873



Préface ¹

L'IN-OCTAVO ET L'IN-TRENTE-DEUX.

AIR du Carnaval.

Quoi, mes couplets, encore une sottise!
Osez-vous bien paraître in-octavo?
Juge, critique, et docteur de l'église,
Vont après vous s'acharner de nouveau.
L'in-trente-deux trompait l'œil du miope,
Mais vos défauts vont être tous sentis:
C'est le ciron vu dans un microscope.
Mieux vous allait de rester tout petits,
Petits, petits, oui, petits, tout petits.

« Quel trait d'orgueil ! dira la calomnie :
« Ferait-on plus pour des alexandrins ?
« Le chansonnier vise à l'Académie,
« Et veut au Pinde anoblir ses refrains. »
Viser si haut, malgré cette imposture,
N'est point mon fait, je vous en avertis.
Pour conserver vos lettres de roture,
Mieux vous allait de rester tout petits,
Petits, petits, oui, petits, tout petits.

¹ Voyez la note, page iij.

Je vois deux sots rendus à leur province :
« Messieurs, dit l'un, sifflons le troubadour.
« Il veut des croix, et pour l'offrir au prince,
« A son recueil a mis l'habit de cour.
« Le Roi, dit l'autre, a daigné lui sourire ;
« Même a trouvé ses vers assez gentils. »
Voyez du Roi ce que vous ferez dire !
Mieux vous allait de rester tout petits,
Petits, petits, oui, petits, tout petits.

L'humble format sut plaire à cette classe
Sur qui les arts sèment trop peu de fleurs ;
Il se fourrait jusque dans la besace
De l'indigent dont il séchait les pleurs.
A la guinguette instruisant ces recrues,
D'obscurs lauriers j'ai fait large abatis.
Pour rencontrer la gloire au coin des rues,
Mieux vous allait de rester tout petits,
Petits, petits, oui, petits, tout petits.

Je dois trembler, car moi, qui suis prophète,
Je vois de loin l'oubli fondre sur vous.
De tant d'échos dont la voix vous répète,
L'un meurt, puis l'autre, et puis cent, et puis tous.
Déjà mon front sent glisser sa couronne ;
Comme les miens vos beaux jours sont partis.
Pour disparaître au premier vent d'automne,
Mieux vous allait de rester tout petits,
Petits, petits, oui, petits, tout petits.

NOTE.

Mes libraires ayant arrêté de faire de mes Chansons une édition enrichie de tout ce qui pourrait la rendre agréable au public, je n'ai pas eu le droit de m'opposér au choix du format in-8°; mais comme ce format me paraît trop prétentieux pour le genre de mes productions, je n'ai pu résister au désir d'en dire ma pensée dans ces couplets. Puisse au moins cette édition, revue et corrigée par moi, mettre un terme au scandale des contrefaçons dont j'ai eu tant à souffrir, en France et à l'étranger! Celles que j'ai vues contiennent une foule de chansons qui ne sont pas de moi. Dans plusieurs se trouvent imprimées, de la manière la plus inexacte, des productions que j'avais condamnées à ne jamais voir le jour; enfin on y a quelquefois inséré des couplets qu'à peine je venais de terminer, et que je n'avais même pas encore chantés. Cette dernière circonstance m'a fait faire des recherches, et j'ai acquis la certitude qu'on avait poussé l'indélicatesse jusqu'à dérober copie de mes anciens et de mes nouveaux manuscrits, malgré les précautions prises pour éviter cette spoliation. C'est donc un devoir pour moi de déclarer au public que je n'avoue que le premier volume de mes chansons, publié par Eymeri en 1815; l'édition petit in-12, imprimée en deux volumes, chez Firmin Didot, en 1821; le troisième volume, imprimé chez Plassan, en 1825; une édition in-18, chez Fain, 1826; et les éditions in-32 publiées par MM. Baudouin; et qu'enfin je ne reconnâtrai que les publications conformes au présent in-8°, publications que ces Messieurs ont seuls le droit de faire jusqu'à l'expiration du nouvel arrangement conclu entre eux et moi.

PRÉFACE.

NOVEMBRE 1815.

Pourquoi les libraires ne cessent-ils de vouloir des préfaces, et pourquoi les lecteurs ont-ils cessé de les lire? On agite tous les jours, dans de graves assemblées, une foule de questions bien moins importantes que celle-ci, et je me propose de la résoudre dans un ouvrage en 3 volumes in-8°, qui, si l'on en permet la publication, pourra amener la réforme de plusieurs abus très dangereux. Forcé, en attendant, de me conformer à l'usage, je me creusais la tête, depuis un mois, pour trouver le moyen de dire au public, qui ne s'en soucie guère, qu'ayant fait des chansons, je prends le parti de les faire imprimer. Le Bourgeois-Gentilhomme, embrouillant son compliment à la belle comtesse, est moins embarrassé que je ne l'étais. J'appelais mes amis à mon aide; et l'un d'eux, profond érudit, vint, il y a quelques jours, m'offrir, pour mettre en tête de mon recueil, une dissertation qu'il trouve excellente, et dans laquelle il prouve que les *flonflons*, les *fariradondé*, les *tourelouribo*, et tant d'autres refrains qui ont eu le privilège de charmer nos pères, dérivent

du grec et de l'hébreu. Quoique je sois ignorant comme un chansonnier, j'aime beaucoup les traits d'érudition. Enchanté de cette dissertation, je me préparais à en faire mon profit, ou plutôt celui du libraire, lorsqu'un autre de mes amis, car j'ai beaucoup d'amis (c'est ce qu'il est bon de consigner ici, attendu que les journaux pourront faire croire le contraire); lorsque, dis-je, un de mes amis, homme de plaisir et de bon sens, m'apporta, d'un air empressé, un chiffon de papier trouvé dans le fond d'un vieux secrétaire.

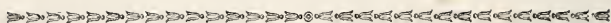
C'est de l'écriture de Collé! me dit-il du plus loin qu'il m'aperçut. « J'ai confronté ce fragment « avec le manuscrit des Mémoires du premier de « nos chansonniers, et je vous en garantis l'authen-
« ticité. Vous verrez, en lisant, pourquoi il n'a pas « trouvé place dans ces Mémoires, qui ne con-
« tiennent pas toujours des choses aussi raison-
« nables. »

Je ne me le fis pas dire deux fois; et je lus avec la plus grande attention ce morceau, dont le fond des idées me séduisit tellement, que d'abord je ne m'aperçus pas que le style pouvait faire douter un peu que Collé en fût l'auteur.

Malgré toutes les observations de mon ami le savant, qui tenait à ce que j'adoptasse sa dissertation, je fis sur-le-champ le projet de me servir pour ma préface de ce legs que le hasard me pro-

curait dans l'héritage d'un homme qui n'a laissé que des collatéraux.

Ceux qui trouveront ce petit dialogue indigne de Collé pourront s'en prendre à l'ami qui me l'a fourni, et qui m'a assuré devoir en déposer le manuscrit chez un notaire, pour le soumettre à la confrontation des incrédules. Ces précautions prises, je le transcris ici en toute sûreté de conscience.



CONVERSATION

ENTRÉ MON CENSEUR ET MOI.

15 JANVIER 1768.

(Je prends la liberté de substituer le nom de Collé au *moi* qui se trouve dans tout le dialogue.)

LE CENSEUR.

Voici, monsieur, mon approbation pour votre Théâtre de Société. Il contient des ouvrages charmans.

COLLÉ.

Et mes chansons, monsieur, mes chansons, comment les avez-vous traitées?

LE CENSEUR.

Vous me trouverez sévère. Mais je ne puis vous dissimuler que le choix ne m'en paraît pas sagement fait.

COLLÉ.

Connaîtriez-vous quelque bonne chanson que j'aurais omise?

LE CENSEUR.

J'ai été, au contraire, forcé d'indiquer la suppression d'un grand nombre.

COLLÉ, feuilletant son manuscrit.

Quoi, monsieur! vous exigez que je retranche...

(Ici le papier endommagé ne permet que de deviner le titre des chansons supprimées par le censeur.)

LE CENSEUR.

Vous n'avez pas dû penser que cela passerait à la censure.

COLLÉ.

Elles ont passé bien ailleurs.

LE CENSEUR.

Raison de plus.

COLLÉ.

Pardonnez ; je ne connaissais pas bien encore les raisons d'un censeur.

LE CENSEUR.

Examinons avec sang-froid les deux genres de chansons qui m'ont contraint à la sévérité. D'abord, pourquoi, dans des vaudevilles, mêlez-vous toujours quelques traits de satire relatifs aux circonstances ?

COLLÉ.

Que ne me demandez-vous plutôt pourquoi je fais des vaudevilles ? La chanson est essentiellement du parti de l'opposition. D'ailleurs, en frondant quelques abus qui n'en seront pas moins éternels, en ridiculisant quelques personnages à qui l'on pourrait souhaiter de n'être que ridicules, ai-je insulté jamais à ce qui a droit au respect de tous ? Le respect pour le souverain paraît-il me coûter ?

LE CENSEUR.

Mais les ministres, monsieur, les ministres ! Si à

Naples l'on peut sans danger offenser la Divinité, il n'y fait pas bon pour ceux qui parlent mal de saint Janvier.

COLLÉ.

Je le conçois : à Naples, saint Janvier passe pour faire des miracles.

LE CENSEUR.

Vous y seriez aussi incrédule qu'à Paris.

COLLÉ.

Dites aussi clairvoyant.

LE CENSEUR.

Tant pis pour vous, monsieur. Au fait, de quoi se mêlent les faiseurs de chansons? Vous en pouvez convenir avec moins de peine qu'un autre : les chansonniers sont en littérature ce que les ménétriers sont en musique.

COLLÉ.

Je l'ai dit cent fois avant vous. Mais convenez à votre tour qu'il en est quelques uns qui ne jouent pas du violon pour tout le monde. Plusieurs ne seraient pas indignes de faire partie de la musique dont le grand Condé se servait pour ouvrir la tranchée¹, et tous deviennent utiles lorsqu'il s'agit de faire célébrer au peuple des triomphes dont sans eux fort souvent il ne sentirait que le poids.

LE CENSEUR.

Je n'ai point oublié la jolie chanson du Port-Mahon.

¹ Le grand Condé ouvrit la tranchée devant Lérída au son des violons et des hautbois.

Monsieur Collé, ce n'est pas à vous qu'on reprochera l'*anglomanie*. Mais cela ne suffit pas. Pourquoi, par exemple, vous être fait l'apôtre de certains principes d'indépendance qu'il vaudrait mieux combattre?

COLLÉ.

J'entends de quelles idées vous voulez parler. Combattre ces idées, monsieur! il n'y aurait pas plus de mérite à cela qu'à faire en Prusse des épigrammes contre les capucins. Ne trouvez-vous pas même que la plupart de ceux qui attaquent ces idées, qui peut-être au fond sont les vôtres, ressemblent à des aveugles qui voudraient casser les réverbères?

LE CENSEUR.

Je suis de votre avis, si vous voulez dire qu'ils frappent à côté. Mais revenons à vos chansons. Tout le monde rend justice à la loyauté de votre caractère, à la régularité de vos mœurs; et je pense qu'il sera aisé de vous convaincre du tort que vous feraient certaines *gaillardises* que je vous engage à faire disparaître de votre recueil.

COLLÉ.

C'est parce que je ne crains point qu'on examine mes mœurs que je me suis permis de peindre celles du temps avec une exactitude qui participe de leur licence ¹.

¹ Plusieurs de ces raisonnemens se retrouvent dans une notice piquante et spirituelle, placée en tête du recueil complet des chansons de Collé, publié par M. Auger, censeur et membre de l'Académie française.

LE CENSEUR.

Vos tableaux choqueront les regards des gens rigides.

COLLÉ.

La Chasteté porte un bandeau.

LE CENSEUR.

Elle n'est pas sourde, et le ton libre de plusieurs de vos chansons peut augmenter la corruption dont vous faites la satire.

COLLÉ.

Quoi ! comme l'a dit le bon La Fontaine,

Les mères, les maris, me prendront aux cheveux
Pour dix ou douze contes bleus !
Voyez un peu la belle affaire !
Ce que je n'ai pas fait mon livre irait le faire !

LE CENSEUR.

L'autorité d'un grand homme est déplacée ici. Il ne s'agit que de bagatelles que vous pouvez sacrifier sans regret.

COLLÉ.

En avez-vous de les connaître ?

LE CENSEUR.

Je ne dis pas cela.

COLLÉ.

En êtes-vous moins censeur, et très censeur ?

LE CENSEUR.

Je vous en fais juge.

COLLÉ.

Eh bien ! après avoir lu ou chanté en secret mes couplets les plus graveleux, les prudes n'en auront pas plus de charité, et les bigots pas plus de tolérance. Laissez à ces gens-là le soin de me mettre à l'*index*. Si vous leur ôtez le plaisir de crier de temps à autre, on finira par croire à la réalité de leurs vertus. Mes chansons peuvent fournir une occasion de savoir à quoi s'en tenir sur le compte de ces messieurs et de ces dames. C'est un service qu'elles rendront aux gens véritablement sages, qui, toujours indulgens, pardonnent des écarts à la gaîté, et permettent à l'innocence de sourire.

LE CENSEUR.

Hors de mon cabinet je pourrais trouver vos raisons bonnes ; ici elles ne sont que spécieuses. Je vous répète donc qu'il est impossible que j'autorise l'impression des chansons que vous défendez si bien.

COLLÉ.

En ce cas, je prends mon parti. Je les ferai imprimer en Hollande sous le titre de *Chansons que mon censeur n'a pas dû me passer*.

LE CENSEUR.

Je vous en retiens un exemplaire.

COLLÉ.

Vous mériteriez que je vous les dédiasse.

LE CENSEUR.

Vous pouvez les adresser mieux, vous, monsieur

Collé, qui avez pour protecteur un prince de l'auguste maison dont vous avez si bien fait parler le héros.

COLLÉ.

Que ne me protège-t-il contre les censeurs ?

LE CENSEUR.

Et contre les feuilles périodiques.

COLLÉ.

En effet, elles sont la seconde plaie de la littérature.

LE CENSEUR.

Quelle est la première, s'il vous plaît ?

COLLÉ.

Je vous le laisse à deviner, et cours chez l'imprimeur, qui m'attend.

LE CENSEUR.

Un moment. Je sais que jour par jour vous écrivez ce que vous avez dit et fait. Ne vous avisez point de transcrire ainsi notre conversation.

COLLÉ.

Vous n'y seriez point compromis.

LE CENSEUR.

Bien ; mais un jour quelque écolier pourrait s'appuyer de vos argumens, et, à l'abri de votre nom, tenter de justifier...

(Ici l'écriture, absolument illisible, m'a privé du reste de ce dialogue, qui n'est peut-être intéressant que pour un au-

teur placé dans une situation pareille à celle où Collé s'est trouvé. Malgré le soin qu'il avait pris de ne pas le joindre aux Mémoires de sa vie, ce que le censeur avait craint est arrivé; et l'écolier n'hésite point à se servir du nom de son maître, au risque d'être en butte à de graves reproches. Mon ami l'érudit m'a annoncé qu'il m'en arriverait malheur, et, pour donner du poids au pronostic, m'a retiré sa dissertation sur les *flonflons*. Le public n'y perdra rien. Il doit l'augmenter considérablement, et l'adresser en forme de mémoire à la troisième classe de l'Institut. Elle obtiendra peut-être plus de succès que je n'ose en espérer pour mon recueil. Le moment serait mal choisi pour publier des chansons, si la futilité même des productions n'était une recommandation, à une époque où l'on a plus besoin de se distraire que de s'occuper. Souhaitons que bientôt l'on puisse lire des poèmes épiques, sans souhaiter néanmoins qu'il en paraisse autant que chaque année voit éclore de chansonniers nouveaux.)

POST SCRIPTUM DE 1821.

Je crois inutile d'ajouter aucune réflexion à cette préface du recueil chantant que je publiai à la fin de 1815. J'ai fait depuis quelques tentatives pour étendre le domaine de la chanson. Le succès seul peut les justifier. Des amateurs du genre pourront se plaindre de la gravité de certains sujets que j'ai cru pouvoir traiter. Voici ma réponse : La chanson vit de l'inspiration du moment. Notre époque est sérieuse, même un peu triste : j'ai dû prendre le ton qu'elle

m'a donné; il est probable que je ne l'aurais pas choisi. Je pourrais repousser ainsi plusieurs autres critiques, s'il n'était naturel de penser qu'on accordera trop peu d'attention à ces chansons pour qu'il soit nécessaire de les défendre sérieusement. Un recueil de chansons est et sera toujours un livre sans conséquence.



Illustration

Illustration

Le Bœuf d'Appelote.

CHANSONS

DE

P. J. DE BÉRANGER.



LE ROI D'YVETOT.

MAR 1813.

AIR : Quand un tendron vient en ces lieux.

Il était un roi d'Yvetot,
Peu connu dans l'histoire;
Se levant tard, se couchant tôt,
Dormant fort bien sans gloire,
Et couronné par Jeanneton
D'un simple bonnet de coton,
Dit-on.
Oh! oh! oh! oh! ah! ah! ah! ah!
Quel bon petit roi c'était là!
La, la.

Il faisait ses quatre repas
Dans son palais de chaume,
Et sur un âne, pas à pas,
Parcourait son royaume.
Joyeux, simple et croyant le bien,
Pour toute garde il n'avait rien

Qu'un chien.

Oh! oh! oh! oh! ah! ah! ah! ah!

Quel bon petit roi c'était là!

La, la.

Il n'avait de goût onéreux

Qu'une soif un peu vive;

Mais, en rendant son peuple heureux,

Il faut bien qu'un roi vive.

Lui-même à table, et sans supplot,

Sur chaque muid levait un pot

D'impôt.

Oh! oh! oh! oh! ah! ah! ah! ah!

Quel bon petit roi c'était là!

La, la.

Aux filles de bonnes maisons

Comme il avait su plaire,

Ses sujets avaient cent raisons

De le nommer leur père :

D'ailleurs, il ne levait de ban

Que pour tirer, quatre fois l'an,

Au blanc.

Oh! oh! oh! oh! ah! ah! ah! ah!

Quel bon petit roi c'était là!

La, la.

Il n'agrandit point ses états,

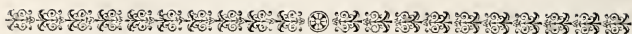
Fut un voisin commode,

Et, modèle des potentats,

Prit le plaisir pour code.
 Ce n'est que lorsqu'il expira
 Que le peuple qui l'enterra
 Pleura.
 Oh! oh! oh! oh! ah! ah! ah! ah!
 Quel bon petit roi c'était là!
 La, la.

On conserve encor le portrait
 De ce digne et bon prince;
 C'est l'enseigne d'un cabaret,
 Fameux dans la province.
 Les jours de fête, bien souvent,
 La foule s'écrie en buvant
 Devant :
 Oh! oh! oh! oh! ah! ah! ah! ah!
 Quel bon petit roi c'était là!
 La, la.





LA BACCHANTE.

AIR : Fournissez un canal au ruisseau.

Cher amant, je cède à tes désirs :
 De Champagne enivre Julie.
 Inventons, s'il se peut, des plaisirs ;
 Des Amours épuisons la folie.
 Verse-moi ce joyeux poison ;
 Mais, surtout, bois à ta maîtresse :
 Je rougirais de mon ivresse,
 Si tu conservais ta raison.

Vois déjà briller dans mes regards
 Tout le feu dont mon sang bouillonne.
 Sur ton lit, de mes cheveux épars,
 Fleur à fleur, vois tomber ma couronne.
 Le cristal vient de se briser :
 Dieux, baise ma gorge brûlante,
 Et taris l'écume enivrante
 Dont tu te plais à l'arroser.

Verse encor ! mais pourquoi ces atours
 Entre tes baisers et mes charmes ?
 Romps ces nœuds, oui, romps-les pour toujours :
 Ma pudeur ne connaît plus d'alarmes.
 Presse en tes bras mes charmes nus.
 Ah ! je sens redoubler mon être !



Le rôle de Dumas fils est le

Henry Monnier.

La Bauchante.

A l'ardeur qu'en moi tu fais naître
Ton ardeur ne suffira plus.

Dans mes bras tombe enfin à ton tour ;

Mais, hélas ! tes baisers languissent.

Ne bois plus, et garde à mon amour

Ce nectar où tes feux s'amortissent.

De mes désirs mal apaisés,

Ingrat, si tu pouvais te plaindre,

J'aurai du moins pour les éteindre

Le vin où je les ai puisés.



LE SÉNATEUR.

1813.

AIR : J'ons un curé patriote.

Mon épouse fait ma gloire :
 Rose a de si jolis yeux !
 Je lui dois, l'on peut m'en croire,
 Un ami bien précieux.
 Le jour où j'obtins sa foi,
 Un sénateur vint chez moi.
 Quel honneur !
 Quel bonheur !
 Ah ! monsieur le sénateur,
 Je suis votre humble serviteur.

De ses faits je tiens registre :
 C'est un homme sans égal.
 L'autre hiver, chez un ministre,
 Il mena ma femme au bal.
 S'il me trouve en son chemin,
 Il me frappe dans la main.
 Quel honneur !
 Quel bonheur !
 Ah ! monsieur le sénateur,
 Je suis votre humble serviteur.

Près de Rose il n'est point fade,
 Et n'a rien de freluquet.



Henry Monnier

Le Sénateur.

1844 rue d'Orléans 16

Lorsque ma femme est malade,
 Il fait mon cent de piquet.
 Il m'embrasse au jour de l'an ;
 Il me fête à la Saint-Jean.
 Quel honneur!
 Quel bonheur!
 Ah ! monsieur le sénateur,
 Je suis votre humble serviteur.

Chez moi qu'un temps effroyable
 Me retienne après dîner,
 Il me dit d'un air aimable :
 « Allez donc vous promener :
 « Mon cher, ne vous gênez pas,
 « Mon équipage est là-bas. »
 Quel honneur!
 Quel bonheur!
 Ah ! monsieur le sénateur,
 Je suis votre humble serviteur.

Certain soir, à sa campagne
 Il nous mena par hasard ;
 Il m'enivra de champagne,
 Et Rose fit lit à part :
 Mais de la maison, ma foi,
 Le plus beau lit fut pour moi.
 Quel honneur!
 Quel bonheur!
 Ah ! monsieur le sénateur,
 Je suis votre humble serviteur.

A l'enfant que Dieu m'envoie,
 Pour parrain je l'ai donné.
 C'est presque en pleurant de joie
 Qu'il baise le nouveau-né;
 Et mon fils, dès ce moment,
 Est mis sur son testament.

Quel honneur!

Quel bonheur!

Ah! monsieur le sénateur,
 Je suis votre humble serviteur.

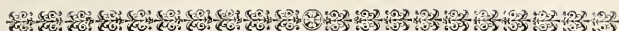
A table il aime qu'on rie;
 Mais parfois j'y suis trop vert.
 J'ai poussé la raillerie
 Jusqu'à lui dire au dessert :
 On croit, j'en suis convaincu,
 Que vous me faites c...

Quel honneur!

Quel bonheur!

Ah! monsieur le sénateur,
 Je suis votre humble serviteur.





L'ACADÉMIE ET LE CAVEAU.

CHANSON DE RÉCEPTION AU CAVEAU MODERNE.

AIR : Tout le long de la rivière.

Au caveau je n'osais frapper ;
Des méchans m'avaient su tromper.
C'est presque un cercle académique,
Me disait maint esprit caustique.
Mais, que vois-je ! de bons amis
Que rassemble un couvert bien mis.
Asseyez-vous, me dit la compagnie.
Non, non, ce n'est point comme à l'Académie.
Ce n'est point comme à l'Académie.

Je me voyais, pendant un mois,
Courant pour disputer les voix
A des gens qu'appuierait le zèle
D'un grand seigneur ou d'une belle :
Mais, faisant moitié du chemin,
Vous m'accueillez le verre en main.
D'ici l'intrigue est à jamais bannie :
Non, non, ce n'est point comme à l'Académie.
Ce n'est point comme à l'Académie.

Toussant, crachant, faudra-t-il donc,
Dans un discours superbe et long,

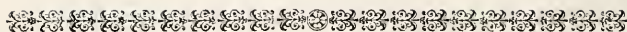
Dire : Quel honneur vous me faites !
 Messieurs, vous êtes trop honnêtes ;
 Ou quelque chose d'aussi fort ?
 Mais que je m'effrayais à tort !
 On peut ici montrer moins de génie.
 Non, non, ce n'est point comme à l'Académie.
 Ce n'est point comme à l'Académie.

Je croyais voir le président
 Faire bâiller en répondant
 Que l'on vient de perdre un grand homme ;
 Que moi je le vaux, Dieu sait comme.
 Mais ce président sans façon ¹
 Ne pérore ici qu'en chanson :
 Toujours trop tôt sa harangue est finie.
 Non, non, ce n'est point comme à l'Académie.
 Ce n'est point comme à l'Académie.

Admis enfin, aurais-je alors,
 Pour tout esprit, l'esprit de corps ?
 Il rend le bon sens, quoi qu'on dise,
 Solidaire de la sottise ;
 Mais dans votre société,
 L'esprit de corps c'est la gaîté.
 Cet esprit-là règne sans tyrannie.
 Non, non, ce n'est point comme à l'Académie.
 Ce n'est point comme à l'Académie.

¹ M. Désaugiers.

Ainsi, j'en juge à votre accueil,
 Ma chaise n'est point un fauteuil.
 Que je vais chérir cet asile,
 Où tant de fois le Vaudeville
 A renouvelé ses grelots,
 Et sur la porte écrit ces mots :
 Joie, amitié, malice et bonhomie!
 Non, non, ce n'est point comme à l'Académie.
 Ce n'est point comme à l'Académie.



LA GAUDRIOLE.

AIR : La bonne aventure.

Momus a pris pour adjoints
 Des rimeurs d'école :
 Des chansons en quatre points
 Le froid nous désole.
 Mirliton s'en est allé.
 Ah! la muse de Collé,
 C'est la gaudriole,
 O gué,
 C'est la gaudriole.

Moi, des sujets polissons
 Le ton m'affriole.
 Minervé dans mes chansons
 Fait la cabriole.
 De ma grand'mère, après tout,
 Tartufes, je tiens le goût
 De la gaudriole,
 O gué,
 De la gaudriole.

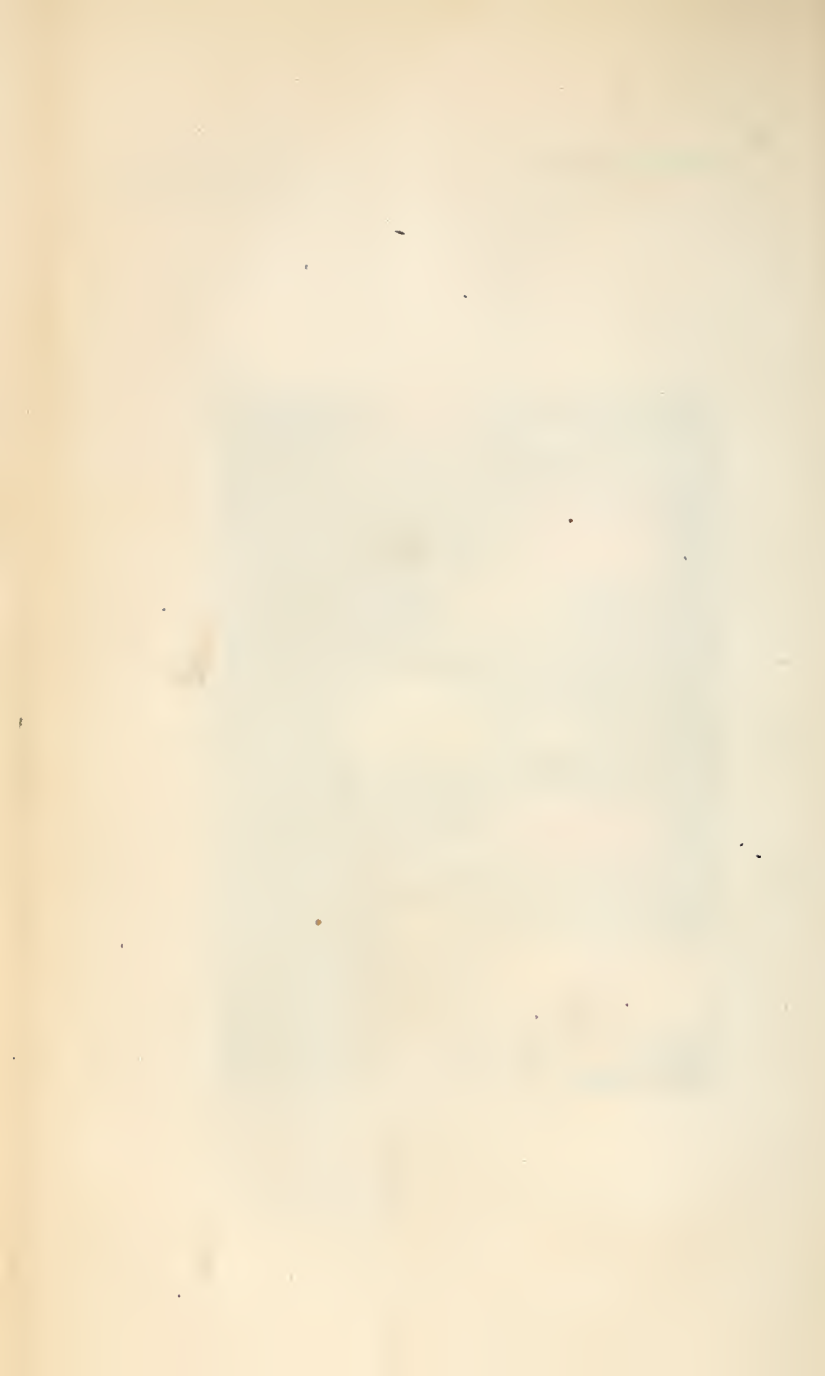
Elle amusait à dix ans
 Son maître d'école.
 Des cordeliers gros plaisans
 Elle fut l'idole.



Henry Monnier

L'Alph. n. 1. 17 des V. 18

La Gaudie.



Au prêtre qui l'exhortait,
 En mourant elle contait
 Une gaudriole,
 O gué,
 Une gaudriole.

C'était la régence alors ;
 Et, sans hyperbole,
 Grace aux plus drôles de corps,
 La France était folle.
 Tous les hommes plaisaient,
 Et les femmes se prêtaient
 A la gaudriole,
 O gué,
 A la gaudriole.

On ne rit guère aujourd'hui.
 Est-on moins frivole ?
 Trop de gloire nous a nui ;
 Le plaisir s'envole.
 Mais au Français attristé
 Qui peut rendre la gaieté ?
 C'est la gaudriole,
 O gué,
 C'est la gaudriole.

Prudes, qui ne criez plus
 Lorsqu'on vous viole,
 Pourquoi prendre un air confus
 A chaque parole ?

Passez les mots aux rieurs :
 Les plus gros sont les meilleurs
 Pour la gaudriole,
 O gué,
 Pour la gaudriole.







Henry Martin

John: 1844 N.D. 1845 1846 1847 1848

Georg Hentzen.



ROGER BONTEMPS.

1814.

AIR : Ronde du camp de Grandpré.

Aux gens atrabillaires
 Pour exemple donné,
 En un temps de misères
 Roger Bontemps est né.
 Vivre obscur à sa guise,
 Narguer les mécontents ;
 Eh gai ! c'est la devise
 Du gros Roger Bontemps.

Du chapeau de son père,
 Coiffé dans les grands jours,
 De roses ou de lierre
 Le rajeunir toujours :
 Mettre un manteau de bure,
 Vieil ami de vingt ans ;
 Eh gai ! c'est la parure
 Du gros Roger Bontemps.

Posséder dans sa hutte
 Une table, un vieux lit,
 Des cartes, une flûte,
 Un broc que Dieu remplit,
 Un portrait de maîtresse,

Un coffre et rien dedans ;
 Eh gai ! c'est la richesse
 Du gros Roger Bontemps.

Aux enfans de la ville
 Montrer de petits jeux ;
 Être un feseur habile
 De contes graveleux ;
 Ne parler que de danse
 Et d'almanachs chantans ;
 Eh gai ! c'est la science
 Du gros Roger Bontemps.

Faute de vin d'élite,
 Sabler ceux du canton ;
 Préférer Marguerite
 Aux dames du grand ton ;
 De joie et de tendresse
 Remplir tous ses instans ;
 Eh gai ! c'est la sagesse
 Du gros Roger Bontemps.

Dire au ciel : Je me fie,
 Mon père, à ta bonté ;
 De ma philosophie
 Pardonne la gaîté ;
 Que ma saison dernière
 Soit encore un printemps :
 Eh gai ! c'est la prière
 Du gros Roger Bontemps.

Vous, pauvres pleins d'envie,
 Vous, riches désireux,
 Vous, dont le char dévie
 Après un cours heureux ;
 Vous, qui perdrez peut-être
 Des titres éclatans,
 Eh gai ! prenez pour maître
 Le gros Roger Bontemps.



PARNY.

ROMANCE.

Musique de M. B. WILHEM.

Je disais au fils d'Épicure :
« Réveillez par vos joyeux chants
« Parny, qui sait de la nature
« Célébrer les plus doux penchans. »
Mais les chants que la joie inspire
Font place aux regrets superflus :
Parny n'est plus!
Il vient d'expirer sur sa lyre :
Parny n'est plus!

Je disais aux Graces émues :
« Il vous doit sa célébrité.
« Montrez-vous à lui demi-nues ;
« Qu'il peigne encor la volupté. »
Mais chacune d'elles soupire
Auprès des Plaisirs éperdus.
Parny n'est plus!
Il vient d'expirer sur sa lyre :
Parny n'est plus!

Je disais aux dieux du bel âge :

« Amours, rendez à ses vieux ans

« Les fleurs qu'aux pieds d'une volage

« Il prodigua dans son printemps. »

Mais en pleurant je les vois lire

Des vers qu'ils ont cent fois relus.

Parny n'est plus!

Il vient d'expirer sur sa lyre :

Parny n'est plus!

Je disais aux Muses plaintives :

« Oubliez vos malheurs récents ¹ ;

« Pour charmer l'écho de nos rives,

« Il vous suffit de ses accens. »

Mais du poétique délire

Elles brisent les attributs.

Parny n'est plus!

Il vient d'expirer sur sa lyre :

Parny n'est plus.

Il n'est plus! ah! puisse l'Envie

S'interdire un dernier effort ²!

Immortel il quitte la vie ;

Pour lui tous les dieux sont d'accord.

Que la Haine, prête à maudire,

¹ Allusion à la mort de Lebrun, de Delille, de Bernardin de Saint-Pierre, de Grétry, etc.

² Autre allusion aux insultes faites à la mémoire de l'auteur de *la Guerre des Dieux*.

Pardonne aux aimables vertus.

Parny n'est plus!

Il vient d'expirer sur sa lyre :

Parny n'est plus!





Henry Morrison.

Mia Grand'niel.

Edith, Mary, D. and P. Morrison.



MA GRAND'MÈRE.

ARR : En revenant de Bâle en Suisse.

Ma grand'mère, un soir à sa fête,
De vin pur ayant bu deux doigts,
Nous disait en branlant la tête :
Que d'amoureux j'eus autrefois!

Combien je regrette	} <i>bis.</i>
Mon bras si dodu,	
Ma jambe bien faite,	
Et le temps perdu!	

Quoi! maman, vous n'étiez pas sage!
— Non, vraiment; et de mes appas
Seule à quinze ans j'appris l'usage,
Car la nuit je ne dormais pas.

Combien je regrette
Mon bras si dodu,
Ma jambe bien faite,
Et le temps perdu!

Maman, vous aviez le cœur tendre?
— Oui, si tendre, qu'à dix-sept ans,
Lindor ne se fit pas attendre,
Et qu'il n'attendit pas long-temps.

Combien je regrette
Mon bras si dodu,

Ma jambe bien faite,
Et le temps perdu !

Maman, Lindor savait donc plaire ?
— Oui, seul il me plut quatre mois :
Mais bientôt j'estimai Valère,
Et fis deux heureux à la fois.

Combien je regrette
Mon bras si dodu,
Ma jambe bien faite,
Et le temps perdu ?

Quoi ! maman, deux amans ensemble !
— Oui, mais chacun d'eux me trompa.
Plus fine alors qu'il ne vous semble,
J'épousai votre grand-papa.

Combien je regrette
Mon bras si dodu,
Ma jambe bien faite,
Et le temps perdu !

Maman, que lui dit la famille ?
— Rien, mais un mari plus sensé
Eût pu connaître à la coquille
Que l'œuf était déjà cassé.

Combien je regrette
Mon bras si dodu,
Ma jambe bien faite,
Et le temps perdu !

Maman, lui fûtes-vous fidèle?

— Oh! sur cela je me tais bien.

A moins qu'à lui Dieu ne m'appelle,

Mon confesseur n'en saura rien.

Combien je regrette

Mon bras si dodu,

Ma jambe bien faite,

Et le temps perdu!

Bien tard, maman, vous fûtes veuve?

— Oui; mais, graces à ma gâté,

Si l'église n'était plus neuve,

Le saint n'en fut pas moins fêté.

Combien je regrette

Mon bras si dodu,

Ma jambe bien faite,

Et le temps perdu!

Comme vous, maman, faut-il faire?

— Eh! mes petits-enfans, pourquoi,

Quand j'ai fait comme ma grand'mère,

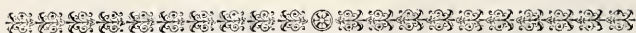
Ne feriez-vous pas comme moi?

Combien je regrette

Mon bras si dodu,

Ma jambe bien faite,

Et le temps perdu!



LE MORT VIVANT.

RONDE DE TABLE.

AIR des Bossus.

Lorsque l'ennui pénètre dans mon fort,
 Priez pour moi : je suis mort, je suis mort!
 Quand le plaisir à grands coups m'abreuvant
 Gaîment m'assiège et derrière et devant,
 Je suis vivant, bien vivant, très vivant!

Un sot fait-il sonner son coffre-fort,
 Priez pour moi : je suis mort, je suis mort!
 Volnay, Pomard, Beaune et Moulin-à-vent ¹,
 Fait-on sonner votre âge en vous servant,
 Je suis vivant, bien vivant, très vivant!

Des pauvres rois veut-on régler le sort,
 Priez pour moi : je suis mort, je suis mort!
 En fait de vin qu'on se montre savant;
 Dût-on pousser le sujet trop avant,
 Je suis vivant, bien vivant, très vivant!

Faut-il aller guerroyer dans le Nord,
 Priez pour moi : je suis mort, je suis mort!
 Que, près du feu, l'un l'autre se bravant,
 On trinque assis derrière un paravent,
 Je suis vivant, bien vivant, très vivant!

¹ Noms de différens vins.

De beaux esprits s'annoncent-ils d'abord,
 Priez pour moi : je suis mort, je suis mort!
 Mais, sans esprit, faut-il mettre en avant
 De gais couplets qu'on répète en buvant,
 Je suis vivant, bien vivant, très vivant!

Suis-je au sermon d'un bigot qui m'endort,
 Priez pour moi : je suis mort, je suis mort!
 Que l'amitié réclame un cœur fervent,
 Que dans la cave elle fonde un couvent,
 Je suis vivant, bien vivant, très vivant!

Monseigneur entre, et la liberté sort,
 Priez pour moi : je suis mort, je suis mort!
 Mais que Thémire, à table nous trouvant,
 Avec l'ai s'égaie en arrivant,
 Je suis vivant, bien vivant, très vivant!

Faut-il sans boire abandonner ce bord,
 Priez pour moi : je suis mort, je suis mort!
 Mais pour m'y voir jeter l'ancre souvent,
 Le verre en main, quand j'implore un bon vent,
 Je suis vivant, bien vivant, très vivant!





LE PRINTEMPS ET L'AUTOMNE.

AIR :

Deux saisons règlent toutes choses,
 Pour qui sait vivre en s'amusant :
 Au printemps nous devons les roses,
 A l'automne un jus bienfaisant.
 Les jours croissent, le cœur s'éveille :
 On fait le vin quand ils sont courts.
 Au printemps, adieu la bouteille!
 En automne, adieu les amours!

Mieux il vaudrait unir sans doute
 Ces deux penchans faits pour charmer :
 Mais pour ma santé je redoute
 De trop boire et de trop aimer.
 Or, la sagesse me conseille
 De partager ainsi mes jours :
 Au printemps, adieu la bouteille!
 En automne, adieu les amours!

Au mois de mai j'ai vu Rosette,
 Et mon cœur a subi ses lois.
 Que de caprices la coquette
 M'a fait essuyer en six mois!
 Pour lui rendre enfin la pareille,
 J'appelle octobre à mon secours.

Au printemps, adieu la bouteille!
En automne, adieu les amours!

Je prends, quitte et reprends Adèle,
Sans façon comme sans regrets.
Au revoir, un jour me dit-elle.
Elle revint long-temps après ;
J'étais à chanter sous la treille :
Ah! dis-je, l'année a son cours.
Au printemps, adieu la bouteille!
En automne, adieu les amours!

Mais il est une enchanteresse
Qui change à son gré mes plaisirs.
Du vin elle excite l'ivresse,
Et maîtrise jusqu'aux désirs.
Pour elle ce n'est pas merveille
De troubler l'ordre de mes jours,
Au printemps avec la bouteille,
En automne avec les amours.



LA MÈRE AVEUGLE.

AIR . Une fille est un oiseau.

Tout en filant votre lin,
Écoutez-moi bien, ma fille.
Déjà votre cœur sautille
Au nom du jeune Colin.
Craignez ce qu'il vous conseille.
Quoique aveugle, je surveille ;
A tout je prête l'oreille,
Et vous soupirez tout bas.
Votre Colin n'est qu'un traître...
Mais vous ouvrez la fenêtre ;
Lise, vous ne filez pas. (*ter.*)

Il fait trop chaud, dites-vous ;
Mais par la fenêtre ouverte,
A Colin, toujours alerte,
Ne faites pas les yeux doux.
Vous vous plaignez que je gronde :
Hélas ! je fus jeune et blonde ;
Je sais combien dans ce monde
On peut faire de faux pas.
L'amour trop souvent l'emporte...
Mais quelqu'un est à la porte ;
Lise, vous ne filez pas.



11th Rue N. D. des Fèvres, 16

Jerry Monnier

La Mère aveugle.

C'est le vent, me dites-vous,
 Qui fait crier la serrure ;
 Et mon vieux chien qui murmure
 Gagne à cela de bons coups.
 Oui, fiez-vous à mon âge :
 Colin deviendra volage ;
 Craignez, si vous n'êtes sage,
 De pleurer sur vos appas...
 Grand Dieu ! que viens-je d'entendre ?
 C'est le bruit d'un baiser tendre ;
 Lise, vous ne filez pas.

C'est votre oiseau, dites-vous,
 C'est votre oiseau qui vous baise ;
 Dites-lui donc qu'il se taise,
 Et redoute mon courroux.
 Ah ! d'une folle conduite
 Le déshonneur est la suite ;
 L'amant qui vous a séduite
 En rit même entre vos bras.
 Que la prudence vous sauve...
 Mais vous allez vers l'alcôve :
 Lise, vous ne filez pas.

C'est pour dormir, dites-vous.
 Quoi ! me jouer de la sorte !
 Colin est ici, qu'il sorte,
 Ou devienne votre époux.
 En attendant qu'à l'église
 Le séducteur vous conduise,

Filez, filez, filez, Lise,
 Près de moi, sans faire un pas.
 En vain votre lin s'embrouille ;
 Avec une autre quenouille,
 Non, vous ne filerez pas.

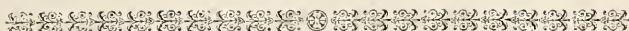




Henry Monnier.

Le petit homme grec.

1111. Rue N. D. des Victoires, 1111.



LE PETIT HOMME GRIS.

AIR : Toto, Carabo.

Il est un petit homme,
 Tout habillé de gris,
 Dans Paris;
 Joufflu comme une pomme,
 Qui, sans un sou comptant,
 Vit content,
 Et dit : Moi, je m'en...
 Et dit : Moi, je m'en...
 Ma foi, moi, je m'en ris!
 Oh! qu'il est gai (*bis*), le petit homme gris!

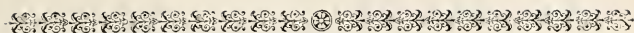
A courir les fillettes,
 A boire sans compter,
 A chanter,
 Il s'est couvert de dettes;
 Mais quant aux créanciers,
 Aux huissiers,
 Il dit : Moi, je m'en...
 Il dit : Moi, je m'en...
 Ma foi, moi, je m'en ris!
 Oh! qu'il est gai (*bis*), le petit homme gris!

Qu'il pleuve dans sa chambre;
 Qu'il s'y couche le soir
 Sans y voir,

Qu'il lui faille en décembre
 Souffler, faute de bois,
 Dans ses doigts,
 Il dit : Moi, je m'en...
 Il dit : Moi, je m'en...
 Ma foi, moi, je m'en ris!
 Oh! qu'il est gai (*bis*), le petit homme gris!

Sa femme, assez gentille,
 Fait payer ses atours
 Aux amours;
 Aussi, plus elle brille,
 Plus on le montre au doigt.
 Il le voit,
 Et dit : Moi, je m'en...
 Et dit : Moi, je m'en...
 Ma foi, moi, je m'en ris!
 Oh! qu'il est gai (*bis*), le petit homme gris!

Quand la goutte l'accable
 Sur un lit délabré,
 Le curé,
 De la mort et du diable,
 Parle à ce moribond,
 Qui répond :
 Ma foi, moi, je m'en...
 Ma foi, moi, je m'en...
 Ma foi, moi, je m'en ris!
 Oh! qu'il est gai (*bis*), le petit homme gris!



LA BONNE FILLE,

OU

LES MOEURS DU TEMPS.

1812.

AIR : Il est toujours le même.

Je sais fort bien que sur moi l'on babille,
 Que soit-disant
 J'ai le ton trop plaisant;
 Mais cet air amusant
 Sied si bien à Camille!
 Philosophe par goût,
 Et toujours et de tout
 Je ris, je ris, tant je suis bonne fille.

Pour le théâtre ayant quitté l'aiguille,
 A mon début,
 Craignant quelque rebut,
 Je me livre en tribut
 Au censeur Mascarille;
 Et ce cuistre insolent
 Dénigre mon talent;
 Mais moi j'en ris, tant je suis bonne fille.

Un sénateur qui toujours apostille,
 Dit : Je voudrais

Servir tes intérêts.
 Lors j'essaie à grands frais
 D'échauffer le vieux drille.
 Quoi qu'il fit espérer,
 Je n'en pus rien tirer ;
 Mais j'en ai ri, tant je suis bonne fille.

Un chambellan, qui de clinquant pétille,
 Après qu'un jour
 Il m'eut fait voir la cour,
 Enrichit mon amour
 De ce jonc qui scintille.
 J'en fais voir le chaton :
 C'est du faux, me dit-on ;
 Et moi j'en ris, tant je suis bonne fille.

Un bel esprit, beau de l'esprit qu'il pille,
 Grace à moi fut
 Nommé de l'Institut.
 Quand des voix qu'il me dut
 Vient l'éclat dont il brille,
 Avec moi que de fois
 Il a manqué de voix !
 Mais j'en ai ri, tant je suis bonne fille.

Un lycéen, qui sort de sa coquille,
 Tout triomphant,
 Dans ses bras m'étouffant,
 De me faire un enfant
 Me proteste qu'il grille ;

Et le petit morveux,
 Au lieu d'un, m'en fait deux;
 Mais moi j'en ris, tant je suis bonne fille.

Trois auditeurs me disent : Viens, Camille,
 Soupe avec nous;
 Que nous fassions les fous.
 J'étais seule pour tous :
 L'un d'eux me déshabille.
 Puis le vin met dedans
 Nos petits intendans;
 Et moi j'en ris, tant je suis bonne fille.

Telle est ma vie; et sur mainte vétille
 J'aurais ici
 Pu glisser, Dieu merci!
 Dans ses jupons aussi
 Je sais qu'on s'entortille;
 Mais les restrictions,
 Mais les précautions,
 Moi je m'en ris, tant je suis bonne fille.





AINSI SOIT-IL !

1812.

AIR : Alleluia.

Je suis devin, mes chers amis ;
L'avenir qui nous est promis
Se découvre à mon art subtil.
Ainsi soit-il !

Plus de poète adulateur ;
Le puissant craindra le flatteur ;
Nul courtisan ne sera vil.
Ainsi soit-il !

Plus d'usuriers, plus de joueurs,
De petits banquiers grands seigneurs,
Et pas un commis incivil.
Ainsi soit-il !

L'amitié, charme de nos jours,
Ne sera plus un froid discours
Dont l'infortune rompt le fil.
Ainsi soit-il !

La fille, novice à quinze ans,
A dix-huit avec ses amans
N'exercera que son babil.
Ainsi soit-il !

Femme fuira les vains atours,
Et son mari pendant huit jours
Pourra s'absenter sans péril.

Ainsi soit-il !

L'on montrera dans chaque écrit
Plus de génie et moins d'esprit,
Laissant tout jargon puéril.

Ainsi soit-il !

L'auteur aura plus de fierté,
L'acteur moins de fatuité :
Le critique sera civil.

Ainsi soit-il !

On rira des erreurs des grands,
On chansonnera leurs agens,
Sans voir arriver l'alguazil.

Ainsi soit-il !

En France enfin renaît le goût ;
La justice règne partout,
Et la vérité sort d'exil.

Ainsi soit-il !

Or, mes amis, bénissons Dieu,
Qui met chaque chose en son lieu :
Celles-ci sont pour l'an trois mil.

Ainsi soit-il !



L'ÉDUCATION DES DEMOISELLES.

AIR : Tra la la, l'Amour est là.

Le bel instituteur de filles
 Que ce monsieur de Fénélon !
 Il parle de messe et d'aiguilles :
 Maman, c'est un sot tout du long.
 Concerts, bals et pièces nouvelles
 Nous instruisent mieux que cela.
 Tra la la la, les demoiselles,
 Tra la la la, se forment là.

Qu'à broder une autre s'applique ;
 Maman, je veux au piano,
 Avec mon maître de musique
 D'Armide chanter le duo.
 Je crois sentir les étincelles
 De l'amour dont Renaud brûla.
 Tra la la la, les demoiselles,
 Tra la la la, se forment là.

Qu'une autre écrive la dépense ;
 Maman, pendant une heure ou deux,
 Je veux que mon maître de danse
 M'enseigne un pas voluptueux.
 Ma robe rend mes pieds rebelles :
 Un peu plus haut relevons-la.



Henry Thonien.

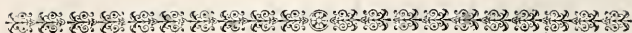
Education des Dancieelles.

Leh. Rue N. D. de Valenciennes, 16.

Tra la la la, les demoiselles,
Tra la la la, se forment là.

Que sur ma sœur une autre veille;
Maman, je veux mettre au salon.
Déjà je dessine à merveille
Les contours de cet Apollon.
Grand Dieu, que ses formes sont belles!
Surtout les beaux *nus* que voilà!
Tra la la la, les demoiselles,
Tra la la la, se forment là.

Maman, il faut qu'on me marie,
La coutume ainsi l'exigeant.
Je t'avoûrai, ma chère amie,
Que même le cas est urgent.
Le monde sait de mes nouvelles,
Mais on y rit de tout cela.
Tra la la la, les demoiselles,
Tra la la la, se forment là.



MADAME GRÉGOIRE.

AIR : C'est le gros Thomas.

C'était de mon temps
 Que brillait madame Grégoire.
 J'allais à vingt ans
 Dans son cabaret rire et boire ;
 Elle attirait les gens
 Par des airs engageans.
 Plus d'un brun à large poitrine
 Avait là crédit sur la mine.
 Ah ! comme on entraît
 Boire à son cabaret !

D'un certain époux,
 Bien qu'elle pleurât la mémoire,
 Personne de nous
 N'avait connu défunt Grégoire ;
 Mais à le remplacer,
 Qui n'eût voulu penser !
 Heureux l'écot où la commère
 Apportait sa pinte et son verre !
 Ah ! comme on entraît
 Boire à son cabaret !

Je crois voir encor
 Son gros rire aller jusqu'aux larmes,



Madame Gigette.

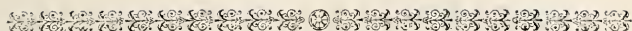
Et sous sa croix d'or
 L'ampleur de ses pudiques charmes.
 Sur tous ses agrémens
 Consultez ses amans :
 Au comptoir la sensible brune
 Leur rendait deux pièces pour une.
 Ah! comme on entrait
 Boire à son cabaret!

Des buveurs grivois
 Les femmes lui cherchaient querelle.
 Que j'ai vu de fois
 Des galans se battre pour elle!
 La garde et les amours
 Se chamaillant toujours,
 Elle, en femme des plus capables,
 Dans son lit cachait les coupables.
 Ah! comme on entrait
 Boire à son cabaret!

Quand ce fut mon tour
 D'être en tout le maître chez elle,
 C'était chaque jour
 Pour mes amis fête nouvelle.
 Je ne suis point jaloux :
 Nous nous arrangions tous.
 L'hôtesse poussant à la vente,
 Nous livrait jusqu'à la servante.
 Ah! comme on entrait
 Boire à son cabaret!

Tout est bien changé :
 N'ayant plus rien à mettre en perce,
 Elle a pris congé
 Et des plaisirs et du commerce.
 Que je regrette, hélas!
 Sa cave et ses appas!
 Long-temps encor chaque pratique
 S'écrîra devant sa boutique :
 Ah! comme on entrain
 Boire à son cabaret!





CHARLES SEPT.

Musique de M. B. WILHEM.

Je vais combattre, Agnès l'ordonne ;
 Adieu, repos ; plaisirs, adieu !
 J'aurai, pour venger ma couronne,
 Des héros, l'amour et mon Dieu.
 Anglais, que le nom de ma belle,
 Dans vos rangs porte la terreur.
 J'oubliais l'honneur auprès d'elle,
 Agnès me rend tout à l'honneur.

Dans les jeux d'une cour oisive,
 Français et roi, loin des dangers,
 Je laissai la France captive,
 En proie au fer des étrangers.
 Un mot, un seul mot de ma belle
 A couvert mon front de rougeur.
 J'oubliais l'honneur auprès d'elle,
 Agnès me rend tout à l'honneur.

S'il faut mon sang pour la victoire,
 Agnès, tout mon sang coulera.
 Mais non, pour l'amour et la gloire
 Victorieux, Charles vivra.
 Je dois vaincre ; j'ai de ma belle
 Et les chiffres et la couleur.

J'oubliais l'honneur auprès d'elle,
Agnès me rend tout à l'honneur.

Dunois, La Trémouille, Saintrailles,
O Français, quel jour enchanté,
Quand des lauriers de vingt batailles
Je couronnerai la beauté!
Français, nous devons à ma belle,
Moi la gloire, et vous le bonheur.
J'oubliais l'honneur auprès d'elle,
Agnès me rend tout à l'honneur.



MES CHEVEUX.

AIR : Vaudeville de décence.

Mes bons amis, que je vous prêche à table,
 Moi, l'apôtre de la gaité.
 Opposez tous au destin peu traitable
 Le repos et la liberté :
 A la grandeur, à la richesse ,
 Préférez des loisirs heureux.
 C'est mon avis, moi de qui la sagesse
 A fait tomber tous les cheveux.

Mes bons amis, voulez-vous dans la joie
 Passer quelques instans sereins,
 Buvez un peu ; c'est dans le vin qu'on noie
 L'ennui, l'humeur et les chagrins.
 A longs flots puisez l'allégresse
 Dans ces flacons d'un vin mousseux.
 C'est mon avis, moi de qui la sagesse
 A fait tomber tous les cheveux.

Mes bons amis, et bien boire et bien rire
 N'est rien encor sans les amours.
 Que la beauté vous charme et vous attire :
 Dans ses bras coulez tous vos jours.
 Gloire, trésors, santé, jeunesse,
 Sacrifiez tout à ses vœux.

C'est mon avis, moi de qui la sagesse
A fait tomber tous les cheveux.

Mes bons amis, du sort et de l'envie
On brave ainsi les traits cuisans.
En peu de jours usant toute la vie,
On en retranche les vieux ans.
Achetez la plus douce ivresse
Au prix d'un âge malheureux.
C'est mon avis, moi de qui la sagesse
A fait tomber tous les cheveux.



LES GUEUX.

1812.

AIR : Première ronde du Départ pour Saint-Malo.

Les gueux, les gueux,
Sont les gens heureux ;
Ils s'aiment entre eux.
Vivent les gueux !

Des gueux chantons la louange.
Que de gueux hommes de bien !
Il faut qu'enfin l'esprit venge
L'honnête homme qui n'a rien.

Les gueux, les gueux,
Sont les gens heureux ;
Ils s'aiment entre eux.
Vivent les gueux !

Oui, le bonheur est facile
Au sein de la pauvreté :
J'en atteste l'Évangile ;
J'en atteste ma gaîté.

Les gueux, les gueux,
Sont les gens heureux ;

Ils s'aiment entre eux.
Vivent les gueux!

Au Parnasse, la misère
Long-temps a régné, dit-on.
Quels biens possédait Homère?
Une besace, un bâton.

Les gueux, les gueux,
Sont les gens heureux;
Ils s'aiment entre eux.
Vivent les gueux!

Vous qu'afflige la détresse,
Croyez que plus d'un héros,
Dans le soulier qui le blesse,
Peut regretter ses sabots.

Les gueux, les gueux,
Sont les gens heureux;
Ils s'aiment entre eux.
Vivent les gueux!

Du faste qui vous étonne
L'exil punit plus d'un grand;
Diogène, dans sa tonne,
Brave en paix un conquérant.

Les gueux, les gueux,
Sont les gens heureux;
Ils s'aiment entre eux.
Vivent les gueux!

D'un palais l'éclat vous frappe,
Mais l'ennui vient y gémir.
On peut bien manger sans nappe,
Sur la paille on peut dormir.

Les gueux, les gueux,
Sont les gens heureux;
Ils s'aiment entre eux.
Vivent les gueux!

Quel dieu se plaît et s'agite
Sur ce grabat qu'il fleurit?
C'est l'Amour qui rend visite
A la Pauvreté qui rit.

Les gueux, les gueux,
Sont les gens heureux;
Ils s'aiment entre eux.
Vivent les gueux!

L'Amitié que l'on regrette
N'a point quitté nos climats;
Elle trinque à la guinguette,
Assise entre deux soldats.

Les gueux, les gueux,
Sont les gens heureux ;
Ils s'aiment entre eux.
Vivent les gueux !





LE COIN DE L'AMITIÉ.

COUPLETS

CHANTÉS PAR UNE DEMOISELLE A UNE JEUNE MARIÉE, SON AMIE.

AIR : Vaudeville de la Partie carrée.

L'Amour, l'Hymen, l'Intérêt, la Folie,
 Aux quatre coins se disputent nos jours.
 L'Amitié vient compléter la partie,
 Mais qu'on lui fait de mauvais tours!
 Lorsqu'aux plaisirs l'ame se livre entière,
 Notre raison ne brille qu'à moitié,
 Et la Folie attaque la première
 Le coin de l'Amitié.

Puis vient l'Amour, joueur malin et traître,
 Qui de tromper éprouve le besoin.
 En tricherie on le dit passé maître;
 Pauvre Amitié, gare à ton coin!
 Ce dieu jaloux, dès qu'il voit qu'on l'adore,
 A tout soumettre aspire sans pitié.
 Vous cédez tout; il veut avoir encore
 Le coin de l'Amitié.

L'Hymen arrive : oh, combien on le fête!
 L'Amitié seule apprête ses atours.
 Mais dans les soins qu'il vient nous mettre en tête
 Il nous renferme pour toujours.

Ce dieu, chez lui, calculant à toute heure,
Y laisse enfin l'Intérêt prendre pied,
Et trop souvent lui donne pour demeure
Le coin de l'amitié.

Auprès de toi nous ne craignons, ma chère,
Ni l'Intérêt, ni les folles erreurs.
Mais aujourd'hui que l'Hymen et son frère
Inspirent de crainte à nos cœurs!
Dans plus d'un coin, où de fleurs ils se parent,
Pour ton bonheur qu'ils règnent de moitié;
Mais que jamais, jamais ils ne s'emparent
Du coin de l'Amitié.



L'AGE FUTUR,

OU

CE QUE SERONT NOS ENFANS.

1814.

AIR : Allez-vous-en, gens de la noce.

Je le dis sans blesser personne,
Notre âge n'est point l'âge d'or ;
Mais nos fils, qu'on me le pardonne,
Vaudront bien moins que nous encor.
Pour peupler la machine ronde,
Qu'on est fou de mettre du sien !

Ah ! pour un rien,

Oui, pour un rien,

Nous laisserions finir le monde,
Si nos femmes le voulaient bien.

En joyeux gourmands que nous sommes,
Nous savons chanter un repas ;
Mais nos fils, pesans gastronomes,
Bairont et ne chanteront pas.
D'un sot à face rubiconde
Ils feront un épicurien.

Ah ! pour un rien,

Oui, pour un rien,

Nous laisserions finir le monde,
Si nos femmes le voulaient bien.

Grace aux beaux esprits de notre âge,
L'ennui nous gagne assez souvent ;
Mais deux Instituts, je le gage,
Lutteront dans l'âge suivant.
De se recruter à la ronde
Tous deux trouveront le moyen.

Ah! pour un rien,
Oui, pour un rien,
Nous laisserions finir le monde,
Si nos femmes le voulaient bien.

Nous aimons bien un peu la guerre,
Mais sans redouter le repos.
Nos fils, ne se reposant guère,
Batailleront à tout propos.
Seul prix d'une ardeur furibonde,
Un laurier sera tout leur bien.

Ah! pour un rien,
Oui, pour un rien,
Nous laisserions finir le monde,
Si nos femmes le voulaient bien.

Nous sommes peu galans sans doute,
Mais nos fils, d'excès en excès,
Égarant l'amour sur sa route,
Ne lui parleront plus français.
Il traduiront, Dieu les confonde!
L'*Art d'aimer* en italien.

Ah! pour un rien,
Oui, pour un rien,

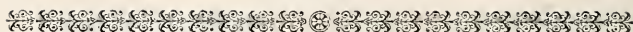
Nous laisserions finir le monde,
Si nos femmes le voulaient bien.

Ainsi, malgré tous nos sophistes,
Chez nos descendans on aura
Pour grands hommes des journalistes,
Pour amusement l'Opéra ;
Pas une vierge pudibonde ;
Pas même un aimable vaurien.

Ah! pour un rien,
Oui, pour un rien,
Nous laisserions finir le monde,
Si nos femmes le voulaient bien.

De fleurs, amis, ceignant nos têtes,
Vainement nous formons des vœux
Pour que notre culte et nos fêtes
Soient en honneur chez nos neveux :
Ce chapitre que Momus fonde
Chez eux manquera de doyen.

Ah! pour un rien,
Oui, pour un rien,
Nous laisserions finir le monde,
Si nos femmes le voulaient bien.



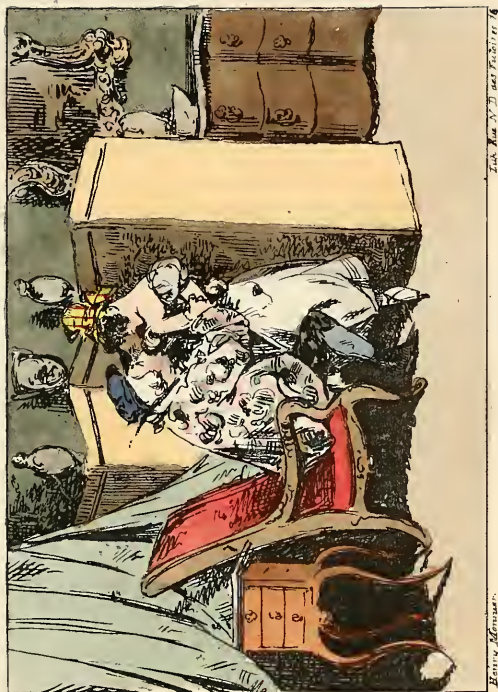
LE VIEUX CÉLIBATAIRE.

ARR : Contentons-nous d'une simple bouteille.

Allons, Babet, il est bientôt dix heures ;
 Pour un goutteux c'est l'instant du repos.
 Depuis un an qu'avec moi tu demeures,
 Jamais, je crois, je ne fus si dispos.
 A mon coucher ton aimable présence
 Pour ton bonheur ne sera pas sans fruit.
 Allons, Babet, un peu de complaisance,
 Un lait de poule et mon bonnet de nuit.

Petite bonne, agaçante et jolie,
 D'un vieux garçon doit être le soutien.
 Jadis ton maître a fait mainte folie
 Pour des minois moins friands que le tien.
 Je veux demain, bravant la médisance,
 Au Cadran bleu te régaler sans bruit.
 Allons, Babet, un peu de complaisance,
 Un lait de poule et mon bonnet de nuit.

N'expose plus à des travaux pénibles
 Cette main douce et ce teint des plus frais ;
 Auprès de moi coule des jours paisibles ;
 Que mille atours relèvent tes attraits.
 L'Amour par eux m'a rendu sa puissance :
 Ne vois-tu pas son flambeau qui me luit ?



Le vieux Célibataire

Le vieux Célibataire

Henry Monnier.

Allons, Babet, un peu de complaisance,
Un lait de poule et mon bonnet de nuit.

A mes désirs, quoi! Babet se refuse!
Mademoiselle, auriez-vous un amant?
De mon neveu le jockey vous amuse;
Mais songez-y : je fais mon testament.
Docile enfin, livre sans résistance
A mes baisers ce sein qui m'a séduit.
Allons, Babet, un peu de complaisance,
Un lait de poule et mon bonnet de nuit.

Ah! tu te rends, tu cèdes à ma flamme!
Mais la nature, hélas! trahit mon cœur.
Ne pleure point, va, tu seras ma femme,
Malgré mon âge et le public moqueur.
Fais donc si bien que ta douce influence
Rende à mes sens la chaleur qui me fuit.
Allons, Babet, un peu de complaisance,
Un lait de poule et mon bonnet de nuit.



L'AMI ROBIN.

ARR : A la Monaco.

De tout Cythère
 Sois le courtier :
 On paîra bien ton ministère.
 De tout Cythère
 Sois le courtier :
 Ami Robin, quel bon métier!

Robin connaît toutes nos belles,
 Et jusqu'où leur prix peut aller.
 Messieurs, qui voulez des pucelles,
 C'est à Robin qu'il faut parler.

De tout Cythère
 Sois le courtier :
 On paîra bien ton ministère.
 De tout Cythère
 Sois le courtier :
 Ami Robin, quel bon métier!

Prodiguons l'or, et des maîtresses
 De toutes parts vont nous venir :
 Car si nous tenions aux comtesses,
 Robin pourrait nous en fournir.

De tout Cythère
 Sois le courtier :
 On paîra bien ton ministère.
 De tout Cythère
 Sois le courtier :
 Ami Robin, quel bon métier!

J'ai connu Robin à l'école :
 Ce n'était point un libertin ;
 Mais il gagnait mainte pistole
 A nous procurer l'Arétin.

De tout Cythère
 Sois le courtier :
 On paîra bien ton ministère.
 De tout Cythère
 Sois le courtier :
 Ami Robin, quel bon métier!

Quand de prendre femme il eut l'âge,
 Il la prit belle exprès pour ça.
 Par malheur la sienne était sage ;
 Mais aussi Robin divorça.

De tout Cythère
 Sois le courtier :
 On paîra bien ton ministère.
 De tout Cythère
 Sois le courtier :
 Ami Robin, quel bon métier!

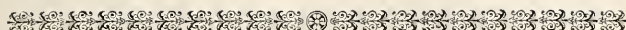
Que le neuf ou le vieux vous tente,
Il sera votre fournisseur :
Robin vend sa nièce et sa tante ;
Il vendrait sa mère et sa sœur.

De tout Cythère
Sois le courtier :
On paîra bien ton ministère.
De tout Cythère
Sois le courtier :
Ami Robin, quel bon métier !

Si je lis bien dans son système,
Vers la cour il marche à grands pas.
Combien de gens qui déjà même
Devant Robin ont chapeau bas !

De tout Cythère
Sois le courtier :
On paîra bien ton ministère.
De tout Cythère
Sois le courtier :
Ami Robin, quel bon métier !





LES GAULOIS ET LES FRANCS.

JANVIER 1814.

AIR : Gai! gai! marions-nous.

Gai! gai! serrons nos rangs,
 Espérance
 De la France;
 Gai! gai! serrons nos rangs;
 En avant, Gaulois et Francs!

D'Attila suivant la voix,
 Le barbare
 Qu'elle égare,
 Vient une seconde fois
 Périr dans les champs gaulois.

Gai! gai! serrons nos rangs,
 Espérance
 De la France;
 Gai! gai! serrons nos rangs;
 En avant, Gaulois et Francs!

Renonçant à ses marais,
 Le Cosaque
 Qui bivouaque,
 Croit, sur la foi des Anglais,
 Se loger dans nos palais.

Gai! gai! serrons nos rangs,
 Espérance
 De la France;
 Gai! gai! serrons nos rangs;
 En avant, Gaulois et Francs!

Le Russe, toujours tremblant,
 Sous la neige
 Qui l'assiège,
 Las de pain noir et de gland,
 Veut manger notre pain blanc.

Gai! gai! serrons nos rangs,
 Espérance
 De la France,
 Gai! gai! serrons nos rangs;
 En avant, Gaulois et Francs!

Ces vins que nous amassons
 Pour les boire
 A la victoire,
 Seraient bus par des Saxons!
 Plus de vin, plus de chansons!

Gai! gai! serrons nos rangs,
 Espérance
 De la France;
 Gai! gai! serrons nos rangs;
 En avant, Gaulois et Francs!

Pour des Calmouks durs et laids
 Nos filles
 Sont trop gentilles,
 Nos femmes ont trop d'attraits.
 Ah! que leurs fils soient Français!

Gai! gai! serrons nos rangs,
 Espérance
 De la France;
 Gai! gai! serrons nos rangs;
 En avant, Gaulois et Francs!

Quoi! ces monumens chéris,
 Histoire
 De notre gloire,
 S'écrouleraient en débris!
 Quoi! les Prussiens à Paris!

Gai! gai! serrons nos rangs,
 Espérance
 De la France;
 Gai! gai! serrons nos rangs;
 En avant, Gaulois et Francs!

Nobles Francs et bons Gaulois,
 La paix si chère
 A la terre,
 Dans peu viendra sous vos toits
 Vous payer de tant d'exploits.

Gai! gai! serrons nos rangs,
Espérance
De la France;
Gai! gai! serrons nos rangs;
En avant, Gaulois et Franks!



FRÉTILLON.

AIR : Ma commère , quand je danse.

Francs amis des bonnes filles,
 Vous connaissez Frétillon :
 Ses charmes aux plus gentilles
 Ont fait baisser pavillon.

Ma Frétillon, (*bis*)
 Cette fille
 Qui frétille,
 N'a pourtant qu'un cotillon.

Deux fois elle eut équipage,
 Dentelles et diamans,
 Et deux fois mit tout en gage
 Pour quelques fripons d'amans.

Ma Frétillon, (*bis*)
 Cette fille
 Qui frétille,
 Reste avec un cotillon.

Point de dame qui la vaille :
 Cet hiver, dans son taudis,

Couché presque sur la paille,
Mes sens étaient engourdis.

Ma Frétillon, (*bis*)

Cette fille

Qui frétille

Mit sur moi son cotillon.

Mais que vient-on de m'apprendre?

Quoi! le peu qui lui restait,

Frétillon a pu le vendre

Pour un fat qui la battait!

Ma Frétillon, (*bis*)

Cette fille

Qui frétille,

A vendu son cotillon.

En chemise, à la croisée,

Il lui faut tendre ses lacs.

A travers la toile usée,

Amour lorgne ses appas;

Ma Frétillon, (*bis*)

Cette fille

Qui frétille,

Est si bien sans cotillon!

Seigneurs, banquiers et notaires

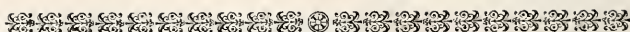
La feront encor briller;

Puis encor des mousquetaires

Viendront la déshabiller.

Ma Frétillon, (*bis*)
 Cette fille
 Qui frétille,
 Mourra sans un cotillon.





UN TOUR DE MAROTTE.

CHANSON CHANTÉE AUX SOUPERS DE MOMUS.

AIR : La marmotte a mal au pied.

Que Momus, dieu des bons couplets,
 Soit l'ami d'Épicure.
 Je veux porter ses chapelets
 Pendus à ma ceinture.
 Payant tribut
 A l'attribut
 De sa gâité falotte,
 De main en main,
 Jusqu'à demain,
 Passons-nous la marotte.

La marotte au sceptre des rois
 Oppose sa puissance :
 Momus en donne sur les doigts
 Du grand que l'on encense.
 Gaîment frappons
 Sots et fripons
 En casque, en mitre, en cotte.
 De main en main,
 Jusqu'à demain,
 Passons-nous la marotte.

Qu'un fat soit l'aigle des salons ;
 Qu'un docteur sente l'ambre :
 Qu'un valet change ses galons
 Sans changer d'antichambre ;
 Paris, enclin
 Au trait malin,
 Grace à nous, les ballotte.
 De main en main,
 Jusqu'à demain,
 Passons-nous la marotte.

Mais de la marotte, à sa cour,
 La beauté veut qu'on use ;
 C'est un des hochets de l'Amour,
 Et Vénus s'en amuse.
 Son joyeux bruit
 Souvent séduit
 L'actrice et la dévote.
 De main en main,
 Jusqu'à demain,
 Passons-nous la marotte.

Elle s'allie au tambourin
 Du dieu de la vendange,
 Quand pour guérir le noir chagrin
 Coule un vin sans mélange.
 Oui, ses grelots
 Font à grands flots
 Jaillir cet antidote.
 De main en main,

Jusqu'à demain,
 Passons-nous la marotte.

Point de convives paresseux,
 Ami, car il me semble
 Que l'amitié bénit tous ceux
 Que la marotte assemble;
 Jeunes d'esprit
 Ensemble on rit,
 Puis ensemble on radote.
 De main en main,
 Jusqu'à demain,
 Passons-nous la marotte.

Au bruit des grelots, dans ce lieu,
 Chantez donc votre messe.
 L'assistant, le prêtre et le dieu
 Inspirent l'allégresse.
 D'un gai refrain
 A ce lutrin,
 Pour qu'on suive la note,
 De main en main,
 Jusqu'à demain,
 Passons-nous la marotte.



LA DOUBLE IVRESSE.

AIR : *Que ne suis-je là fongère !*

Je reposais sous l'ombrage,
 Quand Nœris vint m'éveiller :
 Je crus voir sur son visage
 Le feu du désir briller.
 Sur son front Zéphyre agite
 La rose et le pampre vert ;
 Et de son sein qui palpite
 Flotte le voile entr'ouvert.

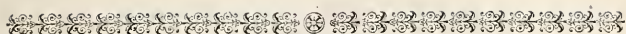
Un enfant qui suit sa trace
 (Son frère, si je l'en crois)
 Presse pour remplir sa tasse
 Des raisins entre ses doigts.
 Tandis qu'à mes yeux la belle
 Chante et danse à ses chansons,
 L'enfant, caché derrière elle,
 Mêlé au vin d'affreux poisons.

Nœris prend la tasse pleine,
 Y goûte, et vient me l'offrir.
 Ah ! dis-je, la ruse est vaine :
 Je sais qu'on peut en mourir.
 Tu le veux, enchanteresse ;
 Je bois, dussé-je en ce jour

Du vin expier l'ivresse
Par l'ivresse de l'amour.

Mon délire fut extrême :
Mais aussi qu'il dura peu !
Ce n'est plus Nœris que j'aime,
Et Nœris s'en fait un jeu.
De ces ardeurs infidèles
Ce qui reste, c'est qu'enfin,
Depuis, à l'amour des belles
J'ai mêlé le goût du vin.





VOYAGE AU PAYS DE COÇAGNE.

AIR : Contredanse de la Rosière, ou L'ombre s'évapore.

Ah ! vers une rive
Où sans peine on vive,
Qui m'aime me suive !
Voyageons gaîment.
Ivre de champagne,
Je bas la campagne,
Et vois de Cocagne
Le pays charmant.

Terre chérie,
Sois ma patrie :
Qu'ici je rie
Du sort inconstant.
Pour moi tout change :
Bonheur étrange !
Je bois et mange
Sans un sou comptant.

Mon appétit s'ouvre,
Et mon œil découvre
Les portes d'un Louvre
En tourte arrondi ;
J'y vois de gros gardes,
Cuirassés de bardes,

Portant hallebardes
De sucre candi.

Bon Dieu ! que j'aime
Ce doux système !
Les canons même
De sucre sont faits.
Belles sculptures,
Riches peintures
En confitures,
Ornent les buffets.

Pierrots et Paillasses,
Beaux esprits cocasses,
Charment sur les places
Le peuple ébahi,
Pour qui cent fontaines,
Au lieu d'eaux malsaines,
Versent, toujours pleines,
Le beaune et l'aï.

Des gens enfournent,
D'autres défournent ;
Aux broches tournent
Veau, bœuf et mouton.
Des lois de table
L'ordre équitable
De tout coupable
Fait un marmiton.

Dans un palais j'entre,
 Et je m'assieds entre
 Des grands dont le ventre
 Se porte un défi;
 Je trouve en ce monde,
 Où la graisse abonde,
 Vénus toute ronde
 Et l'Amour bouffi,

Nul front sinistre,
 Propos de cuistre,
 Airs de ministre
 N'y sont point permis.
 La table est mise,
 La chère exquise;
 Que l'on se grise,
 Trinquons, mes amis!

Mais parlons d'affaires.
 Beautés peu sévères,
 Qu'au doux bruit des verres
 D'un dessert friand,
 On chante et l'on dise
 Quelque gaillardise
 Qui nous scandalise
 En nous égayant.

Quand le vin tape
 L'époux qu'on drape,

Que sur la nappe
Il s'endort à point ;
De femme aimable
Mère intraitable,
Ah ! sous la table
Ne regardez point.

Folle et tendre orgie !
La face rougie,
La panse élargie,
Là, chacun est roi ;
Et quand l'heure invite
A gagner son gîte,
L'on rentre bien vite
Ailleurs que chez soi.

Que de goguettes !
Que d'amourettes !
Jamais de dettes :
Point de nœuds constans.
Entre l'ivresse
Et la paresse,
Notre jeunesse
Va jusqu'à cent ans.

Oui, dans ton empire,
Cocagne, on respire...
Mais, qui vient détruire
Ce rêve enchanteur ?

Amis, j'en ai honte ;
C'est quelqu'un qui monte
Apporter le compte
Du restaurateur.



LE COMMENCEMENT DU VOYAGE.

CHANSON

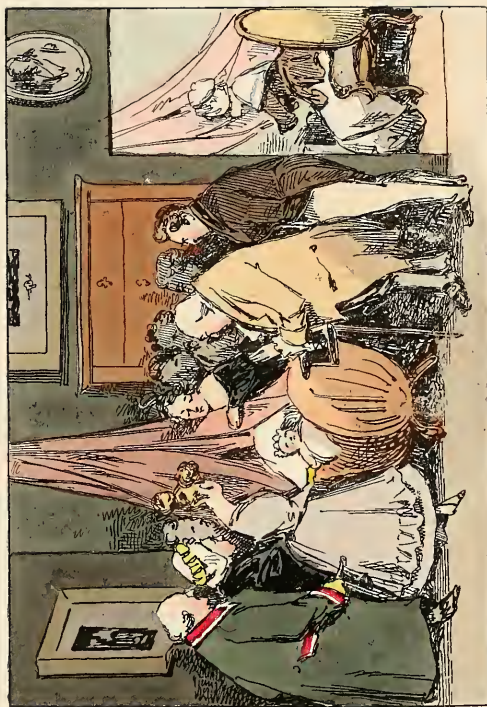
CHANTÉE SUR LE BERCEAU D'UN ENFANT NOUVEAU-NÉ.

AIR : Vaudeville des Chevilles de Maître Adam.

Voyez, amis, cette barque légère
 Qui de la vie essaie encor les flots :
 Elle contient gentille passagère ;
 Ah ! soyons-en les premiers matelots.
 Déjà les eaux l'enlèvent au rivage
 Que doucement elle fuit pour toujours.
 Nous qui voyons commencer le voyage,
 Par nos chansons égayons-en le cours.

Déjà le Sort a soufflé dans les voiles ;
 Déjà l'Espoir prépare les agrès,
 Et nous promet, à l'éclat des étoiles,
 Une mer calme et des vents doux et frais.
 Fuyez, fuyez, oiseaux d'un noir présage :
 Cette nacelle appartient aux Amours.
 Nous qui voyons commencer le voyage,
 Par nos chansons égayons-en le cours.

Au mât propice attachant leurs guirlandes,
 Oui, les Amours prennent part au travail.



Vol. de Bonnard.

Le commencement du voyage.

Henry Monnier.

Aux chastes Sœurs on a fait des offrandes,
 Et l'Amitié se place au gouvernail.
 Bacchus lui-même anime l'équipage,
 Qui des Plaisirs invoque le secours.
 Nous qui voyons commencer le voyage,
 Par nos chansons égayons-en le cours.

Qui vient encor saluer la nacelle?
 C'est le Malheur bénissant la Vertu,
 Et demandant que du bien fait par elle
 Sur cet enfant le prix soit répandu.
 A tant de vœux dont retentit la plage,
 Sûrs que jamais les dieux ne seront sourds,
 Nous qui voyons commencer le voyage,
 Par nos chansons égayons-en le cours.





LA MUSIQUE.

AIR : La farira dondaine, gai.

Purgeons nos desserts
Des chansons à boire,
Vivent les grands airs
Du Conservatoire!

Bon!

La farira dondaine,

Gai!

La farira dondé.

Tout est réchauffé
Aux dîners d'Agathe :
Au lieu de café,
Vite une sonate.

Bon!

La farira dondaine,

Gai!

La farira dondé.

L'Opéra toujours
Fait bruit et merveilles ;
On y voit les sourds
Boucher leurs oreilles.

Bon!

La farira dondaine,

Gai !

La farira dondé.

Acteurs très profonds,

Sujets de disputes,

Messieurs les bouffons,

Soufflez dans vos flûtes.

Bon !

La farira dondaine,

Gai !

La farira dondé.

Et vous gens de l'art,

Pour que je jouisse,

Quand c'est du Mozart

Que l'on m'avertisse.

Bon !

La farira dondaine,

Gai !

La farira dondé.

Nature n'est rien ;

Mais on recommande

Goût italien,

Et grace allemande.

Bon !

La farira dondaine,

Gai !

La farira dondé.

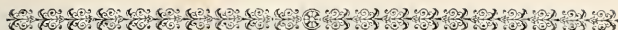
Si nous t'enterrons,
 Bel art dramatique,
 Pour toi nous dirons
 La messe en musique.

Bon !

La farira dondaine,

Gai !

La farira dondé.



LES GOURMANDS,

A MESSIEURS LES GASTRONOMES.

AIR : Tout le long de la rivière.

Gourmands, cessez de nous donner
 La carte de votre dîner :
 Tant de gens qui sont au régime
 Ont droit de vous en faire un crime.
 Et d'ailleurs, à chaque repas
 D'étouffer ne tremblez-vous pas ?
 C'est une mort peu digne qu'on l'admire.
 Ah ! pour étouffer, n'étouffons que de rire ;
 N'étouffons, n'étouffons que de rire.

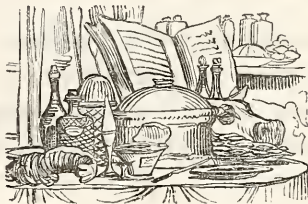
La bouche pleine, osez-vous bien
 Chanter l'Amour, qui vit de rien ?
 A l'aspect de vos barbes grasses,
 D'effroi vous voyez fuir les Graces :
 Ou, de truffes en vain gonflés,
 Près de vos belles vous ronflez.
 L'embonpoint même a dû parfois vous nuire.
 Ah ! pour étouffer, n'étouffons que de rire ;
 N'étouffons, n'étouffons que de rire.

Vous n'exaltez, maîtres gloutons,
 Que la gloire des marmitons :
 Méprisant l'auteur humble et maigre
 Qui mouille un pain bis de vin aigre,

Vous ne trouvez le laurier bon
 Que pour la sauce et le jambon ;
 Chez les Français quel étrange délire !
 Ah ! pour étouffer, n'étouffons que de rire ;
 N'étouffons, n'étouffons que de rire.

Pour goûter à point chaque mets
 A table ne causez jamais ;
 Chassez-en la plaisanterie :
 Trop de gens, dans notre patrie,
 De ses charmes étaient imbus ;
 Les bons mots ne sont qu'un abus.
 Pourtant, messieurs, permettez-nous d'en dire !
 Ah ! pour étouffer, n'étouffons que de rire ;
 N'étouffons, n'étouffons que de rire.

Français, dînons pour le dessert :
 L'Amour y vient, Philis le sert :
 Le bouchon part, l'esprit pétille ;
 La Décence même y babille,
 Et par la Gaité, qui prend feu,
 Se laisse coudoyer un peu.
 Chantons alors l'aï qui nous inspire.
 Ah ! pour étouffer, n'étouffons que de rire ;
 N'étouffons, n'étouffons que de rire.





MA DERNIÈRE CHANSON

PEUT-ÊTRE.

FIN DE JANVIER 1814.

AIR : Eh quoi ! vous sommeillez encore (*de Fanchon*) ?

Je n'eus jamais d'indifférence
 Pour la gloire du nom français.
 L'étranger envahit la France,
 Et je maudis tous ses succès.
 Mais, bien que la douleur honore,
 Que servira d'avoir gémì ?
 Puisqu'ici nous rions encore :
 Autant de pris sur l'ennemi !

Quand plus d'un brave aujourd'hui tremble,
 Moi, poltron, je ne tremble pas.
 Heureux que Bacchus nous rassemble
 Pour trinquer à ce gai repas !
 Amis, c'est le dieu que j'implore ;
 Par lui mon cœur est affermi.
 Buvons gaîment, buvons encore :
 Autant de pris sur l'ennemi !

Mes créanciers sont des corsaires
 Contre moi toujours soulevés.

J'allais mettre ordre à mes affaires,
 Quand j'appris ce que vous savez.
 Gens que l'avarice dévore,
 Pour votre or soudain j'ai frémi.
 Prêtez-m'en donc, prêtez encore :
 Autant de pris sur l'ennemi !

Je possède jeune maîtresse,
 Qui va courir bien des dangers.
 Au fond je crois que la traîtresse
 Désire un peu les étrangers.
 Certains excès que l'on déplore
 Ne l'épouvantent qu'à demi.
 Mais cette nuit me reste encore :
 Autant de pris sur l'ennemi !

Amis, s'il n'est plus d'espérance,
 Jurons, au risque du trépas,
 Que pour l'ennemi de la France
 Nos voix ne résonneront pas.
 Mais il ne faut point qu'on ignore
 Qu'en chantant le cygne a fini.
 Toujours Français, chantons encore :
 Autant de pris sur l'ennemi !



ÉLOGE DES CHAPONS.

AIR : Ah ! le bel oiseau, maman !

Pour ma part, moi, j'en réponds,
 Oui, poulettes,
 Oui, coquettes,
 Pour ma part, moi, j'en réponds,
 Bienheureux sont les chapons !

Exempts du tendre embarras
 Qui maigrit l'espèce humaine,
 Comme ils sont dodus et gras
 Ces bons citoyens du Maine !

Pour ma part, moi, j'en réponds,
 Oui, poulettes,
 Oui, coquettes,
 Pour ma part, moi, j'en réponds,
 Bienheureux sont les chapons !

Qui d'eux, troublé nuit et jour,
 Fut jaloux jusqu'à la rage ?
 Leur faut-il contre l'amour
 Recourir au mariage ?

Pour ma part, moi, j'en réponds,
 Oui, poulettes,

Oui, coquettes,
 Pour ma part, moi, j'en réponds,
 Bienheureux sont les chapons!

Plusieurs, pour la forme, ont pris
 Une compagne gentille :
 J'en sais qui sont bons maris,
 Qui même ont de la famille.

Pour ma part, moi, j'en réponds,
 Oui, poulettes,
 Oui, coquettes,
 Pour ma part, moi, j'en réponds,
 Bienheureux sont les chapons!

Modérés dans leurs désirs,
 Jamais ces gens, que j'estime,
 N'ont pour fruit de leurs plaisirs
 Les remords ou le régime.

Pour ma part, moi, j'en réponds,
 Oui, poulettes,
 Oui, coquettes,
 Pour ma part, moi, j'en réponds,
 Bienheureux sont les chapons!

Or, messieurs, examinons
 Notre sort auprès des belles.
 Que de mal nous nous donnons
 Pour tromper des infidèles!

Pour ma part, moi, j'en réponds,
 Oui, poulettes,
 Oui, coquettes,
 Pour ma part, moi, j'en réponds,
 Bienheureux sont les chapons !

C'est mener un train d'enfer,
 Quelque agrément qu'on y trouve ;
 D'ailleurs on n'est pas de fer,
 Et Dieu sait comme on le prouve.

Pour ma part, moi, j'en réponds,
 Oui, poulettes,
 Oui, coquettes,
 Pour ma part, moi, j'en réponds,
 Bienheureux sont les chapons !

En dépit d'un faux honneur,
 Prenons donc un parti sage.
 Fesons tous notre bonheur :
 Allons, messieurs, du courage !

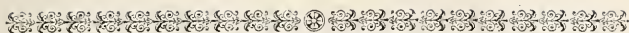
Pour ma part, moi, j'en réponds,
 Oui, poulettes,
 Oui, coquettes,
 Pour ma part, moi, j'en réponds,
 Bienheureux sont les chapons !

Assez de monde concourt
 A propager notre espèce.

Coupons, morbleu! coupons court
Aux erreurs de la jeunesse.

Pour ma part, moi, j'en réponds,
Oui, poulettes,
Oui, coquettes,
Pour ma part, moi, j'en réponds,
Bienheureux sont les chapons!





LE BON FRANÇAIS.

MAI 1814.

CHANSON

CHANTÉE DEVANT DES AIDES DE CAMP DE L'EMPEREUR ALEXANDRE.

AIR : J'ons un curé patriote.

J'aime qu'un Russe soit Russe,
 Et qu'un Anglais soit Anglais.
 Si l'on est Prussien en Prusse,
 En France soyons Français.
 Lorsqu'ici nos cœurs émus
 Comptent des Français de plus ¹,
 Mes amis, mes amis,
 Soyons de notre pays,
 Oui, soyons de notre pays.

Charles-Quint portait envie
 A ce roi plein de valeur ²
 Qui s'écriait à Pavie :
Tout est perdu fors l'honneur!
 Consolons par ce mot-là
 Ceux que le nombre accabla.
 Mes amis, mes amis,
 Soyons de notre pays,
 Oui, soyons de notre pays.

¹ Il est nécessaire de rappeler que M. le comte d'Artois avait dit : « Il n'y a rien de changé en France; il n'y a qu'un Français de plus. »

² François I^{er}.

Louis, dit-on, fut sensible ¹
 Aux malheurs de ces guerriers
 Dont l'hiver le plus terrible
 A seul flétri les lauriers.
 Près des lis qu'ils soutiendront,
 Ces lauriers reverdiront.
 Mes amis, mes amis,
 Soyons de notre pays,
 Oui, soyons de notre pays.

Enchaîné par la souffrance,
 Un roi fatal aux Anglais ²
 A jadis sauvé la France
 Sans sortir de son palais.
 On sait, quand il le faudra,
 Sur qui Louis s'appuiera ³.
 Mes amis, mes amis,
 Soyons de notre pays,
 Oui, soyons de notre pays.

Redoutons l'anglomanie,
 Elle a déjà gâté tout.
 N'allons point en Germanie
 Chercher les règles du goût.

¹ Les journaux du temps racontèrent que, sur une lettre du roi, l'empereur Alexandre avait promis de renvoyer en France tous les prisonniers faits sur nous dans la malheureuse campagne de Russie.

² Charles V, dit le Sage.

³ Le roi avait dit, à Saint-Ouën, aux maréchaux Masséna, Mortier, Lefèvre, Ney, etc., qu'il s'appuierait sur eux.

N'empruntons à nos voisins
 Que leurs femmes et leurs vins.
 Mes amis, mes amis,
 Soyons de notre pays,
 Oui, soyons de notre pays.

Notre gloire est sans seconde :
 Français, où sont nos rivaux ?
 Nos plaisirs charment le monde,
 Éclairé par nos travaux.
 Qu'il nous vienne un gai refrain,
 Et voilà le monde en train !
 Mes amis, mes amis,
 Soyons de notre pays,
 Oui, soyons de notre pays.

En servant notre patrie,
 Où se fixent pour toujours
 Les plaisirs et l'industrie,
 Les beaux arts et les amours,
 Aimons, Louis le permet,
 Tout ce qu'Henri-Quatre aimait.
 Mes amis, mes amis,
 Soyons de notre pays,
 Oui, soyons de notre pays.



LA GRANDE ORGIE.

AIR : Vive le vin de Ramponneau.

Le vin charme tous les esprits :
 Qu'on le donne
 Par tonne.
 Que le vin pleuve dans Paris,
 Pour voir les gens les plus aigris
 Gris.

Non, plus d'accès
 Aux procès;
 Vidons, joyeux Français,
 Nos caves renommées.
 Qu'un censeur vain
 Croie en vain
 Fuir le pouvoir du vin,
 Et s'enivre aux fumées.

Le vin charme tous les esprits :
 Qu'on le donne
 Par tonne.
 Que le vin pleuve dans Paris,
 Pour voir les gens les plus aigris
 Gris.

Graves auteurs,
 Froids rhéteurs,

Tristes prédicateurs,
Endormeurs d'auditoires,
Gens à pamphlets,
A couplets,
Changez en gobelets
Vos larges écritaires.

Le vin charme tous les esprits :
Qu'on le donne
Par tonne.
Que le vin pleuve dans Paris,
Pour voir les gens les plus aigris
Gris.

Loin du fracas
Des combats,
Dans nos vins délicats
Mars a noyé ses foudres.
Gardiens de nos
Arsenaux,
Cédez-nous les tonneaux
Où vous mettiez vos poudres.

Le vin charme tous les esprits :
Qu'on le donne
Par tonne.
Que le vin pleuve dans Paris,
Pour voir les gens les plus aigris
Gris.

Nous qui courons
 Les tendrons,
 De Cythère enivrons
 Les colombes légères.
 Oiseaux chéris
 De Cypris,
 Venez, malgré nos cris,
 Boire au fond de nos verres.

Le vin charme tous les esprits :
 Qu'on le donne
 Par tonne.
 Que le vin pleuve dans Paris ,
 Pour voir les gens les plus aigris
 Gris.

L'or a cent fois
 Trop de poids.
 Un essaim de grivois,
 Buvant à leurs mignonnes,
 Trouve au total
 Ce cristal
 Préférable au métal
 Dont on fait les couronnes.

Le vin charme tous les esprits :
 Qu'on le donne
 Par tonne.
 Que le vin pleuve dans Paris,

Pour voir les gens les plus aigris
Gris.

Enfans charmans
De mamans
Qui des grands sentimens
Banniront la folie,
Nos fils bien gros,
Bien dispos,
Naîtront parmi les pots,
Le front taché de lie.

Le vin charme tous les esprits :
Qu'on le donne
Par tonne.
Que le vin pleuve dans Paris,
Pour voir les gens les plus aigris
Gris.

Fi d'un honneur
Suborneur !
Enfin du vrai bonheur
Nous porterons les signes.
Les rois boiront
Tous en rond ;
Les lauriers serviront
D'échalas à nos vignes.

Le vin charme tous les esprits :
Qu'on le donne

Par tonne.

Que le vin pleuve dans Paris,
Pour voir les gens les plus aigris
Gris.

Raison, adieu !

Qu'en ce lieu,
Succombant sous le dieu
Objet de nos louanges,
Bien ou mal mis,
Tous amis,
Dans l'ivresse endormis,
Nous rêvions les vendanges !

Le vin charme tous les esprits :

Qu'on le donne
Par tonne.

Que le vin pleuve dans Paris,
Pour voir les gens les plus aigris
Gris.





LE JOUR DES MORTS.

AIR : Mirliton.

(Les deux premiers vers de l'air sont doublés.)

Amis, entendez les cloches ,
 Qui par leurs sons gémissans
 Nous font de bruyans reproches
 Sur nos rires indécens.
 Il est des ames en peine ,
 Dit le prêtre intéressé :
 C'est le jour des morts , mirliton , mirlitaine :
Requiescant in pace !

Qu'en ce jour la poésie
 Sème les tombeaux de fleurs ;
 Qu'à nos yeux l'hypocrisie
 Les arrose de ses pleurs ;
 Je chante au sort qui m'entraîne
 Sur les traces du passé :
 C'est le jour des morts , mirliton , mirlitaine :
Requiescant in pace !

Méchans, redoutez les diables :
 Mais qu'il soit un paradis
 Pour les filles charitables ,
 Pour les buveurs francs amis ;

Que saint Pierre aux gens sans haine
Ouvre d'un air empressé.
C'est le jour des morts, mirliton, mirlitaine :
Requiescant in pace !

Le souvenir de nos pères
Nous doit-il mettre en souci ?
Ils ont ri de leurs misères ;
Des nôtres rions aussi.
Lise n'est point inhumaine ;
Mon flacon n'est point cassé :
C'est le jour des morts, mirliton, mirlitaine :
Requiescant in pace !

Je ne veux point qu'on me pleure ,
Moi, le boute-en-train des fous.
Puissé-je, à ma dernière heure ,
Voir nos fils plus gais que nous !
Qu'ils chantent à perdre haleine ,
Sur le bord du grand fossé :
C'est le jour des morts, mirliton, mirlitaine :
Requiescant in pace !





Henry Mennings

Lab. 10. 10. 10. 10. 10.

Shequêdo das Chinas de quakêdo.



REQUÊTE

PRÉSENTÉE

PAR LES CHIENS DE QUALITÉ,

POUR OBTENIR QU'ON LEUR RENDE L'ENTRÉE LIBRE AU JARDIN DES TUILERIES.

JUIN 1814.

AIR : Fant d'la vertu, pas trop n'en faut.

Puisque le tyran est à bas,
Laissez-nous prendre nos ébats. } *bis.*

Aux maîtres des cérémonies
Plaise ordonner que, dès demain,
Entrent sans laisse aux Tuileries
Les chiens du faubourg Saint-Germain.

Puisque le tyran est à bas,
Laissez-nous prendre nos ébats.

Des chiens dont le pavé se couvre
Distinguez-nous à nos colliers.
On sent que les honneurs du Louvre
Iraient mal à ces roturiers.

Puisque le tyran est à bas,
Laissez-nous prendre nos ébats.

Quoique toujours sous son empire
L'usurpateur nous ait chassés,
Nous avons laissé, sans mot dire,
Aboyer tous les gens pressés.

Puisque le tyran est à bas,
Laissez-nous prendre nos ébats.

Quand sur son règne on prend des notes,
Grace pour quelques chiens félons !
Tel qui long-temps lécha ses bottes
Lui mord aujourd'hui les talons.

Puisque le tyran est à bas,
Laissez-nous prendre nos ébats.

En attrapant mieux que des puces,
On a vu carlins et bassets
Caresser Allemands et Russes
Couverts encor du sang français.

Puisque le tyran est à bas,
Laissez-nous prendre nos ébats.

Qu'importe que, sûr d'un gros lucre,
L'Anglais dise avoir triomphé :
On nous rend le morceau de sucre,
Les chats reprennent leur café.

Puisque le tyran est à bas,
Laissez-nous prendre nos ébats.

Quand nos dames reprennent vite
 Les barbes et le caraco,
 Quand on refait de l'eau bénite,
 Remettez-nous *in statu quo*.

Puisque le tyran est à bas,
 Laissez-nous prendre nos ébats.

Nous promettons, pour cette grace,
 Tous, hors quelques barbets honteux,
 De sauter pour les gens en place,
 De courir sur les malheureux.

Puisque le tyran est à bas,
 Laissez-nous prendre nos ébats.



LA CENSURE.

CHANSON

QUI COURUT MANUSCRITE AU MOIS D'AOUT 1814.

AIR : Qu'est-ce qu'ça m'fait, à moi ?

Que, sous le joug des libraires,
On livre encor nos auteurs
Aux censeurs, aux inspecteurs,
Rats-de-cave littéraires;
Riez-en avec moi.

Ah ! pour rire
Et pour tout dire,
Il n'est besoin, ma foi,
D'un privilège du roi !

L'état ayant plus d'un membre
Que la presse eût fait trembler,
Qu'on ait craint son franc parler
Dans la chambre et l'antichambre;
Riez-en avec moi.

Ah ! pour rire
Et pour tout dire,
Il n'est besoin, ma foi,
D'un privilège du roi !

Que cette chambre sensée
Laisse avec soumission,

Sortir la procession
Et renfermer la pensée ;

Riez-en avec moi.

Ah ! pour rire

Et pour tout dire,

Il n'est besoin, ma foi,

D'un privilège du roi !

Qu'un censeur bien tyrannique

De l'esprit soit le geôlier,

Et qu'avec son prisonnier

Jamais il ne communique ;

Riez-en avec moi.

Ah ! pour rire

Et pour tout dire,

Il n'est besoin, ma foi,

D'un privilège du roi !

Quand déjà l'on n'y voit guère,

Quand on a peine à marcher,

En feignant de la moucher,

Qu'on éteigne la lumière ;

Riez-en avec moi.

Ah ! pour rire

Et pour tout dire,

Il n'est besoin, ma foi,

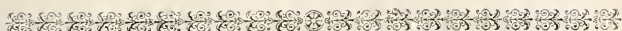
D'un privilège du roi !

Qu'un ministre qui s'irrite

Quand on lui fait la leçon,

Lise tout bas ma chanson
 Qui lui parvient manuscrite ;
 Riez-en avec moi.
 Ah! pour rire
 Et pour tout dire,
 Il n'est besoin, ma foi,
 D'un privilège du roi !





BEAUCOUP D'AMOUR.

Musique de M. B. WILHEM.

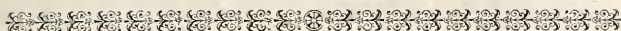
Malgré la voix de la sagesse,
 Je voudrais amasser de l'or :
 Soudain aux pieds de ma maîtresse
 J'irais déposer mon trésor.
 Adèle, à ton moindre caprice
 Je satisferais chaque jour.
 Non, non, je n'ai point d'avarice,
 Mais j'ai beaucoup, beaucoup d'amour.

Pour immortaliser Adèle,
 Si des chants m'étaient inspirés,
 Mes vers, où je ne peindrais qu'elle,
 A jamais seraient admirés.
 Puissent ainsi dans la mémoire
 Nos deux noms se graver un jour !
 Je n'ai point l'amour de la gloire,
 Mais j'ai beaucoup, beaucoup d'amour.

Que la Providence m'élève
 Jusqu'au trône éclatant des rois,
 Adèle embellira ce rêve :
 Je lui céderai tous mes droits.
 Pour être plus sûr de lui plaire,
 Je voudrais me voir une cour.

D'ambition je n'en ai guère,
Mais j'ai beaucoup, beaucoup d'amour.

Mais quel vain désir m'importune?
Adèle comble tous mes vœux.
L'éclat, le renom, la fortune,
Moins que l'amour rendent heureux.
A mon bonheur je puis donc croire,
Et du sort braver le retour!
Je n'ai ni bien, ni rang, ni gloire,
Mais j'ai beaucoup, beaucoup d'amour.



LES BOXEURS, ou L'ANGLOMANE.

AOUT 1814.

AIR : A coups d'pied, à coups d'poing.

Quoique leurs chapeaux soient bien laids,

God dam ! moi, j'aime les Anglais :

Ils ont un si bon caractère !

Comme ils sont polis ! et surtout

Que leurs plaisirs sont de bon goût !

Non, chez nous, point,

Point de ces coups de poing

Qui font tant d'honneur à l'Angleterre.

Voilà des boxeurs à Paris :

Courons vite ouvrir des paris,

Et même par devant notaire.

Ils doivent se battre un contre un ;

Pour des Anglais c'est peu commun.

Non, chez nous, point,

Point de ces coups de poing

Qui font tant d'honneur à l'Angleterre.

En scène, d'abord admirons

La grace de ces deux lurons,

Grace qui jamais ne s'altère.

De la halle on dirait deux forts :

Peut-être ce sont des milords.

Non, chez nous, point,

Point de ces coups de poing

Qui font tant d'honneur à l'Angleterre.

Çà, mesdames, qu'en pensez-vous?

C'est à vous de juger les coups.

Quoi! ce spectacle vous atterre?

Le sang jaillit... battez des mains.

Dieu! que les Anglais sont humains!

Non, chez nous, point,

Point de ces coups de poing

Qui font tant d'honneur à l'Angleterre.

Anglais! il faut vous suivre en tout,

Pour les lois, la mode et le goût,

Même aussi pour l'art militaire.

Vos diplomates, vos chevaux

N'ont pas épuisé nos bravos.

Non, chez nous, point,

Point de ces coups de poing

Qui font tant d'honneur à l'Angleterre.



LE TROISIÈME MARI.

CHANSON AVEC ACCOMPAGNEMENT DE GESTES.

AIR : Ah ! ah ! qu'elle est bien !

Malheureuse avec deux maris,
Au troisième enfin je commande.
Jean est grondeur, mais je m'en ris :
Il est tout petit, je suis grande.
Sitôt qu'il fait un peu de bruit
Je lui mets son bonnet de nuit.

Vli, vlan, taisez-vous,
Lui dis-je, ou que je vous entende....

Vli, vlan, taisez-vous....
Je me venge de deux époux.

Six mois après des nœuds si doux,
Et les affaires arrangées,
J'en eus deux filles, qu'entre nous,
De trois mois l'on dit plus âgées.
Au baptême Jean fit du train,
Car Léandre était le parrain.

Vli, vlan, taisez-vous,
Jean, vous n'aurez point de dragées.

Vli, vlan, taisez-vous ;
Je me venge de deux époux.

Léandre me fait lui prêter
De l'argent, qu'il rend Dieu sait comme !
Jean, qui travaille et sait compter,
S'aperçoit qu'on touche à sa somme.
Hier, il dit qu'on l'a volé ;
Moi, du trésor je prends la clé.

Vli, vlan, taisez-vous ;
Plus d'argent pour vous, petit homme !
Vli, vlan, taisez-vous ;
Je me venge de deux époux.

Léandre un soir était chez moi :
A neuf heures mon mari frappe.
Je n'ouvris point, l'on sait pourquoi :
Mais à minuit Léandre échappe.
Il gelait, et Jean morfondu
A la porte avait attendu.
Vli, vlan, taisez-vous ;
Quoi ! monsieur croit-il qu'on l'attrape ?
Vli, vlan, taisez-vous ;
Je me venge de deux époux.

Mais à mon tour je le surpris
Avec la vieille Pétronille.
D'un doigt de vin il était gris ;
Il la trouvait fraîche et gentille.
Sur ses deux pieds il se dressait,
Et le menton lui caressait.
Vli, vlan, taisez-vous ;
Vous sentez le vin et la fille ;

Vli, vln, taisez-vous;
Je me venge de deux époux.

Jean peut briller entre deux draps,
Malgré sa chétive apparence;
Léandre fait plus d'embarras,
Mais a beaucoup moins de vaillance.

Lorsque Jean veut se reposer,
S'il me plaît encor d'en user,

Vli, vln, taisez-vous;
Et vite, que l'on recommence;

Vli, vln, taisez-vous;
Je me venge de deux époux.





VIEUX HABITS! VIEUX GALONS!

OU

RÉFLEXIONS MORALES ET POLITIQUES

D'UN MARCHAND D'HABITS DE LA CAPITALE.

NOVEMBRE 1814.

AIR : Vaudeville des Deux Edmond.

Tout marchands d'habits que nous sommes,
Messieurs, nous observons les hommes :
D'un bout du monde à l'autre bout
L'habit fait tout.

Dans les changemens qui surviennent,
Les dépouilles nous appartiennent :
Toujours en grand nous calculons.
Vieux habits! vieux galons!

Parfois en lisant la Gazette,
Comme tant d'autres, je regrette
Que tout Français n'ait pas gardé
L'habit brodé.

Mais j'en crois ceux qui s'y connaissent ;
Les anciens préjugés renaissent :
On va quitter les pantalons.
Vieux habits! vieux galons!



Henry Munster

Librairie M.D. de Valenciennes

Nouveaux habits ! Nouveaux Gilets !

Les modes et la politique
 Ont cent fois rempli ma boutique ;
 Combien on doit à leurs travaux
 D'habits nouveaux !
 Quand de nos déesses civiques
 On met en oubli les tuniques,
 Aux passans nous les rappelons.
 Vieux habits ! vieux galons !

Un temps fameux par cent batailles
 Mit du galon sur bien des tailles ;
 De galon même étaient couverts
 Les habits verts ¹.
 Mais sans le bonheur point de gloire !
 Nous seuls, après chaque victoire,
 Nous avions ce que nous voulons.
 Vieux habits ! vieux galons !

Nous trouvons aussi notre compte
 Avec tous les gens qui, sans honte,
 Savent dans un retour subit,
 Changer d'habit.
 Les valets, troupe chamarrée,
 Troquant aujourd'hui leur livrée,
 Que d'habits bleus ² nous étalons !
 Vieux habits ! vieux galons !

¹ La livrée impériale, vert et or.

² La livrée royale.

Les défenseurs de nos grands-pères,
Sortant de leurs nobles repaires,
Reprennent enfin à leur tour

L'habit de cour.

Chez nous retrouvant leurs costumes,
Avec talons rouges et plumes,
Ils vont régner dans les salons.

Vieux habits! vieux galons!

Sans nul égard pour nos scrupules,
Si la foule des incrédules
Mit au nombre de ses larcins

L'habit des saints;

Au nez de plus d'un philosophe
Je vais en revendre l'étoffe :
De piété nous redoublons.

Vieux habits! vieux galons!

Long-temps vantés dans chaque ouvrage,
Des grands, qu'aujourd'hui l'on outrage,
Portent au fond de leurs manoirs

Des habits noirs.

Mais, grace à nous, vont reparaître
Ces manteaux qu'eux-mêmes, peut-être,
Trouvaient bien pesans et bien longs.

Vieux habits! vieux galons!

De m'enrichir j'ai l'assurance :
L'on fêtera toujours en France,

En ville, au théâtre, à la cour,

L'habit du jour.

Gens vêtus d'or et d'écarlate,

Pendant un mois chacun vous flatte ;

Puis à vos portes nous allons.

Vieux habits ! vieux galons !





LE NOUVEAU DIOGÈNE.

AVRIL 1815.

AIR : Bon voyage, cher Dumollet.

Diogène,
Sous ton manteau,
Libre et content, je ris et bois sans gêne.

Diogène,
Sous ton manteau,
Libre et content, je roule mon tonneau.

Dans l'eau, dit-on, tu puisas ta rudesse;
Je n'en bois pas, et, censeur plus joyeux,
En moins d'un mois, pour loger ma sagesse,
J'ai mis à sec un tonneau de vin vieux.

Diogène,
Sous ton manteau,
Libre et content, je ris et bois sans gêne.

Diogène,
Sous ton manteau,
Libre et content, je roule mon tonneau.

Où je suis bien, aisément je séjourne;
Mais comme nous les dieux sont inconstans :
Dans mon tonneau, sur ce globe qui tourne
Je tourne avec la fortune et le temps.



Le Nouveau Diogène.

Diogène,
Sous ton manteau,
Libre et content, je ris et bois sans gêne.

Diogène,
Sous ton manteau,
Libre et content, je roule mon tonneau.

Pour les partis dont cent fois j'osai rire
Ne pouvant être un utile soutien,
Devant ma tonne on ne viendra pas dire :
Pour qui tiens-tu, toi qui ne tiens à rien ?

Diogène,
Sous ton manteau,
Libre et content, je ris et bois sans gêne.

Diogène,
Sous ton manteau,
Libre et content, je roule mon tonneau.

J'aime à fronder les préjugés gothiques,
Et les cordons de toutes les couleurs ;
Mais, étrangère aux excès politiques,
Ma *Liberté* n'a qu'un chapeau de fleurs.

Diogène,
Sous ton manteau,
Libre et content, je ris et bois sans gêne.

Diogène,
Sous ton manteau,
Libre et content, je roule mon tonneau.

Qu'en un congrès, se partageant le monde,
Des potentats soient trompeurs ou trompés,
Je ne vais point demander à la ronde
Si de ma tonne ils se sont occupés.

Diogène,
Sous ton manteau,
Libre et content, je ris et bois sans gêne.

Diogène,
Sous ton manteau,
Libre et content, je roule mon tonneau.

N'ignorant pas où conduit la satire,
Je fuis des cours le pompeux appareil :
Des vains honneurs trop enclin à médire,
Auprès des rois je crains pour mon soleil.

Diogène,
Sous ton manteau,
Libre et content, je ris et bois sans gêne.

Diogène,
Sous ton manteau,
Libre et content, je roule mon tonneau.

Lanterne en main, dans l'Athènes moderne,
Chercher un homme est un dessein fort beau :
Mais quand le soir voit briller ma lanterne,
C'est qu'aux amours elle sert de flambeau.

Diogène,
Sous ton manteau,

Libre et content, je ris et bois sans gêne.

Diogène,

Sous ton manteau,

Libre et content, je roule mon tonneau.

Exempt d'impôt, déserteur de phalange,

Je suis pourtant assez bon citoyen :

Si les tonneaux manquaient pour la vendange,

Sans murmurer je prêterais le mien.

Diogène,

Sous ton manteau,

Libre et content, je ris et bois sans gêne.

Diogène,

Sous ton manteau,

Libre et content, je roule mon tonneau.



LE MAITRE D'ÉCOLE.

AIR : Pan, pan, pau.

Ah! le mauvais garnement !
 Sans respect il sort des bornes.
 Je n'ai dormi qu'un moment,
 Et voilà son rudiment.
 Zon, zon, zon, zon, zon, zon, zon !
 Le coquin m'en fait des cornes.
 Zon, zon, zon, zon, zon, zon, zon !
 Le fouet, petit polisson !

Il a fait pis que cela
 Pour m'échauffer les oreilles :
 L'autre jour il me vola
 Du vin que je cachais là.
 Zon, zon, zon, zon, zon, zon, zon !
 Il m'en a bu deux bouteilles !
 Zon, zon, zon, zon, zon, zon, zon !
 Le fouet, petit polisson !

Chez elle, quand le matin ,
 Ma femme est à sa toilette,
 Je sais que le libertin
 Quitte écriture et latin.
 Zon, zon, zon, zon, zon, zon, zon !
 Par la serrure il la guette.



L'abbé n'a rien de la figure, il

Le Maître d'École

Henry Monnier.

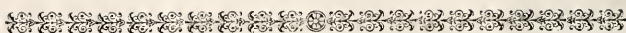


Zon, zon, zon, zon, zon, zon, zon!
Le fouet, petit polisson!

A ma fille il fait l'amour,
Et joue avec la friponne.
Je l'ai surpris l'autre jour,
Maître d'école à son tour.
Zon, zon, zon, zon, zon, zon, zon!
Rendant ce que je lui donne.
Zon, zon, zon, zon, zon, zon, zon!
Le fouet, petit polisson!

De le frapper je suis las;
Mais dans ses dents monsieur gronde.
Dieu! ne prononce-t-il pas
Le mot de c... tout bas?
Zon, zon, zon, zon, zon, zon, zon!
Il n'est plus d'enfans au monde.
Zon, zon, zon, zon, zon, zon, zon!
Le fouet, petit polisson!





LE CÉLIBATAIRE.

CHANSON DE NOCÉ,

CHANTÉE AU MARIAGE DE MON AMI B. WILHEM.

AIR : Eh ! le cœur à la danse.

Du célibat fidèle appui,
 Je vois avec colère
 L'Amour essayer aujourd'hui
 Les larmes de son frère.
 Grâce, talens et vertus
 Ont droit à mille tributs.
 Mais un célibataire
 Ne peut chanter des nœuds si doux :
 On n'aura rien à faire
 Chez de pareils époux.

Monsieur prend femme, c'est fort bien ;
 Il la prend jeune et belle ;
 Mais, comptant ses amis pour rien ,
 Monsieur la prend fidèle.
 Il faudra, dans cinquante ans ,
 Célébrer leurs feux constans.
 Non, tout célibataire
 Ne peut chanter des nœuds si doux :
 On n'aura rien à faire
 Chez de pareils époux.

Morbleu ! qui n'aurait de l'humeur,

En pensant que madame

De monsieur fera le bonheur,

Bien qu'elle soit sa femme ?

Jours de paix et nuits d'amour ;

Le diable y perdra son tour.

Non, tout célibataire

Ne peut chanter des nœuds si doux :

On n'aura rien à faire

Chez de pareils époux.

Encor si l'Amour avait pris

Une dîme en cachette !

Mais le plus heureux des maris,

En quittant sa couchette,

Demain se pavanera

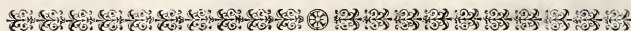
Et les mains se frottera...

Non, tout célibataire

Ne peut chanter des nœuds si doux :

On n'aura rien à faire

Chez de pareils époux.



TRINQUONS.

AIR : La Catacoua.

Trinquer est un plaisir fort sage,
 Qu'aujourd'hui l'on traite d'abus.
 Quand du mépris d'un tel usage
 Les gens du monde sont imbus,
 De le suivre, amis, faisons gloire,
 Riant de qui peut s'en moquer ;
 Et pour choquer,
 Nous provoquer,
 Le verre en main, en rond nous attaquer,
 D'abord nous trinquerons pour boire,
 Et puis nous boirons pour trinquer.

A table, croyez que nos pères
 N'enviaient point le sort des rois,
 Et qu'au fragile éclat des verres
 Ils le comparaient quelquefois.
 A voix pleine ils chantaient Grégoire,
 Docteur que l'on peut expliquer ;
 Et pour choquer,
 Se provoquer,
 Le verre en main, tous en rond s'attaquer,
 Nos bons aïeux trinquaient pour boire,
 Et puis ils buvaient pour trinquer.

L'Amour alors près de nos mères,
 Faisant chœur, battant des mains,
 Rapprochait les cœurs et les verres,
 Enivrait avec tous les vins.
 Aussi n'a-t-on pas la mémoire
 Qu'une belle ait voulu manquer,
 Pour bien choquer,
 A provoquer,
 Le verre en main, chacun à l'attaquer :
 D'abord elle trinquait pour boire,
 Puis elle buvait pour trinquer.

Qu'on boive aux maîtres de la terre,
 Qui n'en boivent pas plus gaîment;
 Je veux, libre par caractère,
 Boire à mes amis seulement.
 Malheur à ceux dont l'humeur noire
 S'obstine à ne point remarquer
 Que pour choquer,
 Se provoquer,
 Le verre en main, tous en rond s'attaquer,
 L'amitié, qui trinque pour boire,
 Boit bien plus encor pour trinquer.





PRIÈRE D'UN ÉPICURIEN.

COUPLET ÉCRIT AUX CATACOMBES, LE JOUR OU S'Y RENDIRENT LES MEMBRES
DU CAVEAU.

AIR : Ce magistrat irréprochable.

Du champ que ton pouvoir féconde,
Vois la Mort trancher les épis ;
Amour, réparateur du monde,
Réveille les cœurs assoupis.
A l'horreur qui nous environne
Oppose le besoin d'aimer ;
Et si la Mort toujours moissonne,
Ne te lasse pas de semer.



Long Manner

Ce n'est plus Siotte.

Irish, Rue N. D. des Filles, 16.

LES INFIDÉLITÉS DE LISETTE.

AIR : Ermite, bon Ermite.

Lisette, dont l'empire
S'étend jusqu'à mon vin,
J'éprouve le martyre
D'en demander en vain.
Pour souffrir qu'à mon âge
Les coups me soient comptés,
Ai-je compté, volage,
Tes infidélités ?

Lisette, ma Lisette,
Tu m'as trompé toujours :
Mais vive la grisette !
Je veux, Lisette,
Boire à nos amours.

Lindor, par son audace,
Met ta ruse en défaut ;
Il te parle à voix basse,
Il soupire tout haut.
Du tendre espoir qu'il fonde
Il m'instruisit d'abord.
De peur que je n'en gronde,
Verse au moins jusqu'au bord.

Lisette, ma Lisette,
 Tu m'as trompé toujours :
 Mais vive la grisette !
 Je veux, Lisette,
 Boire à nos amours.

Avec l'heureux Clitandre
 Lorsque je te surpris ;
 Vous comptiez d'un air tendre
 Les baisers qu'il t'a pris.
 Ton humeur peu sévère
 En comptant les doubla,
 Remplis encor mon verre
 Pour tous ces baisers-là.

Lisette, ma Lisette,
 Tu m'as trompé toujours :
 Mais vive la grisette !
 Je veux, Lisette,
 Boire à nos amours.

Mondor, qui toujours donne
 Et rubans et bijoux,
 Devant moi te chiffonne
 Sans te mettre en courroux.
 J'ai vu sa main hardie
 S'égarer sur ton sein,
 Verse jusqu'à la lie
 Pour un si grand larcin.

Lisette, ma Lisette,
 Tu m'as trompé toujours :
 Mais vive la grisette !
 Je veux, Lisette,
 Boire à nos amours.

Certain soir je pénètre
 Dans ta chambre, et sans bruit
 Je vois par la fenêtre
 Un voleur qui s'enfuit.
 Je l'avais, dès la veille,
 Fait fuir de ton boudoir.
 Ah ! qu'une autre bouteille
 M'empêche de tout voir !

Lisette, ma Lisette,
 Tu m'as trompé toujours :
 Mais vive la grisette !
 Je veux, Lisette,
 Boire à nos amours.

Tous, comblés de tes graces,
 Mes amis sont les tiens ;
 Et ceux dont tu te lasses,
 C'est moi qui les soutiens.
 Qu'avec ceux-là, traîtresse,
 Le vin me soit permis :
 Sois toujours ma maîtresse,
 Et gardons nos amis.

Lisette, ma Lisette,
 Tu m'as trompé toujours :
 Mais vive la grisette !
 Je veux, Lisette,
 Boire à nos amours.

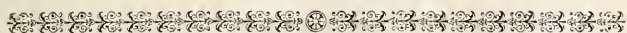




Henry Mennier

La Charte

John Smith & Co. London



LA CHATTE.

AIR : La petite Cendrillon.

Tu réveilles ta maîtresse,
Minette, par tes longs cris.
Est-ce la faim qui te presse ?
Entends-tu quelque souris ?
Tu veux fuir de ma chambrette,
Pour courir je ne sais où.
Mia-mia-ou ! que veut minette ?
Mia-mia-ou ! c'est un matou.

Pour toi je ne puis rien faire ;
Cesse de me caresser.
Sur ton mal l'amour m'éclaire :
J'ai quinze ans, j'y dois penser.
Je gémis d'être seulette
En prison sous le verrou.
Mia-mia-ou ! que veut minette ?
Mia-mia-ou ! c'est un matou.

Si ton ardeur est extrême,
Même ardeur vient me brûler ;
J'ai certain voisin que j'aime,
Et que je n'ose appeler.
Mais pourquoi, sur ma coucheite,
Rêver à ce jeune fou ?

Mia-mia-ou ! que veut minette ?

Mia-mia-ou ! c'est un matou.

C'est toi, chatte libertine,

Qui mets le trouble en mon sein.

Dans la mansarde voisine,

Du moins réveille Valsain.

C'est peu qu'il presse en cachette

Et ma main et mon genou.

Mia-mia-ou ! que veut minette ?

Mia-mia-ou ! c'est un matou.

Mais je vois Valsain paraître !

Par les toits il vient ici.

Vite, ouvrons-lui la fenêtre :

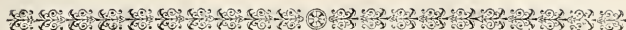
Toi, Minette, passe aussi.

Lorsqu'enfin mon cœur se prête

Aux larcins de ce filou,

Mia-mia-ou ! que ma minette,

Mia-mia-ou ! trouve un matou.



ADIEUX DE MARIE STUART.

Musique de M. B. WILHEM.

Adieu, charmant pays de France,
 Que je dois tant chérir !
 Berceau de mon heureuse enfance,
 Adieu ! te quitter c'est mourir.

Toi que j'adoptai pour patrie,
 Et d'où je crois me voir bannir,
 Entends les adieux de Marie,
 France, et garde son souvenir.
 Le vent souffle, on quitte la plage ;
 Et, peu touché de mes sanglots,
 Dieu, pour m'en rendre à ton rivage,
 Dieu n'a point soulevé les flots !

Adieu, charmant pays de France,
 Que je dois tant chérir !
 Berceau de mon heureuse enfance,
 Adieu ! te quitter c'est mourir.

Lorsqu'aux yeux du peuple que j'aime,
 Je ceignis les lis éclatans,
 Il applaudit au rang suprême
 Moins qu'aux charmes de mon printemps.
 En vain la grandeur souveraine
 M'attend chez le sombre Écossais ;

Je n'ai désiré d'être reine
Que pour régner sur des Français.

Adieu, charmant pays de France,
Que je dois tant chérir!
Berceau de mon heureuse enfance,
Adieu! te quitter c'est mourir.

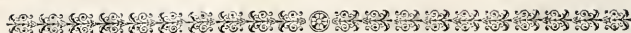
L'amour, la gloire, le génie,
Ont trop enivré mes beaux jours;
Dans l'inculte Calédonie
De mon sort va changer le cours.
Hélas! un présage terrible
Doit livrer mon cœur à l'effroi:
J'ai cru voir dans un songe horrible
Un échafaud dressé pour moi.

Adieu, charmant pays de France,
Que je dois tant chérir!
Berceau de mon heureuse enfance,
Adieu! te quitter c'est mourir.

France, du milieu des alarmes,
La noble fille des Stuarts,
Comme en ce jour qui voit ses larmes,
Vers toi tournera ses regards.
Mais, Dieu! le vaisseau trop rapide
Déjà vogue sous d'autres cieux;
Et la nuit, dans son voile humide,
Dérobe tes bords à mes yeux!

Adieu, charmant pays de France,
 Que je dois tant chérir !
 Berceau de mon heureuse enfance,
 Adieu ! te quitter c'est mourir.





LES PARQUES.

AIR : Elle aime à rire, elle aime à boire.

Sages et fous, gueux et monarques,
Apprenez un fait tout nouveau :
Bacchus a vidé son caveau
Pour remplir la coupe des Parques.
C'est afin de plaire aux Amours,
Qui chantaient d'une voix sonore :
Que tout mortel ajoute encore
Des jours heureux à ses beaux jours !

Du monde éternelle ennemie,
Atropos, au fatal ciseau,
Buvant à longs traits, et sans eau,
Sur la table tombe endormie ;
Mais ses deux sœurs filent toujours,
Souriant à qui les implore.
Que tout mortel ajoute encore
Des jours heureux à ses beaux jours !

Lachésis, remplissant sa tasse,
S'écrie : Atropos dort enfin !
Mais trop sec, hélas ! et trop fin,
Je crains que mon fil ne se casse.
Pour le tremper ayons recours
A ce nectar qui me restaure.

Que tout mortel ajoute encore
Des jours heureux à ses beaux jours !

Garnissant sa quenouille immense,
Clothon lui dit : Oui, travaillons ;
De vin arrosons les sillons
Où de mon lin croît la semence.
Cette rosée aura toujours
Le pouvoir de la faire éclore.
Que tout mortel ajoute encore
Des jours heureux à ses beaux jours !

Quand ces Parques, vidant bouteille,
Filent nos jours sans nul souci,
Nous, qui buvons gaîment ici,
 Craignons qu'Atropos ne s'éveille.
Qu'elle dorme au gré des Amours,
Et répétons à chaque aurore :
Que tout mortel ajoute encore
Des jours heureux à ses beaux jours !



LA BOUTEILLE VOLÉE.

AIR : La fête des bonnes gens.

Sans bruit, dans ma retraite,
 Hier l'Amour pénétra,
 Courut à ma cachette,
 Et de mon vin s'empara.
 Depuis lors ma voix sommeille ;
 Adieu tous mes joyeux sons.
 Amour, rends-moi ma bouteille,
 Ma bouteille et mes chansons.

Iris, dame et coquette,
 A ce larcin l'a poussé.
 Je n'ai plus la recette
 Qui soulage un cœur blessé.
 C'est pour gémir que je veille,
 En proie aux jaloux soupçons.
 Amour, rends-moi ma bouteille,
 Ma bouteille et mes chansons.

Épicurien aimable,
 A verser frais m'invitant,
 Un vieil ami de table
 Me tend son verre en chantant ;
 Un autre vient à l'oreille
 Me demander des leçons.

Amour, rends-moi ma bouteille,
Ma bouteille et mes chansons.

Tant qu'Iris eut contre elle
Ce bon vin si regretté,
Grisette folle et belle
Tenait mon cœur en gaîté.
Lison n'a point sa pareille,
Pour vivre avec des garçons.
Amour, rends-moi ma bouteille,
Ma bouteille et mes chansons.

Mais le filou se livre ;
Joyeux, il vient à ma voix ,
De mon vin il est ivre ,
Et n'en a bu que deux doigts.
Qu'Iris soit une merveille,
Je me ris de ses façons :
Amour me rend ma bouteille,
Ma bouteille et mes chansons.





BOUQUET

A UNE DAME AGÉE DE 70 ANS, LE JOUR DE SAINTE-MARGUERITE

Air : La Catacoua.

Laissons la musique nouvelle ;
Notre amie est du bon vieux temps.
Sur un air aussi simple qu'elle
Chantons des couplets bien chantans.
L'esprit du jour a son mérite ,
Mais c'est surtout lui que je crains :
 Ses traits si fins
 Me semblent vains ,
Pour les entendre il faudrait des devins.
Amis, chantons à Marguerite
De vieux airs et de gais refrains.

Elle a chanté dans sa jeunesse
Ces couplets comme on n'en fait plus,
Où Favart peignait la tendresse,
Où Panard frondait les abus.
Contre l'humeur qui nous irrite,
Quels antidotes souverains !
 Leurs vers badins,
 Francs et malins,
Aux moins joyeux faisaient battre des mains.
Ah ! rappelons à Marguerite
Leurs vieux airs et leurs gais refrains.

C'est un charme que la mémoire :
 On se répète jeune ou vieux.
 Les refrains forment notre histoire ;
 Il faut tâcher qu'ils soient joyeux.
 Amusons le temps qui trop vite
 Entraîne les pauvres humains ;
 Et les destins

Sur nos festins

Faisant briller des jours longs et sereins ,
 Que dans trente ans pour Marguerite
 Nos couplets soient de gais refrains !

A table alors venant nous rendre ,
 Tous, le front ridé par les ans ,
 Dans une accolade bien tendre
 Nous mêlerons nos cheveux blancs.
 Les souvenirs naîtront bien vite ;
 Nos cœurs émus en seront pleins.

Momens divins !

Les noirs chagrins

Fuyant au bruit des transports les plus saints ,
 Sur les cent ans de Marguerite
 Nous chanterons de gais refrains !



L'HOMME RANGÉ.

AIR : Eh ! lon lon la, landerirette.

Maint vieux parent me répète
 Que je mange ce que j'ai.
 Je veux à cette sornette
 Répondre en homme rangé :
 Quand on n'a rien,
 Landerirette,
 On ne saurait manger son bien.

Faut-il que je m'inquiète
 Pour quelques frais superflus ?
 Si ma conscience est nette,
 Ma bourse l'est encor plus.
 Quand on n'a rien,
 Landerirette,
 On ne saurait manger son bien.

Un gourmand dans son assiette,
 Fond le bien de ses aïeux ;
 Mon hôte à crédit me traite ;
 J'ai bonne chère et vin vieux.
 Quand on n'a rien,
 Landerirette,
 On ne saurait manger son bien.

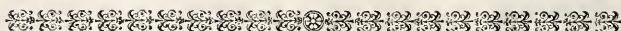
Que Dorval, à la roulette,
A tout son or dise adieu :
J'y jouârais bien en cachette ;
Mais il faudrait mettre au jeu...

Quand on n'a rien,
Landerirette,
On ne saurait manger son bien.

Mondor, pour une coquette,
Se ruine en dons coûteux ;
C'est pour rien que ma Lisette
Me trompe et me rend heureux.

Quand on n'a rien,
Landerirette,
On ne saurait manger son bien.





BON VIN ET FILLETTE.

AIR : Ma tante Turlurette.

L'Amour, l'amitié, le vin,
Vont égayer ce festin;
Nargue de toute étiquette!
Turlurette,
Turlurette,
Bon vin et fillette!

L'Amour nous fait la leçon :
Partout, ce dieu sans façon
Prend la nappe pour serviette.
Turlurette,
Turlurette,
Bon vin et fillette!

Que dans l'or mangent les grands,
Il ne faut à deux amans
Qu'un seul verre, qu'une assiette.
Turlurette,
Turlurette,
Bon vin et fillette!

Sur un trône est-on heureux?
On ne peut s'y placer deux :



Lith. B. N. D. des Frères G. & C.

Don Xiu et Fillette.

Henry Monnier.

Mais vive table et couchette !

Turlurette,

Turlurette,

Bon vin et fillette !

Si Pauvreté qui nous suit

A des trous à son habit,

De fleurs ormons sa toilette.

Turlurette,

Turlurette,

Bon vin et fillette !

Mais que dis-je ? Ah ! dans ce cas,

Mettons plutôt habit bas ;

Lise en paraîtra mieux faite.

Turlurette,

Turlurette,

Bon vin et fillette !



LE VOISIN.

ARR : Eh ! qu'est-ce que ça m'fait à moi ?

Je veux, voisin et voisine,
 Quitter le ton libertin ;
 J'ai pour oncle un sacristain,
 Et pour sœur une béguine.
 Mais le diable est bien fin ;
 Qu'en dites-vous, ma voisine ?
 Mais le diable est bien fin ;
 Qu'en dites-vous, mon voisin ?

Paul, docteur en médecine,
 Craint pour le fil de nos jours,
 Que le vin et les amours
 N'usent trop tôt la bobine :
 Eh ! fi du médecin ;
 Qu'en dites-vous, ma voisine ?
 Eh ! fi du médecin ;
 Qu'en dites-vous, mon voisin ?

L'embonpoint de Joséphine
 Fait demander ce que c'est ;
 Moi, je crois que son corset
 Lui rend la taille moins fine.
 C'est l'effet du basin ;
 Qu'en dites-vous, ma voisine ?

C'est l'effet du basin,
Qu'en dites-vous, mon voisin ?

Mademoiselle Justine
Met au monde un gros poupon :
L'un dit que c'est un dragon,
L'autre un soldat de marine.

Je le crois fantassin,
Qu'en dites-vous, ma voisine ?

Je le crois fantassin,
Qu'en dites-vous, mon voisin ?

Depuis peu chez ma cousine,
Qui jeûnait en carnaval,
Je vois certain cardinal,
Et trouve bonne cuisine :

Serait-il mon cousin ?
Qu'en dites-vous, ma voisine ?

Serait-il mon cousin ?
Qu'en dites-vous, mon voisin ?

Une actrice qu'on devine,
Veut, pour plaire à dix rivaux,
Inventer des coups nouveaux
Au doux jeu qui les ruine ;

C'est un fort beau dessein,
Qu'en dites-vous, ma voisine ?

C'est un fort beau dessein,
Qu'en dites-vous, mon voisin ?

Faut-il qu'une affreuse épine
Se mêle aux fleurs de Cypris !
Pour ce poison de Paris
Que n'est-il une vaccine !

Cela serait divin,
Qu'en dites-vous, ma voisine ?
Cela serait divin,
Qu'en dites-vous, mon voisin ?

D'aucun mal, je l'imagine,
Notre quartier n'est frappé :
Là, point de mari trompé,
Point de femme libertine.

C'est un quartier fort sain,
Qu'en dites-vous, ma voisine ?

C'est un quartier fort sain,
Qu'en dites-vous, mon voisin ?



LE CARILLONNEUR.

AIR : Mon système est d'aimer le bon vin.

Digue, digue, dig, din, dig, din, don,

Ah! que j'aime

A sonner un baptême!

Aux maris j'en demande pardon.

Dig, din, don, din, digue, digue, don.

Les décès m'ont assez fait connaître;

Préludons sur un ton plus heureux.

D'un vieillard l'héritier vient de naître;

Sonnons fort : c'est un fait scandaleux.

Digue, digue, dig, din, dig, din, don.

Ah! que j'aime

A sonner un baptême!

Aux maris j'en demande pardon.

Dig, din, don, din, digue, digue, don.

La maman est gaillarde et jolie;

Mais l'époux est triste et catarrheux;

Sur son compte il sait ce qu'on publie :

Sonnons fort : il n'est pas généreux.

Digue, digue, dig, din, dig, din, don,

Ah! que j'aime

A sonner un baptême !
 Aux maris j'en demande pardon.
 Dig, din, don, din, digue, digue, don.

Dé l'enfant quel peut être le père ?
 N'est-ce pas mon voisin le banquier ?
 Les cadeaux mènent vite une affaire :
 Sonnons fort : il est gros marguillier.

Digue, digue, dig, din, dig, din, don,
 Ah ! que j'aime
 A sonner un baptême !

Aux maris j'en demande pardon.
 Dig, din, don, din, digue, digue, don.

Si j'osais, je dirais que le maire
 S'est créé ce petit échevin ;
 Je l'ai vu chiffonner la commère :
 Sonnons fort : je boirai de son vin.

Digue, digue, dig, din, dig, din, don,
 Ah ! que j'aime
 A sonner un baptême !

Aux maris j'en demande pardon.
 Dig, din, don, din, digue, digue, don.

Je crois bien que notre grand vicaire
 Aura mis le doigt au bénitier.
 Depuis peu ma fille a su lui plaire.
 Sonnons fort : pour l'honneur du métier.

Digue, digue, dig, din, dig, din, don,

Ah! que j'aime

A sonner un baptême!

Aux maris j'en demande pardon.

Dig, din, don, din, digue, digue, don.

Notre gouverneur a, je le pense,

Prélevé des droits sur ce terrain;

Dans l'église il vient donner quittance.

Sonnons fort : monseigneur est parrain.

Digue, digue, dig, din, dig, din, don,

Ah! que j'aime

A sonner un baptême!

Aux maris j'en demande pardon.

Dig, din, don, din, digue, digue, don.

Plus facile à nommer que ton père,

Cher enfant, quel bonheur infini!

Je suis sûr de te voir plus d'un frère;

Sonnons fort : et que Dieu soit béni!

Digue, digue, dig, din, dig, din, don,

Ah! que j'aime

A sonner un baptême!

Aux maris j'en demande pardon.

Dig, din, don, din, digue, digue, don.



LA VIEILLESSE.

A MES AMIS.

AIR : de la Pipe de tabac.

Nous verrons le temps qui nous presse
Semer les rides sur nos fronts ;
Quoi qu'il nous reste de jeunesse,
Oui, mes amis, nous vieillirons.
Mais à chaque pas voir renaître
Plus de fleurs qu'on n'en peut cueillir,
Faire un doux emploi de son être,
Mes amis, ce n'est pas vieillir.

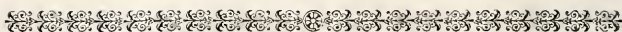
En vain nous égayons la vie
Par le champagne et les chansons ;
A table, où le cœur nous convie,
On nous dit que nous vieillissons.
Mais jusqu'à sa dernière aurore
En buvant frais s'épanouir,
Même en tremblant chanter encore,
Mes amis, ce n'est pas vieillir.

Brûlons-nous pour une coquette
Un encens d'abord accueilli,
Bientôt peut-être elle répète
Que nous n'avons que trop vieilli.

Mais vivre en tout d'économie,
 Moins prodiguer, et mieux jouir ;
 D'une amante faire une amie ,
 Mes amis, ce n'est pas vieillir.

Si long-temps que l'on entretienne
 Le cours heureux des passions,
 Puisqu'il faut qu'enfin l'âge vienne,
 Qu'ensemble au moins nous vieillissions.
 Chasser du coin qui nous rassemble
 Les maux prêts à nous assaillir,
 Arriver au but tous ensemble,
 Mes amis, ce n'est pas vieillir.





LES BILLETS D'ENTERREMENT.

CHANSON DE NOCE.

ATR : C'est un lanla, landerirette.

Notre allégresse est trop vive ;
 Amis, pendant nos ébats,
 Sachez qu'un joli convive
 Sent approcher son trépas.
 Faut-il qu'à la fleur de l'âge
 Il ait ce pressentiment !
 Tous nos billets de mariage
 Sont des billets d'enterrement.

Il sait que l'Amour le guette
 Pour se venger aujourd'hui,
 D'une querelle secrète
 Qu'il eut vingt fois avec lui ;
 Rien que d'y penser, je gage
 Qu'il meurt presque en ce moment.
 Tous nos billets de mariage
 Sont des billets d'enterrement.

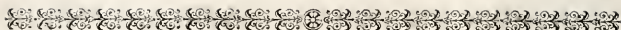
Bientôt il prendra la fuite,
 En tremblant se cachera ;
 Mais l'Amour, à sa poursuite,
 Dans son réduit l'atteindra.

L'un pousse un trait plein de rage ,
 L'autre un long gémissément.
 Tous nos billets de mariage
 Sont des billets d'enterrement.

Par pitié l'Amour hésite ,
 Mais enfin, moins généreux ,
 Du trait que l'obstacle irrite
 Il lui porte un coup affreux.
 Dans son sang le pauvret nage ;
 Adieu donc, défunt charmant !
 Tous nos billets de mariage
 Sont des billets d'enterrement.

On versera quelques larmes
 Que le plaisir essuîra ;
 Mais pour l'honneur de ses armes
 Le vainqueur en parlera.
 Car, mes amis, dans notre âge ,
 En dépit du sacrement ,
 Peu de billets de mariage
 Sont des billets d'enterrement.





LA DOUBLE CHASSE.

AIR : Tonton, tontaine, tonton.

Allons, chasseur, vite en campagne ;
 Du cor n'entends-tu pas le son ?
 Tonton, tonton, tontaine, tonton.
 Pars et qu'auprès de ta compagne
 L'Amour chasse dans ta maison.
 Tonton, tontaine, tonton.

Avec nombreuse compagnie,
 Chasseur, tu parcoures le canton.
 Tonton, tonton, tontaine, tonton.
 Auprès de ta femme jolie
 Combien de braconniers voit-on !
 Tonton, tontaine, tonton.

Du cerf prêt à forcer l'enceinte,
 Chasseur, tu fais le fanfaron,
 Tonton, tonton, tontaine, tonton.
 Auprès de ta femme, sans crainte,
 Se glisse un chasseur franc luron.
 Tonton, tontaine, tonton.

Chasseur, par ta meute surprise
 La bête pleure, on lui répond :
 Tonton, tonton, tontaine, tonton.

Ta femme, aux abois déjà mise,
Sourit aux efforts du fripon.

Tonton, tontaine, tonton.

Chasseur, un seul coup de ton arme
Met bas le cerf sur le gazon.

Tonton, tonton, tontaine, tonton.

L'amant, pour ta moitié qu'il charme,
Use de la poudre à foison.

Tonton, tontaine, tonton.

Chasseur, tu rapportes la bête,
Et de ton cor enfles le son.

Tonton, tonton, tontaine, tonton.

L'amant quitte alors sa conquête,
Et le cerf entre à la maison.

Tonton, tontaine, tonton.





LES PETITS COUPS.

AïA : Tout ça passe en même temps.

Mâîtres de tous nos désirs,
 Réglons-les sans les contraindre :
 Plus l'excès nuit aux plaisirs,
 Amis, plus nous devons le craindre.
 Autour d'une petite table,
 Dans ce petit coin fait pour nous,
 Du vin vieux d'un hôte aimable
 Il faut boire (*ter*) à petits coups.

Pour éviter bien des maux,
 Veut-on suivre ma recette ?
 Que l'on nage entre deux eaux,
 Et qu'entre deux vins l'on se mette.
 Le bonheur tient au savoir-vivre :
 De l'abus naissent les dégoûts ;
 Trop à la fois nous enivre ;
 Il faut boire (*ter*) à petits coups.

Loin d'en murmurer en vain,
 Égayons notre indigence :
 Il suffit d'un doigt de vin
 Pour réconforter l'espérance.
 Et vous, que flatte un sort prospère,
 Pour en jouir, modérez-vous ;

Car, même dans un grand verre,
Il faut boire (*ter*) à petits coups.

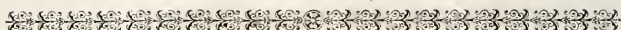
Philis, quel est ton effroi !

La leçon te déplaît-elle ?

Les petits coups, selon toi,
Sentent le buveur qui chancelle.
Quel que soit le désir qui perce
Dans tes yeux, vifs comme tes goûts,
Du filtre qu'Amour te verse
Il faut boire (*ter*) à petits coups.

Oui, de repas en repas,
Pour atteindre à la vieillesse,
Ne nous incommodons pas,
Et soyons fous avec sagesse.
Amis, le bon vin que le nôtre !
Et la santé, quel bien pour tous !
Pour ménager l'un et l'autre,
Il faut boire (*ter*) à petits coups.





ÉLOGE DE LA RICHESSE.

AIR du vaudeville d'Arlequin cruello.

La richesse, que des frondeurs
 Dédaignent, et pour cause,
 Quand elle vient sans les grandeurs,
 Est bonne à quelque chose.
 Loin de les rendre à ton Crésus,
 Va boire avec ses cent écus,
 Savetier, mon compère.
 Pour moi, qu'il m'arrive un trésor,
 Que dans mes mains pleuve de l'or,
 De l'or,
 De l'or,
 Et j'en fais mon affaire!

Je souris à la pauvreté,
 Et j'ignore l'envie :
 Pourquoi perdrai-je ma gaîté
 Dans une douce vie ?
 Maison, jardin, livres, tableaux,
 Large voiture et bons chevaux
 Pourraient-ils me déplaire ?
 Quand mes vœux prendraient plus d'essor,
 Que dans mes mains pleuve de l'or,
 De l'or,
 De l'or,
 Et j'en fais mon affaire!

Bonjour, Mondor, riche voisin.

Ta maîtresse est jolie ;

Son œil est noir, son esprit fin ,

Et sa taille accomplie.

J'atteste sa fidélité ;

Mais que peut contre sa fierté

L'amour d'un pauvre hère ?

Pour te l'enlever, cher Mondor,

Que dans mes mains pleuve de l'or,

De l'or,

De l'or,

Et j'en fais mon affaire !

Le vin s'aigrit dans mon gosier

Chez un traiteur maussade ;

Mais, à sa table, un financier

Me verse-t-il rasade :

Combien, dis-je, ces bons vins blancs ?

On me répond : Douze cents francs.

Par ma foi, ce n'est guère.

En Champagne on en trouve encor :

Que dans mes mains pleuve de l'or,

De l'or,

De l'or,

Et j'en fais mon affaire !

A partager dès aujourd'hui,

Amis, je vous invite.

Nous saurions tous, en cas d'ennui,

Me ruiner bien vite.

Manger rentes et capitaux,
Équipages, terres, châteaux,
 Serait gai, je l'espère.
Ah ! pour voir la fin d'un trésor,
Que dans mes mains pleuve de l'or,
 De l'or,
 De l'or,
Et j'en fais mon affaire !





LA PRISONNIÈRE ET LE CHEVALIER.

ROMANCE DE CHEVALERIE,

GENRE A LA MODE.

AIR à faire.

« Ah ! s'il passait un chevalier,
« Dont le cœur fût tendre et fidèle,
« Et qu'il triomphât du geôlier
« Qui me retient dans la tourelle,
« Je bénirais ce chevalier. »

Par là passait un chevalier,
A l'honneur, à l'amour fidèle ;
« Dame, dit-il, quel dur geôlier
« Vous retient dans cette tourelle ?
« Est-il prélat ou chevalier ? »

« C'est mon époux, bon chevalier,
« Qui veut que je lui sois fidèle ;
« Et qui me laisse, en vieux geôlier,
« Coucher seule dans la tourelle.
« Délivrez-moi, bon chevalier. »

Soudain le jeune chevalier,
A qui son bon ange est fidèle,
Trompe les regards du geôlier,

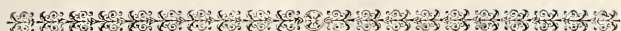
Et pénètre dans la tourelle.
Honneur, honneur au chevalier !

La prisonnière au chevalier
Fait promettre un amour fidèle,
Puis se venge de son geôlier
Sur le grabat de la tourelle.
Soyez heureux, beau chevalier !

Alors et dame et chevalier,
Sautant sur un coursier fidèle,
Vont au nez du mari-geôlier
Jeter les clefs de la tourelle.
Puis, adieu dame et chevalier.

Honneur aux galans chevaliers !
Honneur à leurs dames fidèles !
Contre l'hymen et ses geôliers,
Dans les palais, dans les tourelles,
Dieu protégeait les chevaliers.





LES MARIONNETTES.

AIR : La marmotte a mal au pied.

Les marionnettes, croyez-moi,
 Sont les jeux de tout âge :
 Depuis l'artisan jusqu'au roi ,
 De la ville au village ;
 Valets, journalistes, flatteurs,
 Dévotes et coquettes,
 Ah ! sans compter nos grands acteurs,
 Combien de marionnettes !

L'homme, fier de marcher debout,
 Vante son équilibre :
 Parce qu'il court et va partout,
 Le pantin se croit libre ;
 Mais dans combien de mauvais pas
 Sa fortune le jette !
 Ah ! du destin l'homme ici bas
 N'est que la marionnette.

Ce tendron des plus innocens ,
 Que le désir dévore ,
 Au trouble secret de ses sens
 Ne conçoit rien encore.
 Veiller la nuit, rêver le jour,
 L'étonne et l'inquiète.

Elle a quinze ans : ah ! pour l'amour
La bonne marionnette !

Voyez ce mari parisien ,
Que maint galant visite :
Il vous accueille mal ou bien ,
Vous cherche ou vous évite.
Est-il confiant ou jaloux ,
A l'air dont il vous traite ?
Non : de sa femme un tel époux
N'est que la marionnette.

Près des femmes que sommes-nous ?
Des pantins qu'on ballotte.
Messieurs, sautez, faites les fous
Au gré de leur marotte !
Le plus lourd et le plus subtil
Font la danse complète ;
Et Dieu pourtant n'a mis qu'un fil
A chaque marionnette.





LE SCANDALE.

AIR : La farira dondaine, gai !

Aux drames du jour
Laissons la morale :
Sans vivre à la cour
J'aime le scandale.

Bon !

La farira dondaine ;

Gai !

La farira dondé.

Nargue des vertus !
On n'en sait que faire.
Aux sots revêtus
Le tout est de plaire.

Bon !

La farira dondaine ,

Gai !

La farira dondé.

De ses contes bleus
L'honneur nous assomme.
C'est un vice ou deux

Qui font l'honnête homme.

Bon !

La farira dondaine ,

Gai !

La farira dondé.

Pour des vins de prix

Vendons tous nos livres :

C'est peu d'être gris ,

Amis , soyons ivres.

Bon !

La farira dondaine ,

Gai !

La farira dondé.

Grands réformateurs ,

Piliers de coulisses ,

Chassez les erreurs ;

Nous gardons nos vices.

Bon !

La farira dondaine ,

Gai !

La farira dondé.

Paix ! dit à ce mot

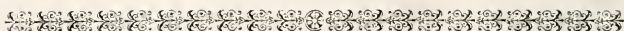
Caton , qui fait rage ;

Mais il prêche en sot ,

Moi , je ris en sage.

Bon !
La farira dondaine ,
Gai !
La farira dondé.





LE DOCTEUR ET SES MALADES.

A MON MÉDECIN, LE JOUR DE SA FÊTE.

AIR : Ainsi jadis un grand prophète.

Saluons de maintes rasades
Ce docteur à qui je dois tant.
Mais pour visiter ses malades,
Je crains qu'il n'échappe à l'instant.
A ces soins son art le condamne,
S'il vient un message ennemi.
Fiévreux, buvez votre tisane ;
Laissez-nous fêter notre ami.

Oui, que ses malades attendent ;
Il est au sein de l'amitié.
Mais vingt jeunes fous le demandent
D'un air qui pourtant fait pitié.
De Vénus amans trop crédules,
Sur leur état qu'ils ont gémi !
Eh ! messieurs, prenez des pilules ;
Laissez-nous fêter notre ami.

Quoi ! ne peut-on venir au monde
Sans l'enlever à ses enfans ?
Certaine personne un peu ronde
Réclame ses secours savans.

J'entends ce tendron qui l'appelle :
 Les parens même en ont frémi.
 N'accouchez pas, mademoiselle,
 Laissez-nous fêter notre ami.

Qu'il coule gaîment son automne,
 Que son hiver soit encor loin !
 Puisse-t-il des soins qu'ils nous donne
 N'éprouver jamais le besoin !
 Puisqu'enfin dans nos embrassades
 Il n'est point heureux à demi,
 Mourez sans lui, mourez, malades,
 Laissez-nous fêter notre ami.





A ANTOINE ARNAULT,

MEMBRE DE L'INSTITUT,

LE JOUR DE SA FÊTE,

ANNÉE 1812.

AIR : du Ballet des Pierrots.

Je viens d'Montmartre avec ma bête
 Pour fêter ce maître malin,
 Et n'crains point qu'au milieu d'la fête
 Un bon mot m'renvoïe au moulin.
 On dit qu'avec plus d'un génie
 Antoin' prend plaisir à cela.
 Nous qui n'somm's pas d'l'académie,
 Souhaitons-lui d'ces p'tits plaisirs-là.

Il n's'en tient pas à des saillies;
 Dans plus d'un genre il est heureux.
 J'sais mêm' qu'il fait des tragédies,
 Quand il n'est pas trop paresseux ¹.
 De la Merpomène idolâtre
 Qu'il fass' mourir par ci, par là.

¹ Je crois inutile de rappeler ici les succès dramatiques de l'auteur de *Marius*, des *Fénitiens*, etc.

Nous qui n' somm's pas d'z héros d' théâtre ,
Souhaitons-lui d' ces p'tits plaisirs-là.

On m'assur' qu'il vient d' faire un livre
Où c' qui a du bon : je l' crois bien.
C' docteur-là nous enseigne à vivre
Par la bouch' d'un arbre ou d'un chien.
A messieurs les Polichinelles ¹,
Il dit : Vous en voulez, en v'là.
Nous, qui n' tenons pas les ficelles,
Souhaitons-lui d' ces p'tits plaisirs-là.

A la cour il s' moqu'rait, je l' gage,
Mêm' de messieurs les chambellans.
De c' pays n'ayant point l' langage,
Il vant' la paix aux conquérans.
A d' grands seigneurs qui n' sont pas minees
Sans ramper toujours il parla.
Nous, qu'on n'a pas encor faits princes,
Souhaitons-lui d' ces p'tits plaisirs-là.

Mais, quoiqu' malin, z'il est bonhomme ;
D'mandez à sa fille, à ses fils.
Ah ! qu'il soit toujours aimé comme
Il aime ses nombreux amis !

¹ Polichinelle est le héros d'une des plus jolies fables du recueil de M. Arnault, recueil apprécié par tous les gens de goût, et dont la réputation ne peut qu'aller en augmentant.

Que l' secret d' son bonheur suprême
 Reste à c'te gross' maman que v'là.
 Nous qui sommes d' ceux qu'Antoine aime
 Souhaitons-lui d' ces vrais plaisirs-là.

Nota. On trouvera peut-être que cette chanson, comme beaucoup d'autres des miennes, était peu digne de voir le jour. En effet, je ne la livre à l'impression que parce qu'elle m'offre l'occasion de payer un tribut d'éloges à l'un de nos littérateurs les plus distingués. Je regrette qu'elle ne soit pas meilleure, et surtout que le ton qui y règne ne m'ait pas permis d'y faire entrer l'expression de ma reconnaissance particulière pour l'homme excellent dont l'amitié me fut si long-temps utile, et me sera toujours précieuse. (1816.)





LE BEDEAU.

AIR : Sens devant derrière , sens dessus dessous.

Pauvre bedeau ! métier d'enfer !
 La grand'messe aujourd'hui me damne.
 Pour me régaler du plus cher,
 Au beau coin m'attend dame Jeanne.
 Voici l'heure du rendez-vous ;
 Mais nos prêtres s'endorment tous.
 Ah ! maudit soit notre curé !

Je vais, sacristie !

Manquer la partie.

Jeanne est prête et le vin tiré.

Ite missa est, monsieur le curé !

Nos enfans de chœur, j'en répons,
 Devinent ce qui me tracasse.
 Dépêchez-vous, petits fripons,
 Ou vous aurez des coups de masse.
 Chantres, c'est du vin à dix sous :
 Chantez pour moi comme pour vous.
 Mais maudit soit notre curé !

Je vais, sacristie !

Manquer la partie.

Jeanne est prête et le vin tiré.

Ite missa est, monsieur le curé !

Notre Suisse, allongez le pas,
Surtout faites ranger ces dames.

La quête ne finira pas :

Le vicaire lorgne les femmes.

Ah ! si la gentille Babet

Pour se confesser l'attendait !

Mais maudit soit notre curé !

Je vais, sacristie !

Manquer la partie.

Jeanne est prête et le vin tiré.

Ite missa est, monsieur le curé !

Curé, songez à la Saint-Leu :

Ce jour-là vous dîniez en ville.

Quel train vous nous meniez, morbleu !

On passa presque l'Évangile.

En faveur de votre bedeau,

Sautez la moitié du Crédo.

Mais maudit soit notre curé !

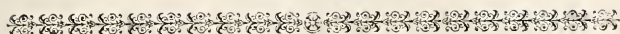
Je vais, sacristie !

Manquer la partie.

Jeanne est prête et le vin tiré.

Ite missa est, monsieur le curé !





ON S'EN FICHE!

AIR : Le fleuve d'oubli.

De traverse en traverse,
Tout va dans l'univers
 De travers.
Toute femme est perverse,
Tout traiteur exigeant
 Pour l'argent.
A tout jeu le sort nous triche;
Mais enfin est-on gris,
 Biribi,
 On s'en fiche! (*ter.*)

Désespoir d'un ivrogne,
Vient un marchand maudit
 Qui vous dit
Qu'en Champagne, en Bourgogne,
Les coteaux sont grêlés
 Et gelés.
A tout jeu le sort nous triche;
Mais enfin est-on gris,
 Biribi,
 On s'en fiche! (*ter.*)

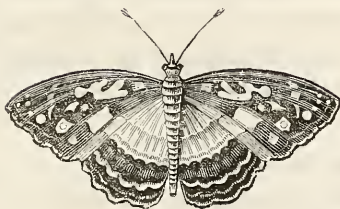
Oubliez une dette,
Chez vous entre un huissier

Bien grossier,
 Qui vend table et couchette,
 Et trouve encor de quoi
 Pour le roi.
 A tout jeu le sort nous triche ;
 Mais enfin est-on gris,
 Biribi,
 On s'en fiche ! (*ter.*)

Aucun plaisir n'est stable :
 Pour boire est-on assis
 Cinq ou six,
 Avant vous sous la table
 Tombent deux, trois amis
 Endormis.
 A tout jeu le sort nous triche ;
 Mais enfin est-on gris,
 Biribi,
 On s'en fiche. (*ter.*)

C'est trop d'une maîtresse :
 Que je fus malheureux
 Avec deux !
 Que j'eus peu de sagesse
 D'en avoir jusqu'à trois
 A la fois !
 A tout jeu le sort nous triche ;
 Mais enfin est-on gris,
 Biribi,
 On s'en fiche ! (*ter.*)

De ma misanthropie
 Pardonnez les accès
 Et l'excès ;
 Car je crains la pépie,
 Et je ne vois qu'abus
 Et vins bus.
 A tout jeu le sort nous triche ;
 Mais enfin est-on gris,
 Biribi,
 On s'en fiche ! (*ter.*)





JEANNETTE.

AIR :

Fi des coquettes maniérées !
 Fi des bégueules du grand ton !
 Je préfère à ces mijaurées
 Ma Jeannette, ma Jeanneton.

Jeune, gentille et bien faite,
 Elle est fraîche et rondelette ;
 Son œil noir est pétillant.
 Prudes, vous dites sans cesse
 Qu'elle a le sein trop saillant :
 C'est pour ma main qui le presse
 Un défaut bien attrayant.

Fi des coquettes maniérées !
 Fi des bégueules du grand ton !
 Je préfère à ces mijaurées
 Ma Jeannette, ma Jeanneton.

Tout son charme est dans la grace ;
 Jamais rien ne l'embarrasse ;
 Elle est bonne et toujours rit.
 Elle dit mainte sottise,
 A parler jamais n'apprit ;
 Et cependant, quoi qu'on dise,
 Ma Jeannette a de l'esprit.

Fi des coquettes maniérées !
 Fi des bégueules du grand ton !
 Je préfère à ces mijaurées
 Ma Jeannette, ma Jeanneton.

A table dans une fête,
 Cette espiègle me tient tête
 Pour les propos libertins.
 Elle a la voix juste et pure,
 Sait les plus joyeux refrains.
 Quand je l'en prie, elle jure,
 Elle boit de tous les vins.

Fi des coquettes maniérées !
 Fi des bégueules du grand ton !
 Je préfère à ces mijaurées
 Ma Jeannette, ma Jeanneton.

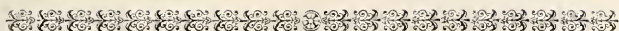
Belle d'amour et de joie,
 Jamais d'une riche soie
 Son corsage n'est paré.
 Sous une toile proprette
 Son triomphe est assuré ;
 Et, sans nuire à sa toilette,
 Je la chiffonne à mon gré.

Fi des coquettes maniérées !
 Fi des bégueules du grand ton !
 Je préfère à ces mijaurées
 Ma Jeannette, ma Jeanneton.

La nuit tout me favorise ;
 Point de voile qui me nuise ,
 Point d'inutiles soupirs.
 Des deux mains et de la bouche
 Elle attise les désirs ,
 Et rompit vingt fois sa couche
 Dans l'ardeur de nos plaisirs.

Fi des coquettes maniérées !
 Fi des bégueules du grand ton !
 Je préfère à ces mijaurées
 Ma Jeannette, ma Jeanneton.





LES ROMANS.

A SOPHIE,

QUI ME PRIAIT DE COMPOSER UN ROMAN POUR LA DISTRAIRE.

AIR : J'ai vu partout dans mes voyages.

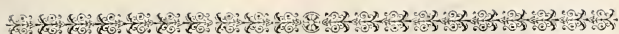
Tu veux que pour toi je compose
 Un long roman qui fasse effet.
 A tes vœux ma raison s'oppose ;
 Un long roman n'est plus mon fait.
 Quand l'homme est loin de son aurore
 Tous les romans deviennent courts ;
 Et je ne puis long - temps encore
 Prolonger celui des amours. } *bis.*

Heureux qui peut dans sa maîtresse
 Trouver l'amitié d'une sœur !
 Des plaisirs je te dois l'ivresse,
 Et des tendres soins la douceur.
 Des héros, des prétendus sages
 Les longs romans, qui font pitié,
 Ne vaudront jamais quelques pages
 Du doux roman de l'amitié.

Triste roman que notre histoire !
 Mais, Sophie, au sein des amours,

De ton destin, j'aime à le croire,
 Les plaisirs charmeront le cours.
 Ah! puisses-tu, vive et jolie,
 Long-temps te couronner de fleurs,
 Et sur le roman de la vie
 Ne jamais répandre de pleurs.





TRAITÉ DE POLITIQUE

A L'USAGE DE LISE.

MOIS DE MAI 1815.

AIR : Un Magistrat irréprochable.

Lise, qui règues par la grace
Du Dieu qui nous rend tous égaux,
Ta beauté, que rien ne surpasse,
Enchaîne un peuple de rivaux.
Mais si grand que soit ton empire,
Lise, tes amans sont Français ;
De tes erreurs permets de rire,
Pour le bonheur de tes sujets.

Combien les belles et les princes
Aiment l'abus d'un grand pouvoir !
Combien d'amans et de provinces
Poussés enfin au désespoir !
Crains que la révolte ennemie
Dans ton boudoir ne trouve accès ;
Lise, abjure la tyrannie,
Pour le bonheur de tes sujets.

Par excès de coquetterie
Femme ressemble aux conquérans,

Qui vont bien loin de leur patrie
Dompter cent peuples différens.
Ce sont de terribles coquettes!
N'imité pas leurs vains projets.
Lise, ne fais plus de conquêtes,
Pour le bonheur de tes sujets.

Grace aux courtisans pleins de zèle,
On approche des potentats
Moins aisément que d'une belle
Dont un jaloux suit tous les pas.
Mais sur ton lit, trône paisible,
Où le plaisir rend ses décrets,
Lise, sois toujours accessible,
Pour le bonheur de tes sujets.

Lise, en vain un roi nous assure
Que s'il règne, il le doit aux cieux,
Ainsi qu'à la simple nature
Tu dois de charmer tous les yeux.
Bien qu'en des mains comme les tiennes
Le sceptre passe sans procès,
De nous il faut que tu le tiennes
Pour le bonheur de tes sujets.

Pour te faire adorer sans cesse,
Mets à profit ces vérités.
Lise, deviens bonne princesse,
Et respecte nos libertés.

Des roses que l'amour moissonne
 Ceins ton front tout brillant d'attraits,
 Et garde long-temps ta couronne
 Pour le bonheur de tes sujets.





L'OPINION DE CES DEMOISELLES.

MOIS DE MAI 1815.

AIR : Nom d'un chien, j'veut être épicurien.

Quoi, c'est donc bien vrai qu'on parie
Qu' l'enn'mi va tout r'mettre chez nous

Sens sus d'ssous.

L' Palais - Royal, qu'est not' patrie,

S'en réjouirait ;

Chacun son intérêt.

Aussi point d' fille qui ne crie :

Viv' nos amis,

Nos amis les enn'mis !

D' nos Français j' connaissons l's astuces :

Ils n' sont pas aussi bons chrétiens

Qu' les Prussiens.

Comm' l'argent pleuvait quand les Russes

F'saient hausser d' prix

Tout' les filles d' Paris !

J' n'avions pas l' temps d' chercher nos puces.

Viv' nos amis,

Nos amis, les enn'mis.

Mais, puisqu'ils r'vienn't faut les attendre.

Je r'verrons Bulof, Titchakof,

Et Platof ;

L' bon Saken , dont l' cœur est si tendre ,
 Et puis ce cher...
 Ce cher monsieur Blücher :
 Ils nous donn'ront tout c' qu'ils vont prendre.
 Viv' nos amis,
 Nos amis, les enn'mis !

Drès qu' les plum's de coq vont r'paraître ,
 J' secoûrons, d' façon à l' fair' voir,
 Not' mouchoir.
 Quant aux amans, j' dois en r'connaître,
 Ça tomb', sous l' sens,
 Au moins deux ou trois cents.
 Pour leurs entré', louons un' fenêtre.
 Viv' nos amis,
 Nos amis, les enn'mis !

J' conviens que d' certain's honnêt's femmes
 Tout autant qu' nous en ont pincé,
 L'an passé;
 Et qu' nos cosaqu's, pleins d' leurs bell's flammes
 Prenaient l' chemin
 Du faubourg Saint-Germain.
 Malgré l' tort qu' nous ont fait ces dames,
 Viv' nos amis,
 Nos amis, les enn'mis !

Les affair's s'ront bientôt bâclées,
 Si j'en crois un vieux libertin
 D' sacristain.

Quand y aurait queuqu's maisons d' brûlées,
 Queuqu's gens d'occis,
 C'est l' cadet d' nos soucis.
 Mais j' rirai bien si j' sommes violées.
 Viv' nos amis,
 Nos amis, les enn'mis!



L'HABIT DE COUR,

OU

VISITE A UNE ALTESSE.

ARR : Allez-vous-en, gens de la noce.

Ne répondez plus de personne,
Je veux devenir courtisan.
Fripier, vite, que l'on me donne
La défroque d'un chambellan.
Un grand prince à moi s'intéresse ;
Courons assiéger son séjour.

Ah, quel beau jour ! (*bis.*)
Je vais au palais d'une altesse,
Et j'achète un habit de cour.

Déjà, me tirant par l'oreille,
L'ambition hâte mes pas,
Et mon riche habit me conseille
D'apprendre à m'incliner bien bas.
Déjà l'on me fait politesse,
Déjà l'on m'attend au retour.

Ah, quel beau jour ! (*bis.*)
Je vais saluer une altesse,
Et je porte un habit de cour.

N'ayant point encor d'équipage,
 Je pars à pied modestement.
 Quand de bons vivans, au passage,
 M'offrent un déjeuner charmant.
 J'accepte; mais que l'on se presse,
 Dis-je à ceux qui me font ce tour.

Ah, quel beau jour! (*bis.*)

Messieurs, je vais voir une altesse,
 Respectez mon habit de cour.

Le déjeuner fait, je m'esquive;
 Mais l'un de nos anciens amis
 Me réclame, et, joyeux convive,
 A sa noce je suis admis.
 Nombreux flacons, chants d'allégresse,
 De notre table font le tour.

Ah, quel beau jour! (*bis.*)

Pourtant j'allais voir une altesse,
 Et j'ai mis un habit de cour!

Enfin, malgré l'Aï qui mousse,
 J'en veux venir à mon honneur.
 Tout en chancelant je me pousse
 Jusqu'au palais de monseigneur.
 Mais, à la porte où l'on se presse,
 Je vois Rose, Rose et l'Amour.

Ah, quel beau jour! (*bis.*)

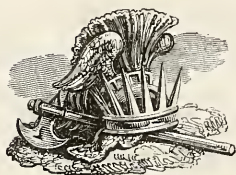
Rose, qui vaut bien une altesse,
 N'exige point d'habit de cour.

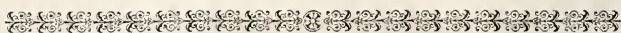
Loin du palais où la coquette
Vient parfois lorgner la grandeur,
Elle m'entraîne à sa chambrette,
Si favorable à notre ardeur.
Près de Rose, je le confesse,
Mon habit me paraît bien lourd.

Ah, quel beau jour! (*bis.*)
Soudain, oubliant son altesse,
J'ai quitté mon habit de cour.

D'une ambition vaine et sotte
Ainsi le rêve disparaît.
Gaîment je reprends ma marotte,
Et m'en retourne au cabaret.
Là je m'endors dans une ivresse
Qui n'a point de fâcheux retour.

Ah, quel beau jour! (*bis.*)
A qui voudra voir son altesse
Je donne mon habit de cour.





PLUS DE POLITIQUE.

MOIS DE JUILLET 1815.

AIR : Ce jour-là sous son ombrage.

Ma mie, ô vous que j'adore,
 Mais qui vous plaignez toujours
 Que mon pays ait encore
 Trop de part à mes amours ;
 Si la politique ennuie,
 Même en frondant les abus,
 Rassurez-vous, ma mie ;
 Je n'en parlerai plus.

Près de vous, j'en ai mémoire,
 Donnant prise à mes rivaux,
 Des arts, enfans de la gloire,
 Je racontais les travaux.
 A notre France agrandie
 Ils prodiguaient leurs tributs.
 Rassurez-vous, ma mie ;
 Je n'en parlerai plus.

Moi, peureux dont on se raille,
 Après d'amoureux combats,
 J'osais vous parler bataille
 Et chanter nos fiers soldats.
 Par eux la terre asservie
 Voyait tous ses rois vaincus.

Rassurez-vous, ma mie;
Je n'en parlerai plus.

Sans me lasser de vos chaînes,
J'invoquais la liberté;
Du nom de Rome et d'Athènes
J'effrayais votre gaîté.
Quoiqu'au fond je me défie
De nos modernes Titus,
Rassurez-vous, ma mie;
Je n'en parlerai plus.

La France, que rien n'égale,
Et dont le monde est jaloux,
Était la seule rivale
Qui fût à craindre pour vous.
Mais, las! j'ai pour ma patrie
Fait trop de vœux superflus.
Rassurez-vous, ma mie;
Je n'en parlerai plus.

Oui, ma mie, il faut vous croire;
Faisons-nous d'obscurs loisirs.
Sans plus songer à la gloire,
Dormons au sein des plaisirs.
Sous une ligue ennemie
Les Français sont abattus.
Rassurez-vous, ma mie;
Je n'en parlerai plus.



MARGOT.

AIR : Car c'est une bouteille.

Chantons Margot, nos amours,
Margot leste et bien tournée,
Que l'on peut baiser toujours,
Qui toujours est chiffonnée.
Quoi ! l'embrasser ? dit un sot.
Oui, c'est l'humeur de Margot.

Moquons-nous de ce Blaise :
Viens, Margot, viens, qu'on te baise.

D'un lutin c'est tout l'esprit ;
C'est un cœur de tourterelle.
Si le matin elle rit,
Le soir elle vous querelle.
Quoi ! se fâcher ? dit un sot.
Oui, c'est l'humeur de Margot.

Voilà comme on l'apaise :
Viens, Margot, viens qu'on te baise.

Le verre en main, voyez-la ;
Comme à table elle babille !
Quel air et quels yeux elle a
Quand le champagne pétille !
Quoi ! l'air décent ? dit un sot.
Oui, c'est l'humeur de Margot.

Mets ta pudeur à l'aise :
Viens, Margot, viens, qu'on te baise.

Qu'elle est bien au piano !
Sa voix nous charme et nous touche.
Mais devant un *soprano*
Elle n'ouvre point la bouche.
Quoi ! par pitié ? dit un sot.
Oui, c'est l'humeur de Margot.

Ici, point d'Albanèse :
Viens, Margot, viens, qu'on te baise.

L'amour, à point la servant,
Fait pour Margot feu qui flambe ;
Mais par elle il est souvent
Traité par dessous la jambe.
Quoi ! par dessous ? dit un sot.
Oui, c'est l'humeur de Margot.
Il faut bien qu'il s'y plaise :
Viens, Margot, viens, qu'on te baise.

Margot tremble que l'hymen
De sa main ne se saisisse ;
Car elle tient à sa main,
Qui parfois lui rend service.
Quoi ! pour broder ? dit un sot.
Oui, c'est l'humeur de Margot.
Que fais-tu sur ta chaise ?
Viens, Margot, viens, qu'on te baise.

Point d'éloges incomplets,
 S'écrîra cette brunette :
 A moins de douze couplets,
 Au diable une chansonnette !
 Quoi ! douze ou rien ? dit un sot.
 Oui, c'est l'humeur de Margot.
 Nous t'en promettons treize :
 Viens, Margot, viens, qu'on te baise.





A MON AMI DÉSAUGIERS,

PRÉSIDENT DU CAVEAU MODERNE, ET DIRECTEUR DU VAUDEVILLE.

1815.

AIR : De la Catacoua.

Bon Désaugiers, mon camarade,
Mets dans tes poches deux flacons :
Puis rassemble, en versant rasade,
Nos auteurs piquans et féconds.
Ramène-les dans l'humble asile
Où renaît le joyeux refrain.

Eh ! va ton train,
Gai boute-en-train !

Mets-nous en train, bien en train, tous en train,
Et rends enfin au Vaudeville
Ses grelots et son tambourin.

Rends-lui, s'il se peut, le cortège
Qu'à la Foire il a fait briller ;
L'ombre de Panard te protège ;
Vadé semble te conseiller.
Fais-nous apparaître à la file
Jusqu'aux enfans de Tabarin.

Eh ! va ton train,
Gai boute-en-train !

Mets-nous en train, bien en train, tous en train,

Et rends enfin au Vaudeville
Ses grelots et son tambourin.

Au lieu de fades épigrammes,
Qu'il aiguisse un couplet gaillard :
Collé, quoi qu'en disent nos dames,
Est un fort honnête égrillard.
La gaudriole qu'on exile
Doit refleurir sur son terrain.

Eh! va ton train,
Gai boute-en-train!

Mets-nous en train, bien en train, tous en train,
Et rends enfin au Vaudeville
Ses grelots et son tambourin.

Malgré messieurs de la police,
Le vaudeville est né frondeur ;
Des abus fais ton bénéfice,
Force les grands à la pudeur ;
Dénonce tout flatteur servile
A la gaîté du souverain.

Eh! va ton train,
Gai boute-en-train!

Mets-nous en train, bien en train, tous en train,
Et rends enfin au Vaudeville
Ses grelots et son tambourin.

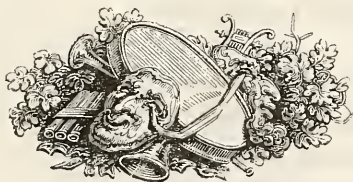
Sur la scène où plus à son aise
Avec toi Momus va siéger,
Relève la gaîté française

A la barbe de l'étranger.
 La chanson est une arme utile
 Qu'on oppose à plus d'un chagrin.
 Eh! va ton train,
 Gai boute-en-train!

Mets-nous en train, bien en train, tous en train,
 Et rends enfin au Vaudeville
 Ses grelots et son tambourin.

Verse, ami, verse donc à boire ;
 Que nos chants reprennent leur cours.
 Il nous faut consoler la gloire ;
 Il faut rassurer les amours.
 Nous cultivons un champ fertile
 Qui n'attend qu'un ciel plus serein.
 Eh! va ton train,
 Gai boute-en-train!

Mets-nous en train, bien en train, tous en train,
 Et rends enfin au Vaudeville
 Ses grelots et son tambourin.





MA VOCATION.

AIR : Attendez-moi sous l'orme.

Jeté sur cette boule,
Laid, chétif et souffrant ;
Étouffé dans la foule,
Faute d'être assez grand ;
Une plainte touchante
De ma bouche sortit ;
Le bon Dieu me dit : Chante,
Chante, pauvre petit ! (*bis*).

Le char de l'opulence
M'éclabousse en passant ;
J'éprouve l'insolence
Du riche et du puissant ;
De leur morgue tranchante
Rien ne nous garantit.
Le bon Dieu me dit : Chante,
Chante, pauvre petit !

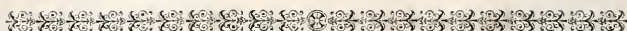
D'une vie incertaine
Ayant eu de l'effroi,
Je rampe sous la chaîne
Du plus modique emploi.
La liberté m'enchanté,
Mais j'ai grand appétit.

Le bon Dieu me dit : Chante,
Chante, pauvre petit !

L'Amour, dans ma détresse,
Daigna me consoler ;
Mais avec la jeunesse
Je le vois s'envoler.
Près de beauté touchante
Mon cœur en vain pâtit.
Le bon Dieu me dit : Chante,
Chante, pauvre petit !

Chanter, ou je m'abuse,
Est ma tâche ici bas.
Tous ceux qu'ainsi j'amuse
Ne m'aimeront-ils pas ?
Quand un cercle m'enchanté,
Quand le vin divertit ;
Le bon Dieu me dit : Chante,
Chante, pauvre petit ! (*bis*)





LE VILAIN.

ATR : de Ninon chez madame de Sévigné.

Hé quoi ! j'apprends que l'on critique

Le *de* qui précède mon nom.

Êtes-vous de noblesse antique ?

Moi, noble ? oh ! vraiment, messieurs, non.

Non, d'aucune chevalerie

Je n'ai le brevet sur vélin.

Je ne sais qu'aimer ma patrie... (*bis.*)

Je suis vilain et très vilain... (*bis.*)

Je suis vilain,

Vilain, vilain.

Ah ! sans un *de* j'aurais dû naître ;

Car, dans mon sang si j'ai bien lu,

Jadis mes aïeux ont d'un maître

Maudit le pouvoir absolu.

Ce pouvoir, sur sa vieille base,

Étant la meule du moulin,

Ils étaient le grain qu'elle écrase.

Je suis vilain et très vilain,

Je suis vilain,

Vilain, vilain.

Mes aïeux, jamais dans leurs terres

N'ont vexé des serfs indigens ;

Jamais leurs nobles cimenterres
 Dans les bois n'ont fait peur aux gens.
 Aucun d'eux, las de sa campagne,
 Ne fut transformé par Merlin
 En chambellan de... Charlemagne.
 Je suis vilain et très vilain,
 Je suis vilain,
 Vilain, vilain.

Jamais aux discordes civiles
 Mes braves aïeux n'ont pris part ;
 De l'Anglais aucun dans nos villes
 N'introduisit le léopard ;
 Et quand l'église, par sa brigue,
 Poussait l'état vers son déclin,
 Aucun d'eux n'a signé la ligue.
 Je suis vilain et très vilain,
 Je suis vilain,
 Vilain, vilain.

Laissez-moi donc sous ma bannière,
 Vous, messieurs, qui, le nez au vent,
 Nobles par votre boutonnière,
 Encensez tout soleil levant.
 J'honore une race commune,
 Car sensible, quoique malin,
 Je n'ai flatté que l'infortune. (*bis.*)
 Je suis vilain et très vilain, (*bis.*)
 Je suis vilain,
 Vilain, vilain.



LE VIEUX MÉNÉTRIER.

NOVEMBRE 1815.

AIR : C'est un lanla landerirette.

Je ne suis qu'un vieux bonhomme,
Ménétrier du hameau ;
Mais pour sage on me renomme,
Et je bois mon vin sans eau.
Autour de moi sous l'ombrage
Accourez vous délasser.
Eh! lon lan la, gens de village,
Sous mon vieux chêne il faut danser.

Oui, dansez sous mon vieux chêne ;
C'est l'arbre du cabaret.
Au bon temps toujours la haine
Sous ses rameaux expirait.
Combien de fois son feuillage
Vit nos aïeux s'embrasser !
Eh! lon lan la, gens de village,
Sous mon vieux chêne il faut danser.

Du château plaignez le maître,
Quoiqu'il soit votre seigneur :
Il doit du calme champêtre
Vous envier le bonheur ;

Triste au fond d'un équipage,
 Quand là bas il va passer,
 Eh! lon lan la, gens de village,
 Sous mon vieux chêne il faut danser.

Loin de maudire à l'église
 Celui qui vit sans curé;
 Priez que Dieu fertilise
 Son grain, sa vigne et son pré.
 Au plaisir s'il rend hommage,
 Qu'il vienne ici l'encenser.
 Eh! lon lan la, gens de village,
 Sous mon vieux chêne il faut danser.

Quand d'une faible charmille
 Votre héritage est fermé,
 Ne portez plus la faucille
 Au champ qu'un autre a semé.
 Mais sûrs que cet héritage
 A vos fils devra passer,
 Eh! lon lan la, gens de village,
 Sous mon vieux chêne il faut danser.

Quand la paix répand son baume
 Sur les maux qu'on endure,
 N'exilez point de son chaume
 L'aveugle qui s'égara.
 Rappelant après l'orage
 Ceux qu'il a pu disperser,

Eh! lon lan la, gens de village,
Sous mon vieux chêne il faut danser.

Écoutez donc le bonhomme :
Sous son chêne accourez tous.
De pardonner je vous somme :
Mes enfans, embrassez-vous.
Pour voir ainsi d'âge en âge,
Chez nous la paix se fixer,
Eh! lon lan la, gens de village,
Sous mon vieux chêne il faut danser.





LES OISEAUX.

COUPLETS

ADRESSÉS A M. ARNAULT, PARTANT POUR SON EXIL.

JANVIER 1816.

AIR :

L'hiver redoublant ses ravages
Désole nos toits et nos champs ;
Les oiseaux sur d'autres rivages
Portent leurs amours et leurs chants.
Mais le calme d'un autre asile
Ne les rendra pas inconstans ;
Les oiseaux que l'hiver exile
Reviendront avec le printemps.

A l'exil le sort les condamne,
Et plus qu'eux nous en gémissons !
Du palais et de la cabane
L'écho redisait leurs chansons.
Qu'ils aillent d'un bord plus tranquille
Charmer les heureux habitans.
Les oiseaux que l'hiver exile
Reviendront avec le printemps.

Oiseaux fixés sur cette plage,
Nous portons envie à leur sort.

Déjà plus d'un sombre nuage
S'élève et gronde au fond du nord.
Heureux qui sur une aile agile
Peut s'éloigner quelques instans !
Les oiseaux que l'hiver exile
Reviendront avec le printemps.

Ils penseront à notre peine ,
Et, l'orage enfin dissipé,
Ils reviendront sous le vieux chêne
Que tant de fois il a frappé.
Pour prédire au vallon fertile
De beaux jours alors plus constans,
Les oiseaux que l'hiver exile
Reviendront avec le printemps.





LES DEUX SOEURS DE CHARITÉ.

AIR : De la Treille de sincérité.

Dieu lui-même
 Ordonne qu'on aime.
 Je vous le dis, en vérité :
 Sauvez-vous par la charité. (*bis.*)

Vierge défunte, une sœur grise,
 Aux portes des cieux rencontra
 Une beauté leste et bien mise
 Qu'on regrettait à l'Opéra. (*bis.*)
 Toutes deux, dignes de louanges,
 Arrivaient, après d'heureux jours,
 L'une sur les ailes des anges,
 L'autre dans les bras des Amours.

Dieu lui-même
 Ordonne qu'on aime.
 Je vous le dis, en vérité :
 Sauvez-vous par la charité.

Là haut, saint Pierre en sentinelle,
 Après un *Ave* pour la sœur,
 Dit à l'actrice : On peut, ma belle,
 Entrer chez nous sans confesseur.

Elle s'écrie : Ah ! quoique bonne,
 Mon corps à peine est inhumé !
 Mais qu'à mon curé Dieu pardonne ;
 Hélas ! il n'a jamais aimé.

Dieu lui-même

Ordonne qu'on aime.

Je vous le dis, en vérité :
 Sauvez-vous par la charité.

Dans les palais et sous le chaume,
 Moi, dit la sœur, j'ai de mes mains
 Distillé le miel et le baume
 Sur les souffrances des humains.
 Moi, qui subjuguais la puissance,
 Dit l'actrice, j'ai bien des fois
 Fait savourer à l'indigence
 La coupe où s'enivraient les rois.

Dieu lui-même

Ordonne qu'on aime.

Je vous le dis, en vérité :
 Sauvez-vous par la charité.

Oui, reprend la sainte colombe,
 Mieux qu'un ministre des autels,
 A descendre en paix dans la tombe,
 Ma voix préparait les mortels.
 Offrant à ceux qui m'ont suivie,
 Dit la nymphe, une douce erreur,

Moi, je faisais chérir la vie :
Le plaisir fait croire au bonheur.

Dieu lui-même
Ordonne qu'on aime.
Je vous le dis, en vérité :
Sauvez-vous par la charité.

Aux bons cœurs, ajoute la nonne,
Quand mes prières s'adressaient,
Du riche je portais l'aumône
Aux pauvres qui me bénissaient.
Moi, dit l'autre, par la détresse
Voyant l'honnête homme abattu,
Avec le prix d'une caresse,
Cent fois j'ai sauvé la vertu.

Dieu lui-même
Ordonne qu'on aime.
Je vous le dis, en vérité :
Sauvez-vous par la charité.

Entrez, entrez, ô tendres femmes !
Répond le portier des élus :
La charité remplit vos ames ;
Mon Dieu n'exige rien de plus. (*bis.*)
On est admis dans son empire,
Pourvu qu'on ait séché des pleurs,
Sous la couronne du martyre,
Ou sous des couronnes de fleurs.

Dieu lui-même
 Ordonne qu'on aime.
 Je vous le dis, en vérité :
 Sauvez-vous par la charité. (*bis.*)





COMPLAINTE

D'UNE DE CES DEMOISELLES,

A L'OCCASION DES AFFAIRES DU TEMPS.

NOVEMBRE 1816.

AIR : Faut d'la vertu, pas trop n'en faut.

Faut qu' lord Villain-ton ait tout pris,
Gn'a plus d'argent dans c' gueux d' Paris. } *bis.*

Du métier d' fille j' me dégoûte :
C' commerce n' rapporte plus rien.
Mais si l' public nous fait banq'routé,
C'est qu' les affaires n' vont pas bien.

Faut qu' lord Villain-ton ait tout pris,
Gn'a plus d'argent dans c' gueux d' Paris.

Au bonheur on fait semblant d' croire ;
Mais j'en jug' mieux qu' tous les flatteurs :
Si d' la cour je n' savais l'histoire,
J' croirais quasi qu'on a des mœurs.

Faut qu' lord Villain-ton ait tout pris,
Gn'a plus d'argent dans c' gueux d' Paris.

Nous servions d' maîtress' et d' modèles,
A nos peintres gorgés d'écus.

J' crois qu'à leux femm's y sont fidèles
D'puis qu' les modèles n' servent plus.

Faut qu' lord Villain-ton ait tout pris,
Gn'a plus d'argent dans c' gueux d' Paris.

Quand gn'a pas l' moindr' profit-z-à faire
Sur tant d' réformés mécontents,
Les juges p't-êtr' f'raient not' affaire;
Mais l' roi n' leux en laisse pas l' temps.

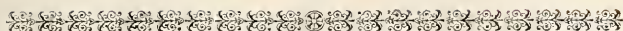
Faut qu' lord Villain-ton ait tout pris,
Gn'a plus d'argent dans c' gueux d' Paris.

Enfin je n' trouvons plus not' compte
Avec nos braves qu' l'on vexe.
Vu leux misère, y aurait d' la honte
A leux d' mander queuq' chos' pour ça.

Faut qu' lord Villain-ton ait tout pris,
Gn'a plus d'argent dans c' gueux d' Paris.

Heureusement qu' monsieur La...
A nous servir s'est-z-engagé :
Comme un diable, y s' démène, y crie
Pour qu'on rend' les biens du clergé.

Faut qu' lord Villain-ton ait tout pris,
Gn'a plus d'argent dans c' gueux d' Paris. } *bis.*



CE N'EST PLUS LISETTE.

AIR : Eh ! non, non, non, vous n'êtes pas Ninette.

Quoi ! Lisette, est-ce vous ?

Vous, en riche toilette !

Vous, avec des bijoux !

Vous, avec une aigrette !

Eh ! non, non, non,

Vous n'êtes plus Lisette.

Eh ! non, non, non,

Ne portez plus ce nom.

Vos pieds dans le satin

N'osent fouler l'herbette.

Des fleurs de votre teint

Où faites-vous emplette ?

Eh ! non, non, non,

Vous n'êtes plus Lisette.

Eh ! non, non, non,

Ne portez plus ce nom.

Dans un lieu décoré

De tout ce qui s'achète,

L'opulence a doré

Jusqu'à votre couchette.

Eh ! non, non, non,

Vous n'êtes plus Lisette.

Eh ! non, non, non,
Ne portez plus ce nom.

Votre bouche sourit
D'une façon discrète.
Vous montrez de l'esprit ;
Du moins on le répète.

Eh ! non, non, non,
Vous n'êtes plus Lisette.

Eh ! non, non, non,
Ne portez plus ce nom.

Comme ils sont loin ces jours
Où, dans votre chambrette,
La reine des amours
N'était qu'une grisette !

Eh ! non, non, non,
Vous n'êtes plus Lisette.

Eh ! non, non, non,
Ne portez plus ce nom.

Quand d'un cœur amoureux
Vous prisiez la conquête,
Vous faisiez dix heureux,
Et n'étiez pas coquette.

Eh ! non, non, non,
Vous n'êtes plus Lisette.

Eh ! non, non, non,
Ne portez plus ce nom.

Maîtresse d'un seigneur
 Qui paya sa défaite,
 De l'ombre du bonheur
 Vous êtes satisfaite.

Eh! non, non, non,
 Vous n'êtes plus Lisette.

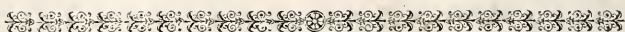
Eh! non, non, non,
 Ne portez plus ce nom.

Si l'Amour est un dieu,
 C'est près d'une fillette.
 Adieu, madame, adieu :
 En duchesse on vous traite.

Eh! non, non, non,
 Vous n'êtes plus Lisette.

Eh! non, non, non,
 Ne portez plus ce nom.





LE MARQUIS DE CARABAS.

NOVEMBRE 1816.

AIR : Du roi Dagobert.

Voyez ce vieux marquis
 Nous traiter en peuple conquis ;
 Son coursier décharné
 De loin chez nous l'a ramené.
 Vers son vieux castel,
 Ce noble mortel
 Marche en brandissant
 Un sabre innocent.
 Chapeau bas ! chapeau bas !
 Gloire au marquis de Carabas !

Aumôniers, chatelains,
 Vassaux, vavassaux et vilains,
 C'est moi, dit-il, c'est moi
 Qui seul ai rétabli mon roi.
 Mais s'il ne me rend
 Les droits de mon rang,
 Avec moi, corbleu ,
 Il verra beau jeu.
 Chapeau bas ! chapeau bas !
 Gloire au marquis de Carabas !

Pour me calomnier,
 Bien qu'on ait parlé d'un meunier,

Ma famille eut pour chef
 Un des fils de Pépin-le-Bref.
 D'après mon blason
 Je crois ma maison
 Plus noble, ma foi,
 Que celle du roi.
 Chapeau bas! chapeau bas!
 Gloire au marquis de Carabas!

Qui me résisterait?
 La marquise a le tabouret.
 Pour être évêque un jour
 Mon dernier fils suivra la cour.
 Mon fils le baron,
 Quoiqu'un peu poltron,
 Veut avoir des croix,
 Il en aura trois.
 Chapeau bas! chapeau bas!
 Gloire au marquis de Carabas!

Vivons donc en repos.
 Mais l'on m'ose parler d'impôts!
 A l'état, pour son bien,
 Un gentilhomme ne doit rien.
 Grace à mes créneaux,
 A mes arsenaux,
 Je puis au préfet
 Dire un peu son fait.
 Chapeau bas! chapeau bas!
 Gloire au marquis de Carabas!

Prêtres que nous vengeons,
 Levez la dîme et partageons ;
 Et toi, peuple animal,
 Porte encor le bât féodal.
 Seuls nous chasserons,
 Et tous vos tendrons
 Subiront l'honneur
 Du droit du seigneur.
 Chapeau bas ! chapeau bas !
 Gloire au marquis de Carabas !

Curé, fais ton devoir :
 Remplis pour moi ton encensoir.
 Vous, pages et varlets,
 Guerre aux vilains, et rossez-les !
 Que de mes aïeux
 Ces droits glorieux
 Passent tout entiers
 A mes héritiers.
 Chapeau bas ! chapeau bas !
 Gloire au marquis de Carabas !





Henry Monmouth.

S. River.

Int. Reg. N. 7, des Trésor. 76.



L'HIVER.

AIR : Une fille est un oiseau.

Les oiseaux nous ont quittés ;
 Déjà l'hiver qui les chasse,
 Étend son manteau de glace
 Sur nos champs et nos cités.
 A mes vitres scintillantes
 Il trace des fleurs brillantes ;
 Il rend mes portes bruyantes,
 Et fait greloter mon chien.
 Réveillons, sans plus attendre,
 Mon feu qui dort sous la cendre.
 Chauffons-nous, chauffons-nous bien. (*bis.*)

O voyageur imprudent !
 Retourne vers ta famille.
 J'en crois mon feu qui pétille,
 Le froid devient plus ardent.
 Moi, j'en puis braver l'injure.
 Rose, en douillette, en fourrure,
 Ici, contre la froidure
 Vient m'offrir un doux soutien.
 Rose, tes mains sont de glace.
 Sur mes genoux prends ta place ;
 Chauffons-nous, chauffons-nous bien.

L'ombre s'avance, et la nuit
 Roule son char sur la neige.
 Rose, l'amour nous protège ;
 C'est pour nous que le jour fuit.
 Mais un couple nous arrive :
 Joyeux ami, beauté vive ,
 Entrez tous deux sans qui vive :
 Le plaisir n'y perdra rien.
 Moins de froid que de tendresse,
 Autour du feu qu'on se presse ;
 Chauffons-nous, chauffons-nous bien.

Les caresses ont cessé
 Devant la lampe indiscrete.
 Un festin que Rose apprête,
 Gaîment par nous est dressé.
 Notre ami s'est fait, à table,
 D'un brigand bien redoutable
 Et d'un spectre épouvantable
 Le fidèle historien.
 Tandis que le punch s'allume ,
 Beau du feu qui le consume,
 Chauffons-nous, chauffons-nous bien.

Sombre hiver, sous tes glaçons,
 Ensevelis la nature ;
 Ton aquilon qui murmure
 Ne peut troubler nos chansons.
 Notre esprit, qu'amour seconde,

Au coin du feu crée un monde
 Qu'un doux ciel toujours féconde,
 Où s'aimer tient lieu de bien.
 Que nos portes restent closes,
 Et, jusqu'au retour des roses,
 Chauffons-nous, chauffons-nous bien. (*bis.*)





MA RÉPUBLIQUE.

AIR : Vaudeville de la Petite gouvernante.

J'ai pris goût à la république
 Depuis que j'ai vu tant de rois :
 Je m'en fais une, et je m'applique
 A lui donner de bonnes lois.
 On n'y commerce que pour boire,
 On n'y juge qu'avec gaîté ;
 Ma table est tout son territoire ;
 Sa devise est la liberté.

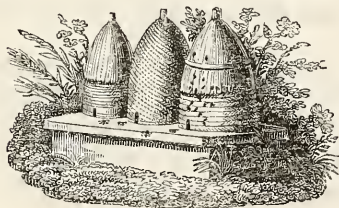
Amis, prenons tous notre verre :
 Le sénat s'assemble aujourd'hui.
 D'abord, par un arrêt sévère,
 A jamais proscrivons l'ennui.
 Quoi ! proscrire ? Ah ! ce mot doit être
 Inconnu dans notre cité.
 Chez nous l'ennui ne pourra naître :
 Le plaisir suit la liberté.

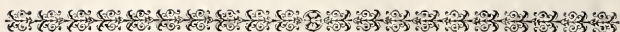
Du luxe dont elle est blessée
 La joie ici défend l'abus ;
 Point d'entraves à la pensée,
 Par ordonnance de Bacchus.
 A son gré que chacun professe
 Le culte de sa déité ;

Qu'on puisse aller même à la messe;
Ainsi le veut la liberté.

La noblesse est trop abusive :
Ne parlons point de nos aïeux.
Point de titre, même au convive
Qui rit le plus, ou boit le mieux.
Et si quelqu'un, d'humeur traîtresse,
Aspirait à la royauté,
Plongeons ce César dans l'ivresse ;
Nous sauverons la liberté.

Trinquons à notre république ,
Pour voir son destin affermi.
Mais ce peuple si pacifique
Déjà redoute un ennemi :
C'est Lisette qui nous rappelle
Sous les lois de la volupté.
Elle veut régner, elle est belle ;
C'en est fait de la liberté.





L'IVROGNE ET SA FEMME.

ARR : Quand les bœufs vont deux à deux.

Trinquons, et toc, et tin, tin, tin!

Jean, tu bois depuis le matin.

Ta femme est une vertu :
Ce soir tu seras battu. } *bis.*

Tandis que dans sa mansarde
Jeanne veille, et qu'il lui tarde
De voir rentrer son mari,
Maître Jean à la guinguette,
A ses amis en goguette
Chante son refrain chéri :

Trinquons, et toc, et tin, tin, tin!

Jean, tu bois depuis le matin.

Ta femme est une vertu :
Ce soir tu seras battu.

Jeanne pour moi seul est tendre,
Dit-il, laissons-la m'attendre.
Mais maudissant son époux,
Jeanne, la puce à l'oreille,
Bat sa chatte que réveille
La tendresse des matous.

Trinquons, et toc, et tin, tin, tin!
Jean, tu bois depuis le matin.

Ta femme est une vertu :
Ce soir tu seras battu.

Livrant sa femme au veuvage,
Jean se perd dans son breuvage,
Et, prête à se mettre au lit,
Jeanne, qui verse des larmes,
Dit en regardant ses charmes :
C'est son verre qu'il remplit!

Trinquons, et toc, et tin, tin, tin!
Jean, tu bois depuis le matin.

Ta femme est une vertu :
Ce soir tu seras battu.

Pour allumer sa chandelle,
Un voisin frappe chez elle;
Jeanne ouvre, après un refus.
Que Jean boive, chante ou fume,
Je ne sais ce qu'elle allume;
Mais je sais qu'on n'y voit plus.

Trinquons, et toc, et tin, tin, tin!
Jean, tu bois depuis le matin.

Ta femme est une vertu ;
Ce soir tu seras battu.

En rajustant sa cornette,
Ah! qu'on souffre, dit Jeannette,

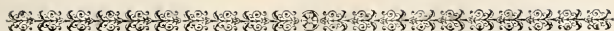
Quand on attend son époux !
 Ma vengeance est bien modeste ;
 Avec lui je suis en reste ;
 Il a bu plus de dix coups.

Trinquons, et toc, et tin, tin, tin !
 Jean, tu bois depuis le matin.
 Ta femme est une vertu :
 Ce soir tu seras battu.

A demain ! se dit le couple :
 L'époux rentre, et son dos souple
 N'en subit pas moins l'arrêt.
 Il s'écrie : Amour fait rage !
 Demain, puisque Jeanne est sage,
 Répétons au cabaret :

Trinquons, et toc, et tin, tin, tin !
 Jean, tu bois depuis le matin.
 Ta femme est une vertu :
 Ce soir tu seras battu. } *bis.*





PAILLASSE.

DÉCEMBRE 1816.

AIR : Amis, dépouillons nos pommiers.

J' suis né paillasse, et mon papa,
 Pour m' lancer sur la place,
 D'un coup d' pied queuqu' part m'attrapa,
 Et m' dit : Saute paillasse !
 T'as l' jarret dispos,
 Quoiq' t'ay' l' ventre gros
 Et la fac' rubiconde.
 N' saut' point-z à demi,
 Paillass' mon ami :
 Saute pour tout le monde !

Ma mèr' qui poussait des hélas
 En m' voyant prendr' ma course,
 M'habille avec son seul mat'las,
 M' disant : Ce fut ma r'ssource :
 Là d'sous fais, mon fils,
 Ce que d'sus je fis
 Pour gagner la pièc' ronde.
 N' saut' point-z à demi,
 Paillass' mon ami :
 Saute pour tout le monde !

Content comme un gueux, j' m'en allais,
 Quand un seigneur m'arrête,

Et m' donn' l'emploi dans son palais
 D'un p'tit chien qu'il regrette.
 Le chien sautait bien,
 J' surpasse le chien ;
 Plus d'un envieux en gronde.
 N' saut' point-z à demi,
 Paillass' mon ami :
 Saute pour tout le monde !

J' buvais du bon, mais un hasard,
 Où j' n'ons rien mis du nôtre,
 Fait qu' monseigneur n'est qu'un bâtard
 Et qu'il en vient-z un autre.
 Fi du dépouillé
 Qui m'a bien payé !
 Fêtons l'autre à la ronde.
 N' saut' point-z à demi,
 Paillass' mon ami :
 Saute pour tout le monde !

A peine a-t-on fêté c'lui-ci,
 Que l' premier r'vient-z en traître ;
 Moi qu'aime à dîner, dieu merci,
 J' saut' encor sous sa f'nêtre.
 Mais le v'la r'chassé,
 V'la l'autre r'placé.
 Viv' ceux que Dieu seconde !
 N' saut' point-z à demi,
 Paillass' mon ami :
 Saute pour tout le monde !

Vienn' qui voudra, j' saut'rai toujours,
 N' faut point qu' la r'cette baisse.
 Boir', manger, rire et fair' des tours,
 Voyez commi' ça m'engraisse.
 En gens qui, ma foi,
 Saut' moins gaîment qu' toi,
 Puisque l' pays abonde,
 N' saut' point-z à demi,
 Paillass' mon ami :
 Saute pour tout le monde !





MON AME.

AIR : Des Scythes et des Amazones.

C'est à table, quand je m'enivre
 De gâité, de vin et d'amour,
 Qu'incertain du temps qui va suivre,
 J'aime à prévoir mon dernier jour. (*bis.*)
 Il semble alors que mon ame me quitte.
 Adieu! lui dis-je, à ce banquet joyeux :
 Ah! sans regret, mon ame, partez vite ;
 En souriant remontez dans les cieux. } *bis.*
 Remontez, remontez dans les cieux (*bis.*)

Vous prendrez la forme d'un ange ;
 De l'air vous parcourrez les champs.
 Votre joie, enfin sans mélange,
 Vous dictera les plus doux chants.
 L'aimable paix, que la terre a proscrite,
 Ceindra de fleurs votre front radieux.
 Ah! sans regret, mon ame, partez vite ;
 En souriant remontez dans les cieux.
 Remontez, remontez dans les cieux.

Vous avez vu tomber la gloire
 D'un Ilion trop insulté,
 Qui prit l'autel de la Victoire
 Pour l'autel de la Liberté.

Vingt nations ont poussé de Thersyte
 Jusqu'en nos murs le char injurieux.
 Ah! sans regret, mon ame, partez vite;
 En souriant remontez dans les cieux.
 Remontez, remontez dans les cieux.

Cherchez au dessus des orages
 Tant de Français morts à propos,
 Qui, se déroband aux outrages,
 Ont au ciel porté leurs drapeaux.
 Pour conjurer la foudre qu'on irrite,
 Unissez-vous à tous ces demi-dieux.
 Ah! sans regret, mon ame, partez vite;
 En souriant remontez dans les cieux.
 Remontez, remontez dans les cieux.

La Liberté, vierge féconde,
 Règne aux cieux, qui vous sont ouverts.
 L'amour seul m'aidait en ce monde
 A traîner de pénibles fers.
 Mais, dès demain, je crains qu'il ne m'évite;
 Pauvre captif, demain je serai vieux.
 Ah! sans regret, mon ame, partez vite;
 En souriant remontez dans les cieux.
 Remontez, remontez dans les cieux.

N'attendez plus, partez, mon ame,
 Doux rayon de l'astre éternel!
 Mais passez des bras d'une femme
 Au sein d'un Dieu tout paternel. (*bis.*)

L'âi pétille à défaut d'eau bénite;
De vrais amis viennent fermer mes yeux.

Ah! sans regret, mon ame, partez vite;
En souriant remontez dans les cieux. } *bis.*

Remontez, remontez dans les cieux (*bis*).



LE JUGE DE CHARENTON¹.

NOVEMBRE 1816.

AIR : De la Cosaqui.

Un maître fou qui, dit-on,
Fit jadis mainte fredaine,
Des loges de Charenton
S'est enfui l'autre semaine ;
Chez un juge, qui griffonnait,
Il arrive et prend simarre et bonnet,
Puis à l'audience, hors d'haleine,
Il entre et soudain dit : *Prechi ! precha !*
Et patati, et patata,
Prêtons bien l'oreille à ce discours-là.

« L'Esprit saint soutient ma voix,
« Et les accusés vont rire ;
« Moi, l'interprète des lois,
« J'en viens faire la satire.
« Nous les tenons d'un impudent
« Qui, pour s'amuser, me fit président.

¹ Il n'y a point de mauvais discours que ne puisse faire oublier une action généreuse ; et rien n'est plus honorable, suivant moi, que la protection accordée à des infortunés placés sous le poids d'une accusation capitale. Aussi je n'aurais pas reproduit ici cette chanson, sans l'espèce de scandale que, lors de son apparition, elle causa jusque dans les deux chambres. Mais je ne puis m'empêcher d'avouer que si j'avais pu la condamner à l'oubli qu'elle mérite sans doute, j'en aurais toujours regretté le dernier couplet.

« J'ai long-temps vanté son empire,
 « Mais j'étais alors payé pour cela. »
 Et patati, et patata,
 Pouvait-on s'attendre à ce discours-là.

« Le drame et Galimafré
 « Corrompent nos cuisinières.
 « En frac on voit un curé,
 « Et nos enfans ont trois pères.
 « Le mariage est un loyer :
 « On entre en octobre, on sort en janvier.
 « Les cachemires adultères
 « Nous donnent la peste, et ma femme en a. »
 Et patati, et patata,
 Il a mis de tout dans ce discours-là.

« Pour débaucher un mari
 « Que les filles ont d'adresse !
 « Sous madame Dubarri
 « Elles allaient à confesse.
 « Ah ! qu'enfin (et le terme est clair),
 « L'épouse et l'époux ne soient qu'une chair ;
 « Et vous, qui nous tentez sans cesse,
 « Filles, respectez l'habit que voilà. »
 Et patati, et patata,
 Rien n'est plus moral que ce discours-là.

« Mais triste effet du typhus,
 « Au lieu d'église on élève
 « Le temple du dieu Plutus,

« Qui sera beau s'il s'achève.
 « Partout règnent les intrigans,
 « On n'interdit plus les extravagans :
 « Ce dernier point n'est pas un rêve,
 « Puisqu'en robe ici je dis tout cela. »
 Et patati, et patata,
 On trouve du bon dans ce discours-là.

Il poursuivait sur ce ton,
 Quand deux bisets, sous les armes,
 Remènent à Charenton
 Cet orateur plein de charmes.
 Néanmoins l'avocat Bélant
 S'écrie : Ah! les fous ont bien du talent !
 J'ai fait rire et verser des larmes ;
 Mais je n'ai rien dit qui valût cela.
 Et patati, et patata,
 C'est moi qu'on sifflait sans ce discours-là.





LES CHAMPS.

AIR : Mon amour était pour Marie.

Rose, partons ; voici l'aurore :
 Quitte ces oreillers si doux.
 Entends-tu la cloche sonore
 Marquer l'heure du rendez-vous ?
 Cherchons loin du bruit de la ville,
 Pour le bonheur un sûr asile.
 Viens aux champs couler d'heureux jours :
 Les champs ont aussi leurs amours.

Viens aux champs fouler la verdure,
 Donne le bras à ton amant ;
 Rapprochons-nous de la nature
 Pour nous aimer plus tendrement.
 Des oiseaux la troupe éveillée
 Nous appelle sous la feuillée.
 Viens aux champs couler d'heureux jours :
 Les champs ont aussi leurs amours.

Nous prendrons les goûts du village ;
 Le jour naissant t'éveillera :
 Le jour mourant sous le feuillage
 A notre couche nous rendra.
 Puisses-tu, maîtresse adorée,
 Te plaindre encor de sa durée !

Viens aux champs couler d'heureux jours ;
Les champs ont aussi leurs amours.

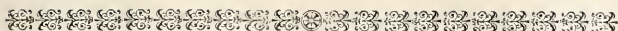
Quand l'été vers un sol fertile
Conduit des moissonneurs nombreux ;
Quand, près d'eux, la glaneuse agile
Cherche l'épi du malheureux ;
Combien, sur les gerbes nouvelles,
De baisers pris aux pastourelles !
Viens aux champs couler d'heureux jours ;
Les champs ont aussi leurs amours.

Quand des corbeilles de l'automne
S'épanche à flots un doux nectar,
Près de la cuve qui bouillonne
On voit s'égayer le vieillard ;
Et cet oracle du village
Chante les amours d'un autre âge.
Viens aux champs couler d'heureux jours ;
Les champs ont aussi leurs amours.

Allons visiter des rivages
Que tu croiras des bords lointains.
Je verrai, sous d'épais ombrages,
Tes pas devenir incertains.
Le désir cherche un lit de mousse ;
Le monde est loin, l'herbe est si douce !
Viens aux champs couler d'heureux jours ;
Les champs ont aussi leurs amours.

C'en est fait ! adieu, vains spectacles !
 Adieu, Paris, où je me plus ;
 Où les beaux-arts font des miracles,
 Où la tendresse n'en fait plus !
 Rose, dérobons à l'envie
 Le doux secret de notre vie.
 Viens aux champs couler d'heureux jours ;
 Les champs ont aussi leurs amours.





LA COCARDE BLANCHE.

COUPLETS

FAITS POUR UN DÎNER OU L'ON CÉLÉBRAIT L'ANNIVERSAIRE DE LA PREMIÈRE
ENTRÉE DES RUSSES, DES AUTRICHIENS ET DES PRUSSIENS A PARIS.

30 MARS 1816.

AIR : Des Trois Cousines.

CHOEUR.

Jour de paix, jour de délivrance,
 Qui des vaincus fis le bonheur;
 Beau jour, qui vins rendre à la France
 La cocarde blanche et l'honneur!

Chantons ce jour cher à nos belles,
 Où tant de rois par leurs succès
 Ont puni les Français rebelles,
 Et sauvé tous les bons Français.

Jour de paix, jour de délivrance,
 Qui des vaincus fis le bonheur;
 Beau jour, qui vins rendre à la France
 La cocarde blanche et l'honneur!

Les étrangers et leurs cohortes
 Par nos vœux étaient appelés.
 Qu'aisément ils ouvraient les portes
 Dont nous avions livré les clefs!

Jour de paix , jour de délivrance,
 Qui des vaincus fis le bonheur ;
 Beau jour, qui vins rendre à la France
 La cocarde blanche et l'honneur !

Sans ce jour, qui pouvait répondre
 Que le ciel, comblant nos malheurs,
 N'eût point vu sur la tour de Londres
 Flotter enfin les trois couleurs ?

Jour de paix, jour de délivrance,
 Qui des vaincus fis le bonheur ;
 Beau jour, qui vins rendre à la France
 La cocarde blanche et l'honneur !

On répétera dans l'histoire
 Qu'aux pieds des Cosaques du Don,
 Pour nos soldats et pour leur gloire,
 Nous avons demandé pardon.

Jour de paix, jour de délivrance,
 Qui des vaincus fis le bonheur ;
 Beau jour, qui vins rendre à la France
 La cocarde blanche et l'honneur !

Appuis de la noblesse antique,
 Buons, après tant de dangers,
 Dans ce repas patriotique,
 Au triomphe des étrangers.

Jour de paix, jour de délivrance,
 Qui des vaincus fis le bonheur;
 Beau jour, qui vins rendre à la France
 La cocarde blanche et l'honneur !

Enfin, pour sa clémence extrême,
 Buons au plus grand des Henris,
 A ce roi qui sut par lui-même
 Conquérir son trône et Paris.

Jour de paix, jour de délivrance,
 Qui des vaincus fis le bonheur;
 Beau jour, qui vins rendre à la France
 La cocarde blanche et l'honneur !





MON HABIT.

ATR : Du Vaudeville de Décence.

Sois-moi fidèle, ô pauvre habit que j'aime !
 Ensemble nous devenons vieux.
 Depuis dix ans je te brosse moi-même,
 Et Socrate n'eût pas fait mieux.
 Quand le sort à ta mince étoffe
 Livrerait de nouveaux combats,
 Imite-moi : résiste en philosophe.
 Mon vieil ami, ne nous séparons pas.

Je me souviens, car j'ai bonne mémoire,
 Du premier jour où je te mis.
 C'était ma fête, et, pour comble de gloire,
 Tu fus chanté par mes amis.
 Ton indigence, qui m'honore,
 Ne m'a point banni de leurs bras.
 Tous ils sont prêts à nous fêter encore;
 Mon vieil ami, ne nous séparons pas.

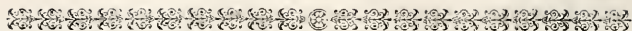
A ton revers j'admire une reprise;
 C'est encore un doux souvenir.
 Feignant un soir de fuir la tendre Lise,
 Je sens sa main me retenir.
 On te déchire, et cet outrage
 Auprès d'elle enchaîne mes pas.

Lisette a mis deux jours à tant d'ouvrage :
Mon vieil ami, ne nous séparons pas.

T'ai-je imprégné des flots de musc et d'ambre
Qu'un fat exhale en se mirant ?
M'a-t-on jamais vu dans une antichambre
T'exposer au mépris d'un grand ?
Pour des rubans la France entière
Fut en proie à de longs débats ;
La fleur des champs brille à ta boutonnière :
Mon vieil ami, ne nous séparons pas.

Ne crains plus tant ces jours de courses vaines
Où notre destin fut pareil ;
Ces jours mêlés de plaisirs et de peines,
Mêlés de pluie et de soleil.
Je dois bientôt, il me le semble,
Mettre pour jamais habit bas.
Attends un peu ; nous finirons ensemble.
Mon vieil ami, ne nous séparons pas.





LE VIN ET LA COQUETTE.

AIR : Je vais bientôt quitter l'empire.

Amis, il est une coquette
 Dont je redoute ici les yeux.
 Que sa vanité, qui me guette,
 Me trouve toujours plus joyeux.
 C'est au vin de rendre impossible
 Le triomphe qu'elle espérait.
 Ah! cachons bien que mon cœur est sensible :
 La coquette en abuserait.

Faut-il qu'elle soit si charmante !
 Ah! de mon cœur prenez pitié !
 Chantez la liqueur écumante
 Que verse en riant l'Amitié.
 Enlacez le lierre paisible
 Sur mon front, qui me trahirait.
 Ah! cachons bien que mon cœur est sensible :
 La coquette en abuserait.

Poursuivons de nos épigrammes
 Ce sexe que j'ai trop aimé.
 Achéons d'éteindre les flammes
 Du flambeau qui m'a consumé.
 Que Bacchus, toujours invincible,
 Ote à l'Amour son dernier trait.

Ah! cachons bien que mon cœur est sensible :
 La coquette en abuserait.

Mais l'Amour pressa-t-il la grappe
 D'où nous vient ce jus enivrant ?
 J'aime encor ; mon verre m'échappe ;
 Je ne ris plus qu'en soupirant.
 Pour fuir ce charme irrésistible,
 Trop d'ivresse enchaîne mes pas.
 Ah! vous voyez que mon cœur est sensible :
 Coquette, n'en abusez pas.





LA SAINTE-ALLIANCE BARBARESQUE.

1816.

AIR : De Calpigi.

Proclamons la Sainte-Alliance,
 Faite au nom de la Providence,
 Et que signe un congrès *ad hoc*,
 Entre Alger, Tunis et Maroc. (*bis.*)
 Leurs souverains, nobles corsaires,
 N'en feront que mieux leurs affaires.
 Vivent des rois qui sont unis!
 Vive Alger, Maroc et Tunis! (*bis.*)

Ces rois, dans leur Sainte-Alliance,
 Trouvant tout bon pour leur puissance,
 Jurent de se mettre en commun
 Bravement toujours vingt contre un.
 On dit qu'ils s'adjoindront Christophe,
 Malgré la couleur de l'étoffe.
 Vivent des rois qui sont unis!
 Vive Alger, Maroc et Tunis!

Ces rois, par leur Sainte-Alliance,
 Nous forçant à l'obéissance,
 Veulent qu'on lise l'Alcoran,
 Et le Bonald et le Ferrand.
 Mais Voltaire et sa coterie
 Sont à l'*index* en Barbarie.

Vivent des rois qui sont unis!
Vive Alger, Maroc et Tunis!

Français, à leur Sainte-Alliance,
Envoyons, pour droit d'assurance,
Nos censeurs anciens et nouveaux,
Et nos juges et nos prévôts.
Avec eux, ces rois, sans entraves,
Feront le commerce d'esclaves.
Vivent des rois qui sont unis!
Vive Alger, Maroc et Tunis!

Malgré cette Sainte-Alliance,
Si du trône, par occurrence,
Un roi tombait, que subito
On le ramène en son château.
Mais il soldera les mémoires
Du pain, du foin et des victoires.
Vivent des rois qui sont unis!
Vive Alger, Maroc et Tunis!

Enfin, pour la Sainte-Alliance,
C'est peu qu'on paye à l'échéance;
Il faut des rameurs sur les bancs,
Et des muets aux rois forbans: (*bis.*)
Même à ces majestés caduques
Il faudrait des peuples d'eunuques.
Vivent des rois qui sont unis!
Vive Alger, Maroc et Tunis! (*bis.*)



L'ERMITE ET SES SAINTS.

COUPLETS

ADRESSÉS A M. DE JOUY, LE JOUR DE SA FÊTE.

AIR : Rassurez-vous, ma mie.

On va rouvrir la Sorbonne ;
 L'église attend ses décrets :
 On ne brûle encor personne,
 Mais les fagots sont tout prêts.
 Par bonheur, chez nous habite
 Un saint d'un esprit plus doux.
 Ermite, bon ermite,
 Priez, priez pour nous !

Des prêtres, grands catholiques,
 L'ont instruit à servir Dieu.
 Il tient aux mêmes reliques
 Qu'aimait l'abbé de Chaulieu.
 A l'amour sa muse invite :
 Par lui nous serons absous.
 Ermite, bon ermite,
 Priez, priez pour nous !

Rabelais, ce fou si sage,
 Lui légua, par parenté,

Un capuchon dont l'usage
 En fait un sage en gâité.
 Contre la gent hypocrite
 Voyez son malin courroux.
 Ermite, bon ermite,
 Priez, priez pour nous !

Ce n'est tout son patrimoine ;
 Car, pour être chansonnier,
 De Lattaignant, gai chanoine,
 Il choisit le bénitier.
 Mais de ses refrains, qu'on cite,
 Lattaignant serait jaloux.
 Ermite, bon ermite,
 Priez, priez pour nous !

Il lui manquait un bréviaire ;
 Le bon ermite, à dessein,
 Prit les œuvres de Voltaire,
 Qui se disait capucin.
 Grace à l'auteur qu'il médite,
 Il sait charmer tous les goûts.
 Ermite, bon ermite,
 Priez, priez pour nous !

De tels saints suivant les traces
 Sur son gai califourchon,
 Il laisse fourrer aux Graces
 Des fleurs sous son capuchon.

A l'aimer tout nous invite ;
 Avec lui sauvons-nous tous.
 Ermite, bon ermite,
 Priez, priez pour nous !





MON PETIT COIN.

AIR : Du Vaudeville de la petite Gouvernante.

Non, le monde ne peut me plaire ;
 Dans mon coin retournons rêver.
 Mes amis, de votre galère
 Un forçat vient de se sauver.
 Dans le désert que je me trace,
 Je fuis, libre comme un Bédouin.
 Mes amis, laissez-moi, de grace,
 Laissez-moi dans mon petit coin.

Là du pouvoir bravant les armes,
 Je pèse et nos fers et nos droits ;
 Sur les peuples versant des larmes,
 Je juge et condamne les rois.
 Je prophétise avec audace ;
 L'avenir me sourit de loin.
 Mes amis, laissez-moi, de grace,
 Laissez-moi dans mon petit coin.

Là j'ai la baguette des fées ;
 A faire le bien je me plais.
 J'élève de nobles trophées ;
 Je transporte au loin des palais.
 Sur le trône ceux que je place
 D'être aimés sentent le besoin.
 Mes amis, laissez-moi, de grace,
 Laissez-moi dans mon petit coin.

C'est là que mon ame a des ailes :
 Je vole, et, joyeux séraphin,
 Je vois aux flammes éternelles
 Nos rois précipités sans fin.
 Un seul échappe de leur race ;
 De sa gloire je suis témoin.
 Mes amis, laissez-moi, de grace,
 Laissez-moi dans mon petit coin.

Je forme ainsi pour ma patrie
 Des vœux que le ciel entend bien.
 Respectez donc ma rêverie :
 Votre monde ne me vaut rien.
 De mes jours filés au Parnasse
 Daignent les Muses prendre soin !
 Mes amis, laissez-moi, de grace,
 Laissez-moi dans mon petit coin.



LE SOIR DES NOCES.

AIR : Zon ! ma Lisette, zon ! ma Lison.

L'hymen prend cette nuit
Deux amans dans sa nasse.
Qu'au seuil de leur réduit
Un doux concert se place.

Zon ! flûte et basse !

Zon ! violon !

Zon ! flûte et basse !

Et violon, zon, zon !

Par ce trou fait exprès,
Voyons ce qui se passe.
L'épouse a mille attraits,
L'époux est plein d'audace.

Zon ! flûte et basse !

Zon ! violon !

Zon ! flûte et basse !

Et violon, zon, zon !

L'épouse veut encor
Fuir l'époux qui l'embrasse :
Mais sur plus d'un trésor
Le fripon fait main basse.

Zon ! flûte et basse !

Zon ! violon !

Zon! flûte et basse!
Et violon, zon, zon!

Elle tremble et pâlit
Tandis qu'il la délace.
Il va briser le lit;
Il va rompre la glace.

Zon! flûte et basse!
Zon! violon!
Zon! flûte et basse!
Et violon, zon, zon!

Mais, pris au trébuchet,
L'époux, quelle disgrâce!
De l'oiseau qu'il cherchait
N'a trouvé que la place.

Zon! flûte et basse!
Zon! violon!
Zon! flûte et basse!
Et violon, zon, zon!

La belle en sanglotant,
Se confesse à voix basse.
D'un divorce éclatant
Tout haut il la menace.

Zon! flûte et basse!
Zon! violon!
Zon! flûte et basse!
Et violon, zon, zon!

Monsieur jure après nous ;

Mais qu'à tout il se fasse :

Du livre des époux

Il n'est qu'à la préface.

Zon! flûte et basse!

Zon! violon!

Zon! flûte et basse!

Et violon, zon, zon!





L'INDÉPENDANT.

AIR : Je vais bientôt quitter l'empire.

Respectez mon indépendance,
 Esclaves de la vanité,
 C'est à l'ombre de l'indigence
 Que j'ai trouvé la liberté. (*bis.*)
 Jugez aux chants qu'elle m'inspire,
 Quel est sur moi son ascendant! (*bis.*)
 Lisette seule a le droit de sourire
 Quand je lui dis : Je suis indépendant,
 Je suis, je suis indépendant.

Où, je suis un pauvre sauvage
 Errant dans la société;
 Et pour repousser l'esclavage
 Je n'ai qu'un arc et ma gaîté.
 Mes traits sont ceux de la satire :
 Je les lance en me défendant.
 Lisette seule a le droit de sourire
 Quand je lui dis : Je suis indépendant,
 Je suis, je suis indépendant.

Chacun rit des flatteurs du Louvre,
 Valets, en tout temps prosternés,
 Dans cette auberge qui ne s'ouvre
 Que pour des passans couronnés.
 On rit du fou qui sur sa lyre

Chante à la porte en demandant.
 Lisette seule a le droit de sourire
 Quand je lui dis : Je suis indépendant,
 Je suis, je suis indépendant.

Toute puissance est une gêne :
 Oh! d'un roi que je plains l'ennui!
 C'est le conducteur de la chaîne;
 Ses captifs sont plus gais que lui.
 Dominer ne peut me séduire;
 J'offre l'amour pour répondant.
 Lisette seule a le droit de sourire
 Quand je lui dis : Je suis indépendant,
 Je suis, je suis indépendant.

En paix avec ma destinée,
 Gâiment je poursuis mon chemin,
 Riche du pain de la journée,
 Et de l'espoir du lendemain.
 Chaque soir au lit qui m'attire
 Dieu me conduit sans accident.
 Lisette seule a le droit de sourire
 Quand je lui dis : Je suis indépendant,
 Je suis, je suis indépendant.

Mais quoi! je vois Lisette ornée
 De ses attraits les plus puissans,
 Qui des chaînes de l'hyménée
 Veut charger mes bras caressans. (*bis.*)
 Voilà comme on perd un empire!

Non, non, point d'hymen imprudent. (*bis.*)
 Que toujours Lise ait le droit de sourire
 Quand je lui dis : Je suis indépendant,
 Je suis, je suis indépendant.

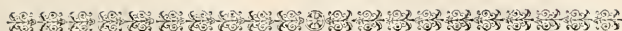




Bourgeois.

La Bonne Vieille.

Idem pour le Bon Vieillard.



LA BONNE VIEILLE.

AIR de WILHEM, ou : Muse des bois et des plaisirs champêtres.

Vous vieillirez, ô ma belle maîtresse;
 Vous vieillirez, et je ne serai plus.
 Pour moi le temps semble, dans sa vitesse,
 Compter deux fois les jours que j'ai perdus.
 Survivez-moi; mais que l'âge pénible
 Vous trouve encor fidèle à mes leçons;
 Et bonne vieille, au coin d'un feu paisible,
 De votre ami répétez les chansons.

Lorsque les yeux chercheront sous vos rides
 Les traits charmans qui m'auront inspiré,
 Des doux récits les jeunes gens avides
 Diront : Quel fut cet ami tant pleuré?
 De mon amour peignez, s'il est possible,
 L'ardeur, l'ivresse, et même les soupçons;
 Et bonne vieille, au coin d'un feu paisible,
 De votre ami répétez les chansons.

On vous dira : Savait-il être aimable?
 Et sans rougir vous direz : Je l'aimais.
 D'un trait méchant se montra-t-il capable?
 Avec orgueil, vous répondrez : Jamais.
 Ah! dites bien qu'amoureux et sensible,
 D'un luth joyeux il attendrit les sons;

Et bonne vieille, au coin d'un feu paisible,
De votre ami répétez les chansons.

Vous que j'appris à pleurer sur la France,
Dites surtout aux fils des nouveaux preux
Que j'ai chanté la gloire et l'espérance
Pour consoler mon pays malheureux.
Rappelez-leur que l'aiglon terrible
De nos lauriers a détruit vingt moissons;
Et bonne vieille, au coin d'un feu paisible,
De votre ami répétez les chansons.

Objet chéri, quand mon renom futile
De nos vieux ans charmera les douleurs;
A mon portrait, quand votre main débile,
Chaque printemps, suspendra quelques fleurs,
Levez les yeux vers ce monde invisible
Où pour toujours nous nous réunissons;
Et bonne vieille, au coin d'un feu paisible,
De votre ami répétez les chansons.





La Nouvelle?

LA VIVANDIÈRE.

1817.

AIR de WILHEM, ou : Demain matin, au point du jour, on bat la générale.

Vivandière du régiment,
 C'est Catin qu'on me nomme.
 Je vends, je donne, et bois gaîment
 Mon vin et mon rogome.
 J'ai le pied leste et l'œil mutin,
 Tintin, tintin, tintin, r'lin tintin,
 J'ai le pied leste et l'œil mutin :
 Soldats, voilà Catin !

Je fus chère à tous nos héros ;
 Hélas ! combien j'en pleure !
 Aussi soldats et généraux
 Me comblaient, à toute heure,
 D'amour, de gloire et de butin,
 Tintin, tintin, tintin, r'lin tintin,
 D'amour, de gloire et de butin :
 Soldats, voilà Catin !

J'ai pris part à tous vos exploits,
 En vous versant à boire.

Songez combien j'ai fait de fois
 Rafraîchir la Victoire.
 Ça grossissait son bulletin,
 Tintin, tintin, tintin, r'lin tintin,
 Ça grossissait son bulletin :
 Soldats, voilà Catin !

Depuis les Alpes je vous sers :
 Je me mis jeune en route.
 A quatorze ans, dans les déserts,
 Je vous portais la goutte.
 Puis j'entrai dans Vienne un matin,
 Tintin, tintin, tintin, r'lin tintin,
 Puis j'entrai dans Vienne un matin :
 Soldats, voilà Catin !

De mon commerce et des amours
 C'était le temps prospère.
 A Rome je passai huit jours,
 Et de notre saint père
 Je débauchai le sacristain,
 Tintin, tintin, tintin, r'lin tintin,
 Je débauchai le sacristain :
 Soldats, voilà Catin !

J'ai fait plus que maint duc et pair
 Pour mon pays que j'aime.
 A Madrid, si j'ai vendu cher,

Et cher à Moscou même,
 J'ai donné gratis à Pantin,
 Tintin, tintin, tintin, r'lin tintin,
 J'ai donné gratis à Pantin :
 Soldats, voilà Catin !

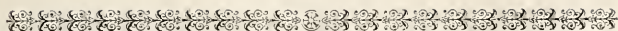
Quand au nombre il fallut céder
 La victoire infidèle,
 Que n'avais-je pour vous guider
 Ce qu'avait la Pucelle !
 L'Anglais aurait fui sans butin,
 Tintin, tintin, tintin, r'lin tintin,
 L'Anglais aurait fui sans butin :
 Soldats, voilà Catin !

Si je vois de nos vieux guerriers
 Pâlis par la souffrance,
 Qui n'ont plus, malgré leurs lauriers,
 De quoi boire à la France,
 Je refleuris encor leur teint,
 Tintin, tintin, tintin, r'lin tintin,
 Je refleuris encor leur teint :
 Soldats, voilà Catin !

Mais nos ennemis, gorgés d'or,
 Paîtront encore à boire.
 Oui, pour vous doit briller encor
 Le jour de la victoire.

J'en serai le réveil-matin,
 Tintin, tintin, tintin, r'lin tintin,
 J'en serai le réveil-matin :
 Soldats, voilà Catin !





COUPLETS A MA FILLEULE,

AGÉE DE TROIS MOIS,

LE JOUR DE SON BAPTÊME.

AIR : J'étais bon chasseur autrefois.

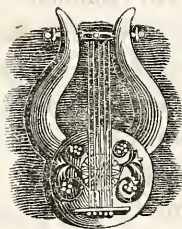
Ma filleule, où diable a-t-on pris
Le pauvre parrain qu'on vous donne ?
Ce choix seul excite vos cris ;
De bon cœur je vous le pardonne.
Point de bonbons à ce repas ;
A vos yeux cela doit me nuire ;
Mais, mon enfant, ne pleurez pas,
Votre parrain vous fera rire.

L'amitié m'en a fait l'honneur,
Et c'est l'amitié qui vous nomme.
Or, pour n'être pas grand seigneur,
Je n'en suis pas moins honnête homme.
Des cadeaux si vous faites cas,
Vous y trouverez à redire ;
Mais, mon enfant, ne pleurez pas,
Votre parrain vous fera rire.

Malgré le sort qui sous sa loi
Tient la vertu même asservie,
Pussions-nous, ma commère et moi,
Vous porter bonheur dans la vie !

Pendant leur voyage ici bas,
 Aux bons cœurs rien ne devrait nuire;
 Mais, mon enfant, ne pleurez pas,
 Votre parrain vous fera rire.

Qu'à vos noces je chanterai,
 Si jusque là mes chansons plaisent!
 Mais peut être alors je serai
 Où Panard et Collé se taisent.
 Quoi, manquer aux joyeux ébats
 Qu'un pareil jour devra produire!
 Non, mon enfant, ne pleurez pas,
 Votre parrain vous fera rire.



L'EXILÉ.

JANVIER 1817.

AIR : Ermite, bon ermite.

A d'aimables compagnes
Une jeune beauté,
Disait : Dans nos campagnes
Règne l'humanité.
Un étranger s'avance,
Qui, parmi nous errant,
Redemande la France
Qu'il chante en soupirant.
D'une terre chérie
C'est un fils désolé.
Rendons une patrie,
Une patrie
Au pauvre exilé.

Près d'un ruisseau rapide
Vers la France entraîné,
Il s'assied, l'œil humide,
Et le front incliné.
Dans les champs qu'il regrette
Il sait qu'en peu de jours,
Ces flots que rien n'arrête

Vont promener leur cours.
 D'une terre chérie
 C'est un fils désolé.
 Rendons une patrie,
 Une patrie
 Au pauvre exilé.

Quand sa mère, peut-être
 Implorant son retour,
 Tombe aux genoux d'un maître
 Que touche son amour,
 Trahi par la victoire,
 Ce proscrit, dans nos bois,
 Inquiet de sa gloire,
 Fuit la haine des rois.
 D'une terre chérie
 C'est un fils désolé.
 Rendons une patrie,
 Une patrie
 Au pauvre exilé.

De rivage en rivage
 Que sert de le bannir?
 Partout de son courage
 Il trouve un souvenir.
 Sur nos bords, par la guerre
 Tant de fois envahis,
 Son sang même a naguère
 Coulé pour son pays.

D'une terre chérie
 C'est un fils désolé.
 Rendons une patrie,
 Une patrie
 Au pauvre exilé.

Dans nos destins contraires,
 On dit qu'en ses foyers
 Il recueillit nos frères
 Vaincus et prisonniers.
 De ces temps de conquêtes
 Rappelons-lui le cours;
 Qu'il trouve ici des fêtes,
 Et surtout des amours.
 D'une terre chérie
 C'est un fils désolé.
 Rendons une patrie,
 Une patrie
 Au pauvre exilé.

Si notre accueil le touche,
 Si, par nous abrité,
 Il s'endort sur la couche
 De l'hospitalité;
 Que par nos voix légères
 Ce Français réveillé,
 Sous le toit de ses pères
 Croie avoir sommeillé.
 D'une terre chérie

C'est un fils désolé.
 Rendons une patrie,
 Une patrie
 Au pauvre exilé.

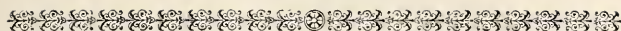




Henry Mannet.

En Bouquetière et le Croquemort.

L'Es. rue N° 10 des Flandres 10.



LA

BOUQUETIÈRE ET LE CROQUE-MORT.

AIR : Le cœur à la danse, un rigodon, etc.

Je n' suis qu'un' bouqu'tière et j' n'ai rien,
 Mais d' vos soupirs j' me lasse,
 Monsieur l' croqu'mort, car il faut bien
 Vous dir' vot' nom-z en face.
 Quoique j' sois-t-un esprit fort,
 Non, je n' veux point d'un croqu'-mort.
 Encor jeune et jolie,
 Moi, j' vends rosiers, lis et jasmins,
 Et n' me sens point l'envie
 De passer par vos mains.

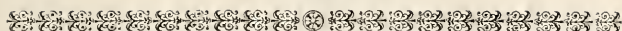
C't amour, qui fait plus d'un hasard,
 Vous tire par l'oreille
 Depuis l' jour où vot' corbillard
 Renversa ma corbeille.
 Il m'en coûta plus d'un' fleur :
 Vot' métier leur port' malheur.
 Encor jeune et jolie,
 Moi, j' vends rosiers, lis et jasmins,
 Et n' me sens point l'envie
 De passer par vos mains.

A d' bons vivans j' aime à parler ;
 Et, monsieur, n' vous déplaie,

Avec vous m' faudrait-z étaler
 Mes fleurs chez l' pèr' la Chaise;
 Mon commerce est mieux fêté
 A la porte d' la Gaîté.
 Encor jeune et jolie,
 Moi, j' vends rosiers, lis et jasmins,
 Et n' me sens point l'envie
 De passer par vos mains.

Parc' que vous r'tournez d' grands seigneurs,
 Vous vous en faite' accroire;
 Mais si tant d' gens qu'ont des honneurs
 Vous doiv' tous un pour-boire,
 Y en a plus d'un, sans m' vanter,
 Qu' j'avons fait ressusciter.
 Encor jeune et jolie,
 Moi, j' vends rosiers, lis et jasmins,
 Et n' me sens point l'envie
 De passer par vos mains.

J' frai courte et bonne, et, j'y consens,
 En passant venez m' prendre.
 Mais qu' ce n' soit point-z-avant dix ans.
 Adieu, croqu'-mort si tendre.
 P't-êt' bien qu'en s'impatientant,
 Un' pratique vous attend.
 Encor jeune et jolie,
 Moi, j' vends rosiers, lis et jasmins,
 Et n' me sens point l'envie
 De passer par vos mains.



LA PETITE FÉE.

1817.

AIR : C'est le meilleur homme du monde.

Enfans, il était une fois
 Une fée appelée Urgande,
 Grande à peine de quatre doigts,
 Mais de bonté vraiment bien grande.
 De sa baguette un ou deux coups
 Donnaient félicité parfaite.
 Ah! bonne fée, enseignez-nous
 Où vous cachez votre baguette!

Dans une conque de saphir,
 De huit papillons attelée,
 Elle passait comme un zéphyr,
 Et la terre était consolée.
 Les raisins mûrissaient plus doux;
 Chaque moisson était complète.
 Ah! bonne fée, enseignez-nous
 Où vous cachez votre baguette!

C'était la marraine d'un roi
 Dont elle créait les ministres;

Braves gens, soumis à la loi,
 Qui laissaient voir dans leurs registres.
 Du bercail ils chassaient les loups
 Sans abuser de la houlette.
 Ah! bonne fée, enseignez-nous
 Où vous cachez votre baguette!

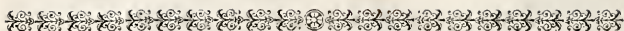
Les juges, sous ce roi puissant,
 Étaient l'organe de la fée;
 Et par eux jamais l'innocent
 Ne voyait sa plainte étouffée.
 Jamais pour l'erreur à genoux
 La clémence n'était muette.
 Ah! bonne fée, enseignez-nous
 Où vous cachez votre baguette!

Pour que son filleul fût béni,
 Elle avait touché sa couronne.
 Il voyait tout son peuple uni,
 Prêt à mourir pour sa personne.
 S'il venait des voisins jaloux,
 On les forçait à la retraite.
 Ah! bonne fée, enseignez-nous
 Où vous cachez votre baguette!

Dans un beau palais de cristal,
 Hélas! Urgande est retirée.
 En Amérique tout va mal;
 Au plus fort l'Asie est livrée.

Nous éprouvons un sort plus doux ;
 Mais pourtant si bien qu'on nous traite ,
 Ah ! bonne fée, enseignez-nous
 Où vous cachez votre baguette !





MA NACELLE,

CHANSON

CHANTÉE A MES AMIS RÉUNIS POUR MA FÊTE.

AIR : Eh ! vogue la galère.

Sur une onde tranquille
 Voguant soir et matin,
 Ma nacelle est docile
 Au souffle du destin.
 La voile s'enfle-t-elle,
 J'abandonne le bord.
 Eh ! vogue ma nacelle,
 (O doux zéphyr, sois-moi fidèle !)
 Eh ! vogue ma nacelle,
 Nous trouverons un port.

J'ai pris pour passagère
 La muse des chansons,
 Et ma course légère
 S'égaie à ses doux sons.
 La folâtre pucelle
 Chante sur chaque bord.
 Eh ! vogue ma nacelle,
 (O doux zéphyr, sois-moi fidèle !)
 Eh ! vogue ma nacelle,
 Nous trouverons un port.

Lorsqu'au sein de l'orage
 Cent foudres à la fois,
 Ébranlant ce rivage,
 Épouvantent les rois,
 Le Plaisir, qui m'appelle,
 M'attend sur l'autre bord.
 Eh! vogue ma nacelle,
 (O doux zéphyr, sois-moi fidèle!)
 Eh! vogue ma nacelle,
 Nous trouverons un port.

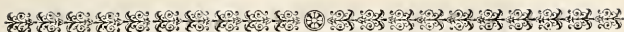
Loin de là le ciel change:
 Un soleil éclatant
 Vient mûrir la vendange
 Que le buveur attend.
 D'une liqueur nouvelle
 Lestons-nous sur ce bord.
 Eh! vogue ma nacelle,
 (O doux zéphyr, sois-moi fidèle!)
 Eh! vogue ma nacelle,
 Nous trouverons un port.

Des rives bien connues
 M'appellent à leur tour.
 Les Graces, demi-nues
 Y célèbrent l'amour.
 Dieux! j'entends la plus belle
 Soupirer sur le bord.
 Eh! vogue ma nacelle,
 (O doux zéphyr, sois-moi fidèle!)

Eh! vogue ma nacelle,
Nous trouverons un port.

Mais, loin du roc perfide
Qui produit le laurier,
Quel astre heureux me guide
Vers un humble foyer?
L'amitié renouvelle
Ma fête sur ce bord.
Eh! vogue ma nacelle,
(O doux zéphyr, sois-moi fidèle!)
Eh! vogue ma nacelle,
Nous entrons dans le port.





MONSIEUR JUDAS.

AIR : J'ons un curé patriote.

Monsieur Judas est un drôle
Qui soutient avec chaleur
Qu'il n'a joué qu'un seul rôle
Et n'a pris qu'une couleur.
Nous qui détestons les gens
Tantôt rouges, tantôt blancs,
Parlons bas,
Parlons bas,
Ici près j'ai vu Judas,
J'ai vu Judas, j'ai vu Judas.

Curieux et nouvelliste
Cet observateur moral
Parfois se dit journaliste,
Et tranche du libéral ;
Mais voulons-nous réclamer
Le droit de tout imprimer,
Parlons bas,
Parlons bas,
Ici près j'ai vu Judas,
J'ai vu Judas, j'ai vu Judas.

Sans respect du caractère,
 Souvent ce lâche effronté
 Porte l'habit militaire,
 Avec la croix au côté.
 Nous qui fessons volontiers
 L'éloge de nos guerriers,
 Parlons bas,
 Parlons bas,
 Ici près j'ai vu Judas,
 J'ai vu Judas, j'ai vu Judas.

Enfin sa bouche flétrie
 Ose prendre un noble accent,
 Et des maux de la patrie
 Ne parle qu'en gémissant.
 Nous qui fessons le procès
 A tous les mauvais Français,
 Parlons bas,
 Parlons bas,
 Ici près j'ai vu Judas,
 J'ai vu Judas, j'ai vu Judas.

Monsieur Judas, sans malice,
 Tout haut vous dit : « Mes amis,
 Les limiers de la police
 Sont à craindre en ce pays. »
 Mais nous qui de maints brocards
 Poursuivons jusqu'aux mouchards,

Parlons bas,
Parlons bas,
Ici près j'ai vu Judas,
J'ai vu Judas, j'ai vu Judas.





LE DIEU DES BONNES GENS.

AIR : Vaudeville de la Partie carrée.

Il est un Dieu ; devant lui je m'incline,
 Pauvre et content, sans lui demander rien.
 De l'univers observant la machine,
 J'y vois du mal, et n'aime que le bien.
 Mais le plaisir à ma philosophie
 Révèle assez des cieux intelligens.
 Le verre en main, gaîment je me confie
 Au Dieu des bonnes gens.

Dans ma retraite, où l'on voit l'indigence,
 Sans m'éveiller, assise à mon chevet.
 Grace aux amours, bercé par l'espérance,
 D'un lit plus doux je rêve le duvet.
 Aux dieux des cours qu'un autre sacrifie !
 Moi, qui ne crois qu'à des dieux indulgens :
 Le verre en main, gaîment je me confie
 Au Dieu des bonnes gens.

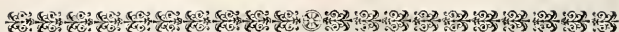
Un conquérant, dans sa fortune altière,
 Se fit un jeu des sceptres et des lois,
 Et de ses pieds on peut voir la poussière
 Empreinte encor sur le bandeau des rois.
 Vous rampiez tous, ô rois qu'on déifie !
 Moi, pour braver des maîtres exigeans,

Le verre en main, gaîment je me confie
 Au Dieu des bonnes gens.

Dans nos palais, où, près de la victoire,
 Brillaient les arts, doux fruits des beaux climats,
 J'ai vu du Nord les peuplades sans gloire
 De leurs manteaux secouer les frimas.
 Sur nos débris Albion nous défie ;
 Mais les destins et les flots sont changeans ;
 Le verre en main, gaîment je me confie
 Au Dieu des bonnes gens.

Quelle menace un prêtre fait entendre !
 Nous touchons tous à nos derniers instans ;
 L'éternité va se faire comprendre :
 Tout va finir, l'univers et le temps.
 Oh ! chérubins, à la face bouffie,
 Réveillez donc les morts peu diligens !
 Le verre en main, gaîment je me confie
 Au Dieu des bonnes gens.

Mais quelle erreur ! non, Dieu n'est point colère ;
 S'il créa tout, à tout il sert d'appui :
 Vins qu'il nous donne, amitié tutélaire,
 Et vous, amours, qui créez après lui,
 Prêtez un charme à ma philosophie
 Pour dissiper des rêves affligeans.
 Le verre en main, que chacun se confie
 Au Dieu des bonnes gens !



ADIEUX A DES AMIS.

AIR : C'est un lanla landerirette.

D'ici faut-il que je parte,
 Mes amis, quand loin de vous
 Je ne puis voir sur la carte
 D'asile pour moi plus doux!
 Même au sein de notre ivresse,
 Dieu! je crois être à demain:
 Fouette, cocher! dit la Sagesse;
 Et me voilà sur le chemin.

Malgré les sermons du sage,
 On pourrait, grace aux plaisirs,
 Aux fatigues du voyage
 Opposer d'heureux loisirs.
 Mais une ardeur importune
 En route met chaque humain:
 Fouette, cocher! dit la Fortune;
 Et nous voilà sur le chemin.

Ne va point voir ta maîtresse,
 Ne va point au cabaret,
 Me vient dire avec rudesse
 Un médecin indiscret;
 Mais Lisette est si jolie!
 Mais si doux est le bon vin!

Fouette, cocher! dit la Folie;
Et me voilà sur le chemin.

Parmi vous bientôt peut-être,
Je chanterai mon retour.
Déjà je crois voir renaître
L'aurore d'un si beau jour:
L'Allégresse que j'encense,
A mon paquet met la main.
Fouette, cocher! dit l'Espérance;
Et me voilà sur le chemin.





LA RÉVERIE.

AIR : La Signora malade.

Loin d'une Iris volage
Qu'un seigneur m'enlevait,
Au printemps sous l'ombrage,
Un jour mon cœur rêvait.
Privé d'une infidèle,
Il rêvait qu'une autre belle
Volait à mon secours.
Venez, venez, venez, mes amours! (*bis.*)

Cette belle était tendre,
Tendre et fière à la fois ;
Il me semblait l'entendre
Soupirer dans les bois.
C'était une princesse
Qui respirait la tendresse
Loin de l'éclat des cours.
Venez, venez, venez, mes amours!

Je l'entendais se plaindre
Du poids de la grandeur.
Cessant de me contraindre,
Je lui peins mon ardeur.
Mes yeux versent des larmes,
Ravis de voir tant de charmes

Sous de si beaux atours.
Venez, venez, venez, mes amours!

Telle était la merveille
Dont je flattais mes sens ;
Quand soudain mon oreille
S'ouvre aux plus doux accens.
Si c'est vous, ma princesse,
Des roses de la tendresse
Venez semer mes jours.
Venez, venez, venez, mes amours!

Mais, non : c'est la coquette
Du village voisin,
Qui m'offre une conquête,
En corset de bain.
Grandeurs, je vous oublie!
Cette fille est si jolie!
Ses jupons sont si courts!
Venez, venez, venez, mes amours!





BRENNUS,

OU

LA VIGNE PLANTÉE DANS LES GAULES.

AIR nouveau de M. WILHEM, ou : De Pierre-le-Grand.

Brennus disait aux bons Gaulois :
 Célébrez un triomphe insigne !
 Les champs de Rome ont payé mes exploits,
 Et j'en rapporte un cep de vigne :
 Grace à la vigne, unissons pour toujours
 L'honneur, les arts, la gloire et les amours. } *bis.*

Privés de son jus tout-puissant,
 Nous avons vaincu pour en boire.
 Sur nos coteaux, que le pampre naissant
 Serve à couronner la victoire.
 Grace à la vigne, unissons pour toujours
 L'honneur, les arts, la gloire et les amours.

Un jour, par ce raisin vermeil,
 Des peuples vous serez l'envie.
 Dans son nectar plein des feux du soleil,
 Tous les arts puiseront la vie.
 Grâce à la vigne, unissons pour toujours
 L'honneur, les arts, la gloire et les amours.

Quittant nos bords favorisés,
 Mille vaisseaux iront sur l'onde,
 Chargés de vins et de fleurs pavoisés,
 Porter la joie autour du monde.
 Grace à la vigne, unissons pour toujours
 L'honneur, les arts, la gloire et les amours.

Femmes, nos maîtres absolus,
 Vous qui préparez nos armures,
 Que sa liqueur soit un baume de plus
 Versé par vous sur nos blessures.
 Grace à la vigne, unissons pour toujours
 L'honneur, les arts, la gloire et les amours.

Soyons unis, et nos voisins
 Apprendront qu'en des jours d'alarmes
 Le faible appui que l'on donne aux raisins
 Peut vaincre à défaut d'autres armes.
 Grace à la vigne, unissons pour toujours
 L'honneur, les arts, la gloire et les amours.

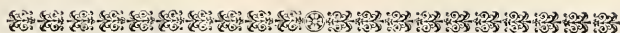
Bacchus, d'embellir ses destins
 Un peuple hospitalier te prie.
 Fais qu'un proscrit, assis à nos festins,
 Oublie un moment sa patrie.
 Grace à la vigne, unissons pour toujours
 L'honneur, les arts, la gloire et les amours.

Brennus alors bénit les cieux,
 Creuse la terre avec sa lance ;

Plante la vigne; et les Gaulois, joyeux,
 Dans l'avenir ont vu la France.

Grace à la vigne, unissons pour toujours
 L'honneur, les arts, la gloire et les amours. } *bis.*





LES CLEFS DU PARADIS.

AIR : A coups d'pied, à coups d'poing.

Saint-Pierre perdit, l'autre jour,
Les clefs du céleste séjour ;
(L'histoire est vraiment singulière!)
C'est Margot qui, passant par là,
Dans son gousset les lui vola.

« Je vais Margot,

« Passer pour un nigaud ;

« Rendez-moi mes clefs, » disait saint Pierre.

Margoton, sans perdre de temps,
Ouvre le ciel à deux battans ;
(L'histoire est vraiment singulière!)
Dévots fieffés, pécheurs maudits,
Entrent ensemble en paradis.

« Je vais, Margot !

« Passer pour un nigaud ;

« Rendez-moi mes clefs, » disait saint Pierre.

On voit arriver en chantant
Un ture, un juif, un protestant ;
(L'histoire est vraiment singulière!)
Puis un pape, l'honneur du corps,
Qui, sans Margot, restait dehors...

« Je vais, Margot,

« Passer pour un nigaud ;
« Rendez-moi mes clefs, » disait saint Pierre.

Des jésuites que Margoton
Voit à regret dans ce canton,
(L'histoire est vraiment singulière!)
Sans bruit, à force d'avancer,
Près des anges vont se placer.

« Je vais, Margot,
« Passer pour un nigaud ;
« Rendez-moi mes clefs, » disait saint Pierre.

En vain un fou crie, en entrant,
Que Dieu doit être intolérant ;
(L'histoire est vraiment singulière!)
Satan lui-même est bien venu :
La belle en fait un saint cornu.

« Je vais, Margot,
« Passer pour un nigaud ;
« Rendez-moi mes clefs, » disait saint Pierre.

Dieu, qui pardonne à Lucifer,
Par décret supprime l'enfer ;
(L'histoire est vraiment singulière!)
La douceur va tout convertir :
On n'aura personne à rôtir.

« Je vais, Margot,
« Passer pour un nigaud ;
« Rendez-moi mes clefs, » disait saint Pierre.

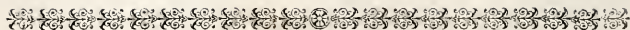
Le paradis devient gaillard,
Et Pierre en veut avoir sa part;
(L'histoire est vraiment singulière!)
Pour venger ceux qu'il a damnés,
On lui ferme la porte au nez.

« Je vais, Margot,

« Passer pour un nigaud :

« Rendez-moi mes clefs, » disait saint Pierre.





SI J'ÉTAIS PETIT OISEAU.

1817.

AIR nouveau de M. WILHEM, ou : Il faut que l'ou file doux.

Moi qui, même auprès des belles,
 Voudrais vivre en passager,
 Que je porte envie aux ailes
 De l'oiseau vif et léger!
 Combien d'espace il visite!
 A voltiger tout l'invite:
 L'air est doux, le ciel est beau.
 Je volerais vite, vite, vite,
 Si j'étais petit oiseau.

C'est alors que Philomèle
 M'enseignant ses plus doux sons,
 J'irais de la pastourelle
 Accompagner les chansons.
 Puis j'irais charmer l'ermite
 Qui, sans vendre l'eau bénite,
 Donne aux pauvres son manteau.
 Je volerais, vite, vite, vite,
 Si j'étais petit oiseau.

Puis j'irais dans le bocage,
 Où des buveurs en gâté,
 Attendris par mon ramage,

Ne boiraient qu'à la beauté.
 Puis, ma chanson favorite
 Aux guerriers qu'on déshérite
 Ferait chérir le hameau.
 Je volerais, vite, vite, vite,
 Si j'étais petit oiseau.

Puis j'irais sur les tourelles
 Où sont de pauvres captifs,
 En leur cachant bien mes ailes,
 Former des accords plaintifs.
 L'un sourit à ma visite ;
 L'autre rêve, dans son gîte,
 Aux champs où fut son berceau.
 Je volerais, vite, vite, vite,
 Si j'étais petit oiseau.

Puis, voulant rendre sensible
 Un roi qui fuirait l'ennui,
 Sur un olivier paisible,
 J'irais chanter près de lui.
 Puis j'irais jusqu'où s'abrite
 Quelque famille proscrite,
 Porter de l'arbre un rameau.
 Je volerais, vite, vite, vite,
 Si j'étais petit oiseau.

Puis, jusques où naît l'aurore,
 Vous, méchants, je vous fuirais,
 A moins que l'Amour encore

Ne me surprît dans ses rets.
 Que, sur un sein qu'il agite,
 Ce chasseur que nul n'évite
 Me dresse un piège nouveau ;
 J'y volerais, vite, vite, vite,
 Si j'étais petit oiseau.





LE BON VIEILLARD.

AIR : Contentons-nous d'une simple bouteille.

Joyeux enfans, vous que Bacchus rassemble,
 Par vos chansons vous m'attirez ici.
 Je suis bien vieux ; mais en vain ma voix tremble :
 Accueillez-moi, j'aime à chanter aussi.
 Du temps passé j'apporte des nouvelles ;
 J'ai bu jadis avec le bon Panard.
 Amis du vin, de la gloire et des belles,
 Daignez sourire aux chansons d'un vieillard.

De me fêter, hé quoi, chacun s'empresse !
 A ma santé coule un vin généreux.
 Ce doux accueil enhardit ma vieillesse :
 Je crains toujours d'attrister les heureux.
 Que les plaisirs vous couvrent de leurs ailes ;
 Avec le temps vous compterez plus tard.
 Amis du vin, de la gloire et des belles,
 Daignez sourire aux chansons d'un vieillard.

Ainsi que vous j'ai vécu de caresses ;
 Vos grand'mamans diraient si je leur plus.
 J'eus des châteaux, des amis, des maîtresses,
 Amis, châteaux, maîtresses ne sont plus.

Les souvenirs me sont restés fidèles ;
 Aussi parfois je soupire à l'écart.
 Amis du vin, de la gloire et des belles,
 Daignez sourire aux chansons d'un vieillard.

Dans nos discords j'ai fait plus d'un naufrage,
 Sans fuir jamais la France et son doux ciel.
 Au peu de vin que m'a laissé l'orage,
 L'orgueil blessé ne mêle point de fiel.
 J'ai chanté même aux vendanges nouvelles,
 Sur des coteaux dont j'eus long-temps ma part.
 Amis du vin, de la gloire et des belles,
 Daignez sourire aux chansons d'un vieillard.

Vieux compagnon des guerriers d'un autre âge,
 Comme Nestor je ne vous parle pas.
 De tous les jours où brilla mon courage
 J'achèterais un jour de vos combats.
 Je l'avoûrai, vos palmes immortelles
 M'ont rendu cher un nouvel étendard.
 Amis du vin, de la gloire et des belles,
 Daignez sourire aux chansons d'un vieillard.

Sur vos vertus quel avenir se fonde !
 Enfans, buvons à mes derniers amours.
 La liberté va rajeunir le monde :
 Sur mon tombeau brilleront d'heureux jours.

D'un beau printemps, aimables hirondelles,
 J'ai pour vous voir différé mon départ.
 Amis du vin, de la gloire et des belles,
 Daignez sourire aux chansons d'un vieillard.





QU'ELLE EST JOLIE!

AIR :

Grands dieux! combien elle est jolie
 Celle que j'aimerai toujours!
 Dans leur douce mélancolie
 Ses yeux font rêver aux amours.
 Du plus beau souffle de la vie
 A l'animer le ciel se plaît.
 Grands dieux! combien elle est jolie!
 Et moi, je suis, je suis si laid!

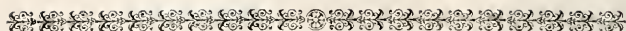
Grands dieux! combien elle est jolie!
 Elle compte au plus vingt printemps.
 Sa bouche est fraîche épanouie;
 Ses cheveux sont blonds et flottans.
 Par mille talens embellie,
 Seule elle ignore ce qu'elle est.
 Grands dieux! combien elle est jolie!
 Et moi, je suis, je suis si laid!

Grands dieux! combien elle est jolie!
 Et cependant j'en suis aimé.
 J'ai dû long-temps porter envie
 Aux traits dont le sexe est charmé.
 Avant qu'elle enchantât ma vie,
 Devant moi l'amour s'envolait.

Grands dieux! combien elle est jolie!
Et moi, je suis, je suis si laid!

Grands dieux! combien elle est jolie!
Et pour moi ses feux sont constans.
La guirlande qu'elle a cueillie
Ceint mon front chauve avant trente ans.
Voiles qui parez mon amie,
Tombez; mon triomphe est complet.
Grands dieux! combien elle est jolie!
Et moi, je suis, je suis si laid!





L'AVEUGLE DE BAGNOLET.

AIR : Ronde de la Ferme et le Château.

A Bagnolet j'ai vu naguère
 Certain vieillard toujours content.
 Aveugle il revint de la guerre,
 Et pauvre il mendie en chantant. (*bis.*)
 Sur sa vielle il reedit sans cesse :
 « Aux gens de plaisir je m'adresse.
 « Ah! donnez, donnez, s'il vous plaît. »
 Et de lui donner l'on s'empresse.
 « Ah! donnez, donnez, s'il vous plaît,
 « A l'aveugle de Bagnolet. »

Il a pour guide une fillette ;
 Et, près d'aimables étourdis,
 A la contredanse il répète :
 « Comme vous j'ai dansé jadis. (*bis.*)
 « Vous qui pressez avec ivresse
 « La main de plus d'une maîtresse,
 « Ah! donnez, donnez, s'il vous plaît :
 « J'ai bien employé ma jeunesse.
 « Ah! donnez, donnez, s'il vous plaît,
 « A l'aveugle de Bagnolet. »

Il dit aux dames de la ville
 Qu'il trouve à de gais rendez-vous ;



L'aveugle de Bagdad.

« Avec Babet, dans cet asile,
 « Combien j'ai ri de son époux! (*bis.*)
 « Belles, qu'une ombre épaisse attire,
 « Là, contre l'hymen tout conspire.
 « Ah! donnez, donnez, s'il vous plaît;
 « Les maris me font toujours rire.
 « Ah! donnez, donnez, s'il vous plaît,
 « A l'aveugle de Bagnolet. »

S'il parle à de certaines filles
 Dont il fit long-temps ses amours :
 « Ah! leur dit-il, toujours gentilles,
 « Aimez bien, et plaisez toujours. (*bis.*)
 « Pour toucher la prude inhumaine,
 « Trop souvent ma prière est vaine.
 « Ah! donnez, donnez, s'il vous plaît;
 « Refuser vous fait tant de peine!
 « Ah! donnez, donnez, s'il vous plaît,
 « A l'aveugle de Bagnolet. »

Mais aux buveurs sous la tonnelle
 Il dit : « Songez bien qu'ici bas,
 « Même quand la vendange est belle,
 « Le pauvre ne vendange pas. (*bis.*)
 « Bons vivans que met en goguette
 « Le vin d'une vieille feuillette,
 « Ah! donnez, donnez, s'il vous plaît;
 « Je me régale de piquette.
 « Ah! donnez, donnez, s'il vous plaît,
 « A l'aveugle de Bagnolet. »

D'autres buveurs, francs militaires,
 Chantent l'amour à pleine voix ;
 Ou gaîment rapprochent leurs verres
 Au souvenir de leurs exploits. (*bis.*)
 Il leur dit, ému jusqu'aux larmes :
 « De l'amitié goûtez les charmes.
 « Ah! donnez, donnez, s'il vous plaît;
 « Comme vous j'ai porté les armes!
 « Ah! donnez, donnez, s'il vous plaît;
 « A l'aveugle de Bagnolet. »

Faut-il enfin que je le dise?
 On le voit pour son intérêt,
 Moins à la porte de l'église,
 Qu'à la porte du cabaret. (*bis.*)
 Pour ceux que le plaisir couronne,
 J'entends sa vielle qui résonne :
 « Ah! donnez, donnez, s'il vous plaît;
 « Le plaisir rend l'ame si bonne!
 « Ah! donnez, donnez, s'il vous plaît,
 « A l'aveugle de Bagnolet. »





LE PRINCE DE NAVARRE,

OU

MATHURIN BRUNEAU ¹.

AIR : Du Ballet des Pierrots.

Quoi! tu veux régner sur la France!
Es-tu fou, pauvre Mathurin?
N'échange point ton indigence
Contre tout l'or d'un souverain.
Sur un trône l'ennui se carre,
Fier d'être encensé par des sots.
Croyez-moi, prince de Navarre,
Prince, faites-nous des sabots.

Des leçons que le malheur donne,
Tu n'as donc point tiré de fruit.
Réclamerais-tu la couronne,
Si le malheur t'avait instruit?
Cette ambition n'est point rare,
Même ailleurs que chez les héros.
Croyez-moi, prince de Navarre,
Prince, faites-nous des sabots.

Dans le rang que toi-même espères,
Trompés par des flatteurs câlins,

¹ Tout le monde se rappelle que Mathurin Bruneau, reconnu pour être fils d'un sabotier, affectait de se donner le titre de *Prince de Navarre*.

Que de rois se disent les pères
 D'enfans qui se croient orphelins!
 Régner, c'est n'être point avare
 De lois, de rubans, de grands mots.
 Croyez-moi, prince de Navarre,
 Prince, faites-nous des sabots.

Quand tu combattrais avec gloire,
 Sache que plus d'un conquérant
 Se voit arracher la victoire
 Par un général ignorant.
 Un Anglais, aidé d'un Tartare,
 Foule aux pieds de nobles drapeaux.
 Croyez-moi, prince de Navarre,
 Prince, faites-nous des sabots.

Combien d'agens illégitimes
 Servent la légitimité!
 Trop tard sur les malheurs de Nîmes
 On éclairerait ta bonté.
 Le roi qu'au Pont-neuf on répare
 Parle en vain pour les Huguenots.
 Croyez-moi, prince de Navarre,
 Prince, faites-nous des sabots.

De tes maux quel serait le terme,
 Si quelques alliés sans foi
 Prétendaient que tu tiens à ferme
 Le trône que tu dis à toi?
 De jour en jour leur ligue avare

Augmenterait le prix des baux.
Croyez-moi, prince de Navarre,
Prince, faites-nous des sabots.

Enfin pourrais-tu sans scrupule,
Graissant la pate au saint Esprit.
Faire un concordat ridicule
Avec ton père en Jésus-Christ?
Pour lui redorer sa tiare,
Tu nous surchargerais d'impôts.
Croyez-moi, prince de Navarre,
Prince, faites-nous des sabots.

D'ailleurs ton métier nous arrange :
Nos amis nous ont fait capot.
C'est pour que l'étranger la mange
Que nous mettons la poule au pot.
De nos souliers même on s'empare
Après avoir pris nos manteaux.
Croyez-moi, prince de Navarre,
Prince, faites-nous des sabots.





LA MORT SUBITE,

COUPLETS POUR UN DINER.

AIR : Du ballet des Pierrots.

Mes amis, j'accours au plus vite,
Car vous ne pardonneriez pas,
A moins, dit-on, de mort subite,
De manquer à ce gai repas.
En vain l'amour qui me lutine
Pour m'arrêter tente un effort ;
Avec vous il faut que je dîne :
Mes amis, je ne suis pas mort.

Mais bien souvent, quoiqu'heureux d'être,
On meurt sans s'en apercevoir.
Ah! mon dieu! je suis mort peut-être,
C'est ce qu'il est urgent de voir.
Je me tâte comme Sosie ;
Je ris, je mange, et je bois fort.
Ah! je me connais à la vie :
Mes amis, je ne suis pas mort.

Si j'allais, couronné de lierre,
Ici fermer les yeux soudain ;
En chantant, remplissez mon verre,
Et de vos mains pressez ma main.

Si Bacchus, dont je suis l'apôtre,
Ne m'inspire un joyeux transport,
Si ma main ne serre la vôtre,
Adieu, mes amis, je suis mort!





LES CINQUANTE ÉCUS.

AIR : Martin est fort bon garçon.

Grace à Dieu je suis héritier !
 Le métier
 De rentier
 Me sied et m'enchanté.
 Travailler serait un abus ;
 J'ai cinquante écus,
 J'ai cinquante écus,
 J'ai cinquante écus de rente.

Mes amis, la terre est à moi.
 J'ai de quoi
 Vivre en roi
 Si l'éclat me tente.
 Les honneurs me sont dévolus ;
 J'ai cinquante écus,
 J'ai cinquante écus,
 J'ai cinquante écus de rente.

Pour user des droits d'un richard,
 Sans retard
 Sur un char
 De forme élégante,
 Fuyons mes créanciers confus.
 J'ai cinquante écus,

J'ai cinquante écus,
J'ai cinquante écus de rente.

Adieu Surène et ses coteaux!
Le bordeaux,
Le mursaulx,
L'aï que l'on chante,
Vont donc enfin m'être connus.
J'ai cinquante écus,
J'ai cinquante écus,
J'ai cinquante écus de rente.

Parez-vous, Lise, mes amours,
Des atours
Que toujours
La richesse invente;
Le clinquant ne vous convient plus;
J'ai cinquante écus,
J'ai cinquante écus,
J'ai cinquante écus de rente.

Pour mes hôtes vous que je prends,
Amis francs,
Vieux parens,
Sœur jeune et fringante,
Soyez logés, nourris, vêtus;
J'ai cinquante écus,
J'ai cinquante écus,
J'ai cinquante écus de rente.

Amis, bons vins, loisirs, amours,
 Pour huit jours,
 Des plus courts,
 Comblez mon attente ;
 Le fonds suivra les revenus.
 J'ai cinquante écus,
 J'ai cinquante écus,
 J'ai cinquante écus de rente.





LE CARNAVAL DE 1818.

AIR : A ma Margot du bas en haut.

On crie à la ville, à la cour :
Ah! qu'il est court! ah! qu'il est court! (*bis.*)

Des veuves, des filles, des femmes,
Tu dois craindre les épigrammes;
Carnaval dont chacun pâtit,
Dis-nous qui t'a fait si petit.
Carnaval (*bis*), ah! comment nos belles
T'accueilleront-elles?

On crie à la ville, à la cour :
Ah! qu'il est court! ah! qu'il est court!

Chez nous quand si peu tu demeures,
Des prières de quarante heures ¹
Les heures qu'on retranchera
Sont tout ce qu'on y gagnera.
Carnaval (*bis*), ah! comment nos belles
T'accueilleront-elles?

On crie à la ville, à la cour :
Ah! qu'il est court! ah! qu'il est court!

¹ La durée de ce carnaval n'était que de vingt-quatre heures.

Vendu sans doute au ministère,
 Tu ne viens qu'afin qu'on t'enterre,
 Quand sur toi nous avons compté
 Pour quelques jours de liberté.
 Carnaval (*bis*), ah! comment nos belles
 T'accueilleront-elles?

On crie à la ville, à la cour:
 Ah! qu'il est court! ah! qu'il est court!

Des ministres, oui, je le gage,
 A la chambre, on te croit l'ouvrage;
 Et contre eux enfin déclaré,
 Le ventre même a murmuré.
 Carnaval (*bis*), ah! comment nos belles
 T'accueilleront-elles?

On crie à la ville, à la cour:
 Ah! qu'il est court! ah! qu'il est court!

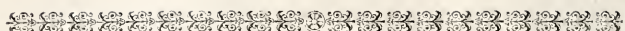
Dis-moi, ta maigreur sans égale
 Est-elle une leçon morale
 Que chez nous, en venant dîner,
 Wellington veut encor donner?
 Carnaval (*bis*), ah! comment nos belles
 T'accueilleront-elles?

On crie à la ville, à la cour:
 Ah! qu'il est court! ah! qu'il est court!

En France on vit de sacrifice;
 Aurait-on craint que la police,
 Toujours prête à nous égayer,
 N'eût trop de masques à payer?
 Carnaval (*bis*), ah! comment nos belles
 T'accueilleront-elles?

On crie à la ville, à la cour:
 Ah! qu'il est court! ah! qu'il est court! (*bis.*)





LE RETOUR DANS LA PATRIE.

AIR : Suzon sortant de son village.

Qu'il va lentement le navire
 A qui j'ai confié mon sort !
 Au rivage où mon cœur aspire,
 Qu'il est lent à trouver un port !
 France adorée !
 Douce contrée !
 Mes yeux cent fois ont cru te découvrir.
 Qu'un vent rapide
 Soudain nous guide
 Aux bords sacrés où je reviens mourir.
 Mais enfin le matelot crie :
 Terre ! terre ! là bas, voyez !
 Ah ! tous mes maux sont oubliés.
 Salut à ma patrie ! (*ter.*)

Oui, voilà les rives de France ;
 Oui, voilà le port vaste et sûr,
 Voisin des champs où mon enfance
 S'écoula sous un chaume obscur.
 France adorée !
 Douce contrée !
 Après vingt ans enfin je te revois ;
 De mon village
 Je vois la plage ;

Je vois fumer la cime de nos toits.
 Combien mon ame est attendrie!
 Là furent mes premiers amours;
 Là ma mère m'attend toujours.
 Salut à ma patrie!

Loin de mon berceau, jeune encore,
 L'inconstance emporta mes pas,
 Jusqu'au sein des mers où l'aurore
 Sourit aux plus riches climats.

France adorée!

Douce contrée!

Dieu te devait leurs fécondes chaleurs.

Toute l'année

Là brille ornée

De fleurs, de fruits, et de fruits et de fleurs.

Mais là, ma jeunesse flétrie

Rêvait à des climats plus chers;

Là, je regrettais nos hivers.

Salut à ma patrie!

J'ai pu me faire une famille,
 Et des trésors m'étaient promis.
 Sous un ciel où le sang pétille,
 A mes vœux l'amour fut soumis.

France adorée!

Douce contrée!

Que de plaisirs quittés pour te revoir!

Mais sans jeunesse,

Mais sans richesse,

Si d'être aimé je dois perdre l'espoir ;
 De mes amours, dans la prairie,
 Les souvenirs seront présents ;
 C'est du soleil pour mes vieux ans.
 Salut à ma patrie!

Poussé chez des peuples sauvages
 Qui m'offraient de régner sur eux,
 J'ai su défendre leurs rivages
 Contre des ennemis nombreux.

France adorée!

Douce contrée!

Tes champs alors gémissaient envahis.

Puissance et gloire,

Cris de victoire,

Rien n'étouffa la voix de mon pays.

De tout quitter mon cœur me prie :

Je reviens pauvre, mais constant.

Une bêche est là qui m'attend.

Salut à ma patrie!

Au bruit des transports d'allégresse,

Enfin le navire entre au port.

Dans cette barque où l'on se presse

Hâtons-nous d'atteindre le bord.

France adorée!

Douce contrée!

Puissent tes fils te revoir ainsi tous!

Enfin, j'arrive,

Et sur la rive

Je rends au ciel, je rends grace à genoux.

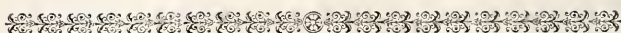
Je t'embrasse, ô terre chérie!

Dieu! qu'un exilé doit souffrir!

Moi, désormais, je puis mourir.

Salut à ma patrie! (*ter.*)





LE VENTRU,

OU

COMPTE RENDU DE LA SESSION DE 1818,

AUX ÉLECTEURS DU DÉPARTEMENT DE... PAR M***.

AIR : J'ons un curé patriote.

Électeurs de ma province,
Il faut que vous sachiez tous
Ce que j'ai fait pour le prince,
Pour la patrie et pour vous.
L'état n'a point déperi:
Je reviens gras et fleuri.

Quels dînés,	} <i>bis.</i>
Quels dînés	
Les ministres m'ont donnés!	
Oh! que j'ai fait de bons dînés!	

Au ventre toujours fidèle,
J'ai pris, suivant ma leçon,
Place à dix pas de Villèle,
A quinze de d'Argenson;
Car dans ce ventre étoffé
Je suis entré tout truffé.

Quels dînés,
Quels dînés

Les ministres m'ont donnés !
Oh ! que j'ai fait de bons dînés !

Comme il faut au ministère
Des gens qui parlent toujours
Et hurlent pour faire taire
Ceux qui font de bons discours,
J'ai parlé, parlé, parlé ;
J'ai hurlé, hurlé, hurlé.

Quels dînés,
Quels dînés

Les ministres m'ont donnés !
Oh ! que j'ai fait de bons dînés !

Si la presse a des entraves,
C'est que je l'avais promis ;
Si j'ai bien parlé des braves,
C'est qu'on me l'avait permis.
J'aurais voté dans un jour
Dix fois contre et dix fois pour.

Quels dînés,
Quels dînés

Les ministres m'ont donnés !
Oh ! que j'ai fait de bons dînés !

J'ai repoussé les enquêtes,
Afin de plaire à la cour ;
J'ai, sur toutes les requêtes,
Demandé l'*ordre du jour*.
Au nom du roi, par mes cris,

J'ai rebanni les proscrits.
 Quels dînés,
 Quels dînés
 Les ministres m'ont donnés!
 Oh! que j'ai fait de bons dînés!

Des dépenses de police
 J'ai prouvé l'utilité;
 Et non moins Français qu'un Suisse,
 Pour les Suisses j'ai voté.
 Gardons bien, et pour raison,
 Ces amis de la maison.
 Quels dînés,
 Quels dînés
 Les ministres m'ont donnés!
 Oh! que j'ai fait de bons dînés!

Malgré des calculs sinistres,
 Vous paîrez, sans y songer,
 L'étranger et les ministres,
 Les ventrus et l'étranger.
 Il faut que, dans nos besoins,
 Le peuple dîne un peu moins.
 Quels dînés,
 Quels dînés
 Les ministres m'ont donnés!
 Oh! que j'ai fait de bons dînés!

Enfin, j'ai fait mes affaires:
 Je suis procureur du roi;

J'ai placé deux de mes frères,
 Mes trois fils ont de l'emploi.
 Pour les autres sessions,
 J'ai cent invitations.

Quels dînés!

Quels dînés

Les ministres m'ont donnés!

Oh! que j'ai fait de bons dînés!

} *bis.*





LA COURONNE.

COUPLETS CHANTÉS PAR UN ROI DE LA FÈVE.

AIR :

Grace à la fève, je suis roi.
 Nous le voulons : versez à boire !
 Ça, mes sujets, couronnez-moi !
 Et qu'on porte envie à ma gloire ;
 A l'espoir du rang le plus beau
 Point de cœur qui ne s'abandonne.
 Nul n'est content de son chapeau ;
 Chacun voudrait une couronne.

Un roi sur son front obscurci
 Porte une couronne éclatante.
 Le pâtre a sa couronne aussi,
 Couronne de fleurs qui me tente.
 A l'un le ciel la fait payer ;
 Mais au berger l'amour la donne ;
 Le roi l'ôte pour sommeiller,
 Colin dort avec sa couronne.

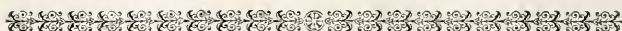
Le Français, poëte et guerrier,
 Sert les muses et la victoire.
 Le front ceint d'un double laurier,
 Il triomphe et chante sa gloire.
 Quand du rang qu'il doit occuper
 Il tombe, trahi par Bellone,

Le sceptre lui peut échapper,
Mais il conserve sa couronne.

Belles, vous portez à quinze ans
La couronne de l'innocence :
Bientôt viennent les courtisans ;
Comme les rois on vous encense.
Comme eux de pièges séducteurs
L'artifice vous environne ;
Vous n'écoutez que vos flatteurs,
Et vous perdez votre couronne.

Perdre une couronne ! A ces mots
Chacun doit penser à la sienne.
Je n'ai point doublé les impôts ;
Je n'ai point de noblesse ancienne.
Mon peuple, buvons de concert :
La place me paraît si bonne !
N'allez pas avant le dessert
Me faire abdiquer la couronne.





LE BON MÉNAGE.

AIR : De la Légère.

Commissaire!
Commissaire!
Colin bat sa ménagère.
Commissaire,
Laissez faire;
Pour l'amour
C'est un beau jour.

Commissaire du quartier,
Cela point ne vous regarde;
Point n'est besoin de la garde
Qu'appelle en vain le portier.
Oui, Colin bat sa Colette;
Mais ainsi, tous les lundis,
L'amour, aux cris qu'elle jette,
S'éveille dans leur taudis.

Commissaire!
Commissaire!
Colin bat sa ménagère.
Commissaire,
Laissez faire;
Pour l'amour
C'est un beau jour,

Colin est un gros garçon
 Qui chante dès qu'il s'éveille.
 Colette, ronde et vermeille,
 A la gaité du pinson.
 Chez eux la haine est sans force ;
 Car tous deux de leur plein gré,
 Pour se passer du divorce,
 Se sont passés du curé.

Commissaire !
 Commissaire !
 Colin bat sa ménagère.
 Commissaire !
 Laissez faire ;
 Pour l'amour
 C'est un beau jour.

Bras dessus et bras dessous,
 Chaque soir à la guinguette,
 S'en vont Colin et Colette
 Sabler du vin à six sous.
 C'est pour trinquer sous l'ombrage
 Où, sans témoin, fut passé
 Leur contrat de mariage,
 Sur un banc qu'ils ont cassé.

Commissaire !
 Commissaire !
 Colin bat sa ménagère.
 Commissaire,

Laissez faire;
 Pour l'amour
 C'est un beau jour.

Parfois, pour d'autres attraits
 Colin se met en dépense;
 Mais Colette a pris l'avance,
 Et s'en venge encore après.
 On aura fait quelque conte,
 Et de dépit transportés
 Peut-être ils règlent le compte
 De leurs infidélités.

Commissaire!
 Commissaire!
 Colin bat sa ménagère.
 Commissaire,
 Laissez faire;
 Pour l'amour
 C'est un beau jour.

Commissaire du quartier,
 Cela point ne vous regarde;
 Point n'est besoin de la garde
 Qu'appelle en vain le portier.
 Déjà, sans doute, on s'embrasse,
 Et dans son lit, à loisir,
 Demain, Colette un peu lasse,
 Ne s'en prendra qu'au plaisir.

Commissaire!
 Commissaire!
 Colin bat sa ménagère.
 Commissaire,
 Laissez faire;
 Pour l'amour
 C'est un beau jour.





LE CHAMP D'ASILE.

AOUT 1818.

AIR : Romance de Bélisaire. (Par GARAT)

Un chef de bannis courageux,
 Implorant un lointain asile,
 A des sauvages ombrageux
 Disait : « L'Europe nous exile.
 « Heureux enfans de ces forêts,
 « De nos maux apprenez l'histoire :
 « Sauvages ! nous sommes Français ;
 « Prenez pitié de notre gloire.

« Elle épouvante encor les rois,
 « Et nous bannit des humbles chaumes .
 « D'où sortis pour venger nos droits
 « Nous avons dompté vingt royaumes.
 « Nous courions conquérir la paix
 « Qui fuyait devant la victoire.
 « Sauvages ! nous sommes Français ;
 « Prenez pitié de notre gloire.

« Dans l'Inde, Albion a tremblé
 « Quand de nos soldats intrépides
 « Les chants d'allégresse ont troublé
 « Les vieux échos des pyramides.

« Les siècles pour tant de hauts faits
 « N'auront point assez de mémoire.
 « Sauvages ! nous sommes Français ;
 « Prenez pitié de notre gloire.

« Un homme enfin sort de nos rangs,
 « Il dit : « Je suis le dieu du monde. »
 « L'on voit soudain les rois errans
 « Conjurer sa foudre qui gronde.
 « De loin saluant son palais,
 « A ce dieu seul ils semblaient croire.
 « Sauvages ! nous sommes Français ;
 « Prenez pitié de notre gloire.

« Mais il tombe ; et nous, vieux soldats
 « Qui suivions un compagnon d'armes,
 « Nous voguons jusqu'en vos climats,
 « Pleurant la patrie et ses charmes.
 « Qu'elle se relève à jamais
 « Du grand naufrage de la Loire !
 « Sauvages ! nous sommes Français ;
 « Prenez pitié de notre gloire. »

Il se tait. Un sauvage alors
 Répond : « Dieu calme les orages.
 « Guerriers ! partagez nos trésors,
 « Ces champs, ces fleuves, ces ombrages.
 « Gravons sur l'arbre de la paix
 « Ces mots d'un fils de la victoire :

« Sauvages ! nous sommes Français ;
« Prenez pitié de notre gloire. »

Le Champ d'Asile est consacré ;
Élevez-vous , cité nouvelle !
Soyez-nous un port assuré
Contre la fortune infidèle.
Peut-être aussi des plus hauts faits
Nos fils vous racontant l'histoire,
Vous diront : Nous sommes Français ;
Prenez pitié de notre gloire.





LA MORT DE CHARLEMAGNE.

ARR : Le bruit des roulettes gâte tout.

Dans le vieux Roman de la Rose
 J'ai vu que le fils de Pépin,
 Redoutant son apothéose,
 Disait à l'évêque Turpin :
 Prélat, sois bon à quelque chose ;
 L'âge m'accable, guéris-moi.
 Oui, lui dit Turpin, et vive le roi! (*bis.*)

Turpin, sais-tu qu'on me répète
 Ce mot-là depuis bien long-temps?
 Turpin répond : J'ai la recette
 D'un cœur de vierge de vingt ans.
 Fleur de vingt ans, vertu parfaite,
 Vous rajeunira, sur ma foi.
 Sauvons la patrie, et vive le roi! (*bis.*)

Vite, un décret de Charlemagne
 Met un haut prix à ce trésor ;
 On cherche à Rome, en Allemagne,
 Même en France on le cherche encor.
 Les curés cherchaient en campagne,

Disant : Ce prince plein de foi
 Doublera la dîme, et vive le roi! (*bis.*)

Turpin d'abord trouve lui-même
 Cœur de vingt ans non profané;
 Mais un bon moine de Télème
 Le croque à l'instant sous son né.
 Quoi! sans respect du diadème!
 Oui, dit le moine, c'est ma loi.
 L'église avant tout, et vive le roi! (*bis.*)

Un juge, espérant la simarre,
 Loin de Paris cherche si bien,
 Qu'il découvre aussi l'oiseau rare
 Qu'attendait le roi très chrétien.
 Un seigneur dit : Je m'en empare :
 Le droit de jambage est à moi.
 Tout pour la noblesse, et vive le roi! (*bis.*)

Je serai duc! s'écrie un page,
 Dénichant enfin à son tour
 Fille de vingt ans neuve et sage,
 Que soudain il mène à la cour.
 On illumine à son passage ;
 Et le peuple, qui sait pourquoi,
 Chante un *Te Deum*, et vive le roi! (*bis.*)

Mais en voyant le doux remède
 Le roi dit : C'est l'esprit malin.

Fi donc! cette vierge est trop laide;
 Mieux vaut mourir comme un vilain.
 Or, il meurt, son fils lui succède,
 Et Turpin répète au convoi:
 Vite, qu'on l'enterre, et vive le roi. (*bis.*)





LE VENTRU,

AUX ÉLECTIONS DE 1819.

AIR : Faut d'la vertu, pas trop n'en faut.

Autour du pot c'est trop tourner,
Messieurs! l'on m'attend pour dîner. } *bis.*

Électeurs, j'ai, sans nul mystère,
Fait de bons dîners l'an passé.
On met la table au ministère;
Renommez-moi, je suis pressé.

Autour du pot c'est trop tourner,
Messieurs! l'on m'attend pour dîner.

Préfets, que tout nous réussisse;
Et du moins vous conserverez,
Si l'on vous traduit en justice,
Le droit de choisir les jurés.

Autour du pot c'est trop tourner,
Messieurs! l'on m'attend pour dîner.

Maires, soignez bien mes affaires;
Vous courez aussi des dangers.
Si les villes nommaient leurs maires,
Moins de loups deviendraient bergers.

Autour du pòt c'est trop tourner,
Messieurs! l'on m'attend pour dîner.

Dévots, j'ai la fói la plus forte ;
A Dieu je dis chaque matin :
Faites qu'à cent écus l'on porte
La patente d'ignorantin.

Autour du pot c'est trop tourner,
Messieurs! l'on m'attend pour dîner.

Ultras, c'est moi qu'il faut qu'on nomme ;
Faisons la paix, preux chevaliers :
N'oubliez pas que je suis homme
A manger à deux râteliers.

Autour du pot c'est trop tourner,
Messieurs! l'on m'attend pour dîner.

Libéraux, dans vos doléances,
Pourquoi donc vous en prendre à moi,
Quand le creuset des ordonnances
Peut faire évaporer la loi?

Autour du pot c'est trop tourner,
Messieurs! l'on m'attend pour dîner.

Les emplois étant ma ressource
Aux impôts dois-je m'opposer?

Par honneur je remplis la bourse
Où par devoir j'aime à puiser.

Autour du pot c'est trop tourner,
Messieurs! l'on m'attend pour dîner.

On craindrait l'équité farouche
D'un tas d'orateurs éclatans;
Moi, dès que j'ouvrirai la bouche,
Les ministres seront contens.

Autour du pot c'est trop tourner,
Messieurs! l'on m'attend pour dîner. } *bis.*





LA NATURE.

AIR : Ah ! que de chagrins dans la vie.

Combien la nature est féconde
 En plaisirs ainsi qu'en douleurs !
 De noirs fléaux couvrent le monde
 De débris, de sang et de pleurs. (*bis.*)
 Mais à ses pieds la beauté nous attire ;
 Mais des raisins le nectar est foulé.
 Coulez, bons vins ; femmes, daignez sourire ;
 Et l'univers est consolé. } *bis.*

Chaque pays eut son déluge.
 Hélas ! peut-être jour et nuit,
 Une arche est encor le refuge
 De mortels que l'onde poursuit.
 Sitôt qu'Iris brille sur leur navire,
 Et que vers eux la colombe a volé,
 Coulez, bons vins ; femmes, daignez sourire ;
 Et l'univers est consolé.

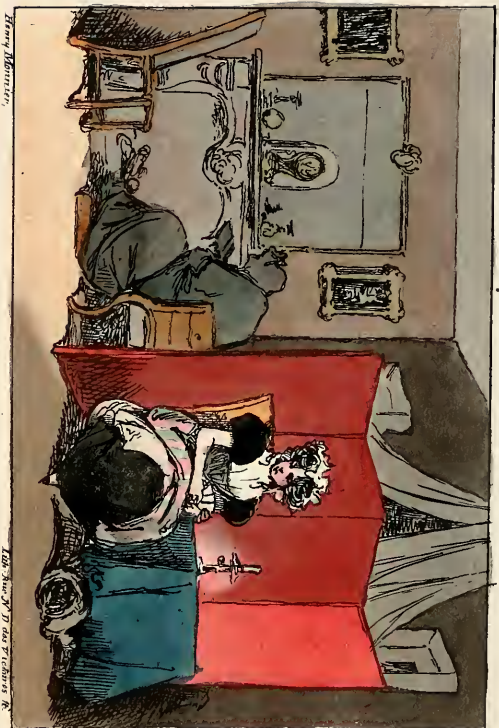
Quel autre champ de funérailles !
 L'Etna s'agite, et, furieux,
 Semble, du fond de ses entrailles,
 Vomir l'enfer contre les cieux.
 Mais pour renaître enfin sa rage expire :
 Il se rasseoit sur le monde ébranlé.

Coulez, bons vins; femmes, daignez sourire;
Et l'univers est consolé.

Dieu! que de souffrances nouvelles!
L'affreux vautour de l'Orient,
La peste a déployé ses ailes,
Sur l'homme qui tombe en fuyant.
Le ciel s'apaise, et la pitié respire,
On tend la main au malade exilé.
Coulez, bons vins; femmes, daignez sourire;
Et l'univers est consolé.

Mars enfin comble nos misères:
Des rois nous payons les défis.
Humide encor du sang des pères,
La terre boit le sang des fils.
Mais l'homme aussi se lasse de détruire,
Et la nature à son cœur a parlé.
Coulez, bons vins; femmes, daignez sourire;
Et l'univers est consolé.

Ah! loin d'accuser la nature,
Du printemps chantons le retour;
Des roses de sa chevelure
Parfumons la joie et l'amour. (*bis.*)
Malgré l'horreur que l'esclavage inspire,
Sur les débris d'un empire écroulé,
Coulez, bons vins; femmes, daignez sourire; } *bis.*
Et l'univers est consolé.



Les Enfants.

Les Enfants de la Princesse R.



LES CARTES ou L'HOROSCOPE.

AIR : De la petite Gouvernante.

Tandis qu'en faisant sa prière,
 Au coin du feu maman s'en dort,
 Peu faite pour être ouvrière,
 Dans les cartes cherchons mon sort.
 Maman dirait : Craignez les bagatelles!
 Le diable est fin ; tremblez, Suzon!
 Mais j'ai seize ans : les cartes seront belles.
 Les cartes ont toujours raison,
 Toujours raison, toujours raison. } *bis.*

Amour, enfant ou mariage,
 Sachons ce qui m'attend ici.
 J'ai certain amant qui voyage :
 Valet de cœur ? Bon ! le voici.
 Pour une veuve, aux pleurs il me condamne.
 L'ingrat l'épouse, ô trahison !
 J'entre au couvent ; mon confesseur se damne.
 Les cartes ont toujours raison,
 Toujours raison, toujours raison.

Au parloir témoin de mes larmes,
 Le roi de carreau vient souvent :
 C'est un prince épris de mes charmes ;
 Il m'enlève de mon couvent.
 Par des cadeaux son altesse m'entraîne
 Jusqu'à sa petite maison.

La nuit survient, et je suis presque reine.

Les cartes ont toujours raison,
Toujours raison, toujours raison.

Je suis le prince à la campagne.
On vient lui parler contre moi.
En secret un brun m'accompagne,
Tout se découvre : adieu mon roi !

Un de perdu, j'en vois arriver douze ;
J'enflamme un campagnard grison :

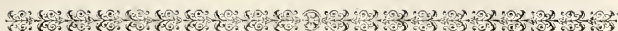
Je suis cruelle, et celui-là m'épouse.
Les cartes ont toujours raison,
Toujours raison, toujours raison.

En ménage d'une semaine,
Dans un char je brille à Paris.
C'est le roi de trèfle qui mène ;
Mon mari gronde, et je m'en ris :

Dieu ! l'amour fuit à l'aspect d'une vieille !
En ai-je passé la saison ?

Eh ! non vraiment, c'est maman qui s'éveille. } *bis.*
Les cartes ont toujours raison ,
Toujours raison, toujours raison.





LA

SAINTE ALLIANCE DES PEUPLES.

CHANSON

CHANTÉE A LIANCOURT, POUR LA FÊTE DONNÉE PAR M. LE DUC DE LA
ROCHEFOUCAULT, EN RÉJOUISSANCE DE L'ÉVACUATION DU TERRITOIRE
FRANÇAIS, AU MOIS D'OCTOBRE 1818.

AIR : Du Dieu des bonnes gens.

J'ai vu la Paix descendre sur la terre,
Semant de l'or, des fleurs et des épis.
L'air était calme, et du Dieu de la guerre
Elle étouffait les foudres assoupis.
« Ah! disait-elle, égaux par la vaillance,
« Français, Anglais, Belge, Russe ou Germain,
« Peuples, formez une sainte alliance,
« Et donnez-vous la main.

« Pauvres mortels, tant de haine vous lasse!
« Vous ne goûtez qu'un pénible sommeil.
« D'un globe étroit divisez mieux l'espace;
« Chacun de vous aura place au soleil.
« Tous attelés au char de la puissance,
« Du vrai bonheur vous quittez le chemin.
« Peuples, formez une sainte alliance,
« Et donnez-vous la main.

« Chez vos voisins vous portez l'incendie :
 « L'aquilon souffle, et vos toits sont brûlés;
 « Et quand la terre est enfin refroidie,
 « Le soc languit sous des bras mutilés.
 « Près de la borne où chaque état commence,
 « Aucun épi n'est pur de sang humain.
 « Peuples, formez une sainte alliance,
 « Et donnez-vous la main.

« Des potentats, dans vos cités en flammes,
 « Osent du bout de leur sceptre insolent
 « Marquer, compter et recompter les ames
 « Que leur adjuge un triomphe sanglant.
 « Faibles troupeaux, vous passez sans défense
 « D'un joug pesant sous un joug inhumain.
 « Peuples, formez une sainte alliance,
 « Et donnez-vous la main.

« Que Mars en vain n'arrête point sa course.
 « Fondez des lois dans vos pays souffrants;
 « De votre sang ne livrez plus la source
 « Aux rois ingrats, aux vastes conquérans.
 « Des astres faux conjurez l'influence;
 « Effroi d'un jour, ils pâliront demain.
 « Peuples, formez une sainte alliance,
 « Et donnez-vous la main.

« Oui, libre enfin, que le monde respire;
 « Sur le passé jetez un voile épais.

« Semez vos champs aux accords de la lyre ;
 « L'encens des arts doit brûler pour la paix.
 « L'espoir riant, au sein de l'abondance,
 « Accueillera les doux fruits de l'hymen.
 « Peuples, formez une sainte alliance,
 « Et donnez-vous la main. »

Ainsi parlait cette vierge adorée,
 Et plus d'un roi répétait ses discours.
 Comme au printemps la terre était parée ;
 L'automne en fleurs rappelait les amours.
 Pour l'étranger, coulez, bons vins de France :
 De sa frontière il reprend le chemin.
 Peuples, formons une sainte alliance,
 Et donnons-nous la main.





ROSETTE.

AIR nouveau de M. de BEAUPLAN.

Sans respect pour votre printemps,
 Quoi! vous me parlez de tendresse,
 Quand sous le poids de quarante ans
 Je vois succomber ma jeunesse!
 Je n'eus besoin pour m'enflammer
 Jadis que d'une humble grisette.
 Ah! que ne puis-je vous aimer
 Comme autrefois j'aimais Rosette!

Votre équipage tous les jours
 Vous montre en parure brillante.
 Rosette, sous de frais atours,
 Courait à pied, leste et riante.
 Partout ses yeux pour m'alarmer
 Provoquaient l'œillade indiscrete.
 Ah! que ne puis-je vous aimer
 Comme autrefois j'aimais Rosette!

Dans le satin de ce boudoir,
 Vous souriez à mille glaces.
 Rosette n'avait qu'un miroir;
 Je le croyais celui des Graces.
 Point de rideaux pour s'enfermer;
 L'aurore égayait sa couchette.

Ah! que ne puis-je vous aimer
Comme autrefois j'aimais Rosette!

Votre esprit, qui brille éclairé,
Inspirerait plus d'une lyre.
Sans honte je vous l'avoûrai,
Rosette à peine savait lire.
Ne pouvait-elle s'exprimer,
L'amour lui servait d'interprète.
Ah! que ne puis-je vous aimer
Comme autrefois j'aimais Rosette!

Elle avait moins d'attraits que vous ;
Même elle avait un cœur moins tendre ;
Oui, ses yeux se tournaient moins doux
Vers l'amant heureux de l'entendre.
Mais elle avait, pour me charmer,
Ma jeunesse que je regrette.
Ah! que ne puis-je vous aimer
Comme autrefois j'aimais Rosette!





LES RÉVÉREND S PÈRES.

DÉCEMBRE 1819.

AIR : Bonjour, mon ami Vincent.

Hommes noirs, d'où sortez-vous?
 Nous sortons de dessous terre.
 Moitié renards, moitié loups,
 Notre règle est un mystère.
 Nous sommes fils de Loyola;
 Vous savez pourquoi l'on nous exila.
 Nous rentrons ; songez à vous taire !
 Et que vos enfans suivent nos leçons.
 C'est nous qui fessons,
 Et qui refessons
 Les jolis petits, les jolis garçons.

Un pape nous abolit :
 Il mourut dans les coliques.
 Un pape nous rétablit :
 Nous en ferons des reliques.
 Confessons, pour être absolus :
 Henri quatre est mort, qu'on n'en parle plus.
 Vivent les rois bons catholiques !
 Pour Ferdinand sept nous nous prononçons.
 Et puis nous fessons,
 Et nous refessons
 Les jolis petits, les jolis garçons.

Par le grand homme du jour
 Nos maisons sont protégées.
 Oui, d'un baptême de cour
 Voyez en nous les dragées ¹.
 Le favori par tant d'égards
 Espère acquérir de pieux mouchards.
 Encor quelques lois de changées,
 Et, pour le sauver, nous le renversons.
 Et puis nous fessons,
 Et nous refessons
 Les jolis petits, les jolis garçons.

Si tout ne changeait dans peu,
 Si l'on croyait la canaille,
 La Charte serait de feu
 Et le monarque de paille.
 Nous avons le secret d'en haut :
 La Charte de paille est ce qu'il nous faut.
 C'est litière pour la prêtraille :
 Elle aura la dîme et nous les moissons.
 Et puis nous fessons,
 Et nous refessons
 Les jolis petits, les jolis garçons.

Du fond d'un certain palais,
 Nous dirigeons nos attaques.
 Les moines sont nos valets :
 On a refait leurs casaques.

¹ M. le duc D. . . venait de faire baptiser son fils.

Les missionnaires sont tous
Commis voyageurs trafiquant pour nous.

Les capucins sont nos cosaques :
A prendre Paris nous les exerçons.

Et puis nous fessons,
Et nous refessons
Les jolis petits, les jolis garçons.

Enfin, reconnaissez-nous
Aux ames déjà séduites.
Escobard va sous nos coups
Voir vos écoles détruites.
Au pape rendez tous ses droits;
Léguez-nous vos biens et portez nos croix.
Nous sommes, nous sommes jésuites;
Français, tremblez tous : nous vous bénissons !
Et puis nous fessons,
Et nous refessons
Les jolis petits, les jolis garçons.





LES ENFANS DE LA FRANCE.

1819.

AIR : Vaudeville de Turenne.

Reine du monde, ô France, ô ma patrie !
 Soulève enfin ton front cicatrisé.
 Sans qu'à tes yeux leur gloire en soit flétrie,
 De tes enfans l'étendard s'est brisé. (*bis.*)
 Quand la fortune outrageait leur vaillance,
 Quand de tes mains tombait ton sceptre d'or,
 Tes ennemis disaient encor :
 Honneur aux enfans de la France ! (*bis.*)

De tes grandeurs tu sus te faire absoudre,
 France, et ton nom triomphe des revers.
 Tu peux tomber, mais c'est comme la foudre
 Qui se relève et gronde au haut des airs.
 Le Rhin aux bords ravis à ta puissance
 Porte à regret le tribut de ses eaux ;
 Il crie au fond de ses roseaux :
 Honneur aux enfans de la France !

Pour effacer des coursiers du Barbare
 Les pas empreints dans tes champs profanés,
 Jamais le ciel te fut-il moins avare ?
 D'épis nombreux vois ces champs couronnés.
 D'un vol fameux prompts à venger l'offense,
 Vois les beaux-arts consolant leurs autels,

Y graver en traits immortels :
Honneur aux enfans de la France !

Prête l'oreille aux accens de l'histoire :
Quel peuple ancien devant toi n'a tremblé ?
Quel nouveau peuple, envieux de ta gloire,
Ne fut cent fois de ta gloire accablé ?
En vain l'Anglais a mis dans la balance
L'or que pour vaincre ont mendié les rois,
Des siècles entends-tu la voix ?
Honneur aux enfans de la France !

Dieu qui punit le tyran et l'esclave,
Veut te voir libre, et libre pour toujours.
Que tes plaisirs ne soient plus une entrave :
La Liberté doit sourire aux amours.
Prends son flambeau, laisse dormir sa lance,
Instruis le monde, et cent peuples divers
Chanteront en brisant leurs fers :
Honneur aux enfans de la France !

Relève-toi, France, reine du monde !
Tu vas cueillir tes lauriers les plus beaux.
Oui, d'âge en âge une palme féconde
Doit de tes fils protéger les tombeaux. (*bis.*)
Que près du mien, telle est mon espérance,
Pour la patrie admirant mon amour,
Le voyageur répète un jour :
Honneur aux enfans de la France ! (*bis.*)



LES MIRMIDONS,

OU

LES FUNÉRAILLES D'ACHILLE.

DÉCEMBRE 1819.

AIR : Du Vaudeville de la Garde nationale.

CHOEUR.

Mirmidons, race féconde,
 Mirmidons,
 Enfin nous commandons :
 Jupiter livre le monde
 Aux mirmidons, aux mirmidons. (*bis.*)

Voyant qu'Achille succombe,
 Ses mirmidons, hors des rangs,
 Disent : Dansons sur sa tombe :
 Les petits vont être grands.

Mirmidons, race féconde,
 Mirmidons,
 Enfin nous commandons :
 Jupiter livre le monde
 Aux mirmidons, aux mirmidons.

D'Achille tournant les broches
 Pour engraisser nous rampions :

Il tombe; sonnons les cloches;
Allumons tous nos lampions.

Mirmidons, race féconde,
Mirmidons,

Enfin nous commandons :
Jupiter livre le monde
Aux mirmidons, aux mirmidons.

De l'armée et de la flotte
Les gens seront malmenés.
Rendons-leur les coups de botte
Qu'Achille nous a donnés.

Mirmidons, race féconde,
Mirmidons,

Enfin nous commandons :
Jupiter livre le monde
Aux mirmidons, aux mirmidons.

Toi, *Mironton, mirontaine*,
Prends l'arme de ce héros;
Puis, en vrai Croquemitaine,
Tu feras peur aux marmots.

Mirmidons, race féconde,
Mirmidons,

Enfin nous commandons :
Jupiter livre le monde
Aux mirmidons, aux mirmidons.

De son habit de bataille,
 Qu'ont respecté les boulets,
 A dix rois de notre taille
 Faisons dix habits complets.

Mirmidons, race féconde,
 Mirmidons,
 Enfin nous commandons :
 Jupiter livre le monde
 Aux mirmidons, aux mirmidons.

Son sceptre, qu'on nous défère,
 Est trop pesant et trop long ;
 Son fouet fait mieux notre affaire.
 Trottez, peuples, trottez donc !

Mirmidons, race féconde,
 Mirmidons,
 Enfin nous commandons :
 Jupiter livre le monde
 Aux mirmidons, aux mirmidons.

Qu'un Nestor en vain nous crie :
 L'ennemi fait des progrès !
 Ne parlons plus de patrie ;
 L'on nous écoute au congrès.

Mirmidons, race féconde,
 Mirmidons,
 Enfin nous commandons :

Jupiter livre le monde
Aux mirmidons, aux mirmidons.

Forçant les lois à se taire,
Gouvernons sans embarras,
Nous qui mesurons la terre
A la longueur de nos bras.

Mirmidons, race féconde,
Mirmidons,
Enfin nous commandons :
Jupiter livre le monde
Aux mirmidons, aux mirmidons.

Achille était poétique ;
Mais, morbleu ! nous l'effaçons.
S'il inspire une œuvre épique,
Nous inspirons des chansons.

Mirmidons, race féconde,
Mirmidons,
Enfin nous commandons :
Jupiter livre le monde
Aux mirmidons, aux mirmidons.

Pourtant d'une peur servile
Parfois rien ne nous défend.
Grands dieux ! c'est l'ombre d'Achille !
Eh ! non : ce n'est qu'un enfant.

Mirmidons, race féconde,
 Mirmidons,
 Enfin nous commandons :
 Jupiter livre le monde
 Aux mirmidons, aux mirmidons. (*bis.*)





LES ROSSIGNOLS.

AIR : C'est à mon maître en l'art de plaire.

La nuit a ralenti les heures :
 Le sommeil s'étend sur Paris.
 Charmez l'écho de nos demeures ;
 Éveillez-vous, oiseaux chéris.
 Dans ces instans où le cœur pense,
 Heureux qui peut rentrer en soi !
 De la nuit j'aime le silence :
 Doux rossignols, chantez pour moi. (*bis.*)

Doux chantres de l'amour fidèle,
 De Phryné fuyez le séjour :
 Phryné rend chaque nuit nouvelle
 Complice d'un nouvel amour.
 En vain des baisers sans ivresse
 Ont scellé des sermens sans foi ;
 Je crois encore à la tendresse :
 Doux rossignols, chantez pour moi.

Pour vous il n'est point de Zoïle ;
 Mais croyez-vous, par vos accords,
 Toucher l'avare, au cœur stérile,
 Qui compte à présent ses trésors ?
 Quand la nuit, favorable aux ruses,
 Pour son or le remplit d'effroi,

Ma pauvreté sourit aux Muses :
Doux rossignols, chantez pour moi.

Vous qui redoutez l'esclavage,
Ah! refusez vos tendres airs
A ces nobles qui, d'âge en âge,
Pour en donner portent des fers.
Tandis qu'ils veillent en silence,
Débout, auprès du lit d'un roi,
C'est la liberté que j'encense :
Doux rossignols, chantez pour moi.

Mais votre voix devient plus vive :
Non, vous n'aimez pas les méchants.
Du printemps le parfum m'arrive
Avec la douceur de vos chants.
La nature, plus belle encore,
Dans mon cœur va graver sa loi.
J'attends le réveil de l'aurore :
Doux rossignols, chantez pour moi. (*bis.*)





HALTE-LA!

OU

LE SYSTÈME DES INTERPRÉTATIONS,

CHANSON DE FÊTE POUR MARIE ***.

1820.

AIR : Halte-là, la Garde royale est là.

Comment, sans vous compromettre,
Vous tourner un compliment?
De ne rien prendre à la lettre
Nos juges ont fait serment.
Puis-je parler de Marie?
V..... dira : « Non.
« C'est la mère d'un Messie,
« Le deuxième de son nom.
« Halte-là! (*bis.*)
« Vite, en prison pour cela. »

Dirai-je que la nature
Vous combla d'heureux talens ;
Que les dieux de la peinture
Sont touchés de votre encens ;
Que votre ame encor brisée
Pleure un vol fait par des rois?
« Ah! vous pleurez le Musée,
« Dit M..... le Gaulois.

« Halte-là !

« Vite, en prison pour cela. »

Si je dis que la musique
 Vous offre aussi des succès ;
 Qu'à plus d'un chant héroïque
 S'émeut votre cœur français :
 « On ne m'en fait point accroire,
 « S'écrie H. . radieux :
 « Chanter la France et la gloire,
 « C'est par trop séditieux.

« Halte-là !

« Vite, en prison pour cela. »

Si je peins la bienfaisance
 Et les pleurs qu'elle tarit ;
 Si je chante l'opulence
 A qui le pauvre sourit,
 J. d. P.
 Dit : « La bonté rend suspect ;
 « Et soulager l'infortune,
 « C'est nous manquer de respect.

« Halte-là !

« Vite, en prison pour cela. »

En vain l'amitié m'inspire :
 Je suis effrayé de tout.
 A peine j'ose vous dire
 Que c'est le quinze d'août.
 « Le quinze d'août ! s'écrie

« B. toujours en fureur :
 « Vous ne fêtez pas Marie ,
 « Mais vous fêtez l'Empereur !
 « Halte-là !
 « Vite, en prison pour cela. »

Je me tais donc par prudence
 Et n'offre que quelques fleurs.
 Grand Dieu ! quelle inconséquence !
 Mon bouquet a trois couleurs.
 Si cette erreur fait scandale,
 Je puis me perdre avec vous.
 Mais la clémence royale
 Est là pour nous sauver tous...

Halte-là ! (*bis.*)

Vite, en prison pour cela.





L'ENFANT DE BONNE MAISON,

OU

MÉMOIRE PRÉSENTÉ A MESSIEURS DE L'ÉCOLE DE CHARTRES,
CRÉÉE PAR UNE NOUVELLE ORDONNANCE.

AIR : De la Treille de sincérité.

Seuls arbitres
Du sceau des titres,
Chartriers, rendez-moi l'honneur :
Je suis bâtard d'un grand seigneur. (*bis.*)

De votre savoir qui prospère,
J'attends parchemins et blason :
Un bâtard est fils de son père,
Je veux restaurer ma maison. (*bis.*)
Oui, plus noble que certains êtres,
Des privilèges fiers suppôts,
Moi je descends de mes ancêtres ;
Que leur ame soit en repos !

Seuls arbitres
Du sceau des titres,
Chartriers, rendez-moi l'honneur :
Je suis bâtard d'un grand seigneur.

Ma mère, en illustre personne,
Dédaigna robins et traitans ;

De l'Opéra sortit baronne,
 Et se fit comtesse à trente ans.
 Marquise enfin des plus sévères,
 Elle nargua les sots propos.
 Auprès de mes chastes grand' mères,
 Que son ame soit en repos!

Seuls arbitres
 Du sceau des titres,
 Chartriers, rendez-moi l'honneur :
 Je suis bâtard d'un grand seigneur.

Mon père, que sans flatterie
 Je cite avant tous ses aïeux,
 Était chevalier d'industrie,
 Sans en être moins glorieux.
 Comme il avait pour plaire aux dames
 De vieux cordons et l'air dispos,
 Il vécut aux dépens des femmes :
 Que son ame soit en repos!

Seuls arbitres
 Du sceau des titres,
 Chartriers, rendez-moi l'honneur :
 Je suis bâtard d'un grand seigneur.

Endetté de plus d'une somme,
 Et dans un donjon retiré,
 Mon aïeul, en bon gentilhomme,
 S'enivrait avec son curé.

Sur le dos des gens du village,
Après boire, il cassait les pots.
Il but ainsi son héritage :
Que son ame soit en repos !

Seuls arbitres
Du sceau des titres,
Chartriers, rendez-moi l'honneur :
Je suis bâtard d'un grand seigneur.

Mon bisaïeul, chassant de race,
Fut un comte fort courageux,
Qui, laissant rouiller sa cuirasse,
Joua noblement tous les jeux.
Après une suite traîtresse
De pics, de repics, de capots,
Un as dépouilla son altesse :
Que son ame soit en repos !

Seuls arbitres
Du sceau des titres,
Chartriers, rendez-moi l'honneur :
Je suis bâtard d'un grand seigneur.

Mon trisaïeul, roi légitime
D'un pays fort mal gouverné,
Tranchait parfois du magnanime,
Surtout quand il avait dîné.
Mais les plaisirs de ce grand prince
Ayant absorbé les impôts,

Il mangea province à province :
Que son ame soit en repos !

Seuls arbitres
Du sceau des titres ,
Chartriers, rendez-moi l'honneur :
Je suis bâtard d'un grand seigneur.

De ces faits dressez un sommaire,
Messieurs, et prouvez qu'à moi seul
Je vaux autant que père et mère,
Aïeul, bisaïeul, trisaïeul. (*bis.*)
Grace à votre art que j'utilise,
Qu'on me tire enfin des tripots ;
Qu'on m'enterre au chœur d'une église ;
Que mon ame soit en repos !

Seuls arbitres
Du sceau des titres ,
Chartriers, rendez-moi l'honneur :
Je suis bâtard d'un grand seigneur. (*bis.*)





LES ÉTOILES QUI FILENT.

JANVIER 1820.

AIR : Du ballet des Pierrots.

Berger, tu dis que notre étoile
 Règle nos jours et brille aux cieux.
 — Oui, mon enfant; mais dans son voile
 La nuit la dérobe à nos yeux.
 — Berger sur cet azur tranquille,
 De lire on te croit le secret:
 Quelle est cette étoile qui file,
 Qui file, file, et disparaît?

— Mon enfant, un mortel expire:
 Son étoile tombe à l'instant.
 Entre amis que la joie inspire,
 Celui-ci buvait en chantant.
 Heureux, il s'endort immobile,
 Auprès du vin qu'il célébrait...
 — Encore une étoile qui file,
 Qui file, file, et disparaît.

— Mon enfant, qu'elle est pure et belle!
 C'est celle d'un objet charmant.
 Fille heureuse, amante fidèle,
 On l'accorde au plus tendre amant.

Des fleurs ceignent son front nubile,
Et de l'hymen l'autel est prêt...

— Encore une étoile qui file,
Qui file, file, et disparaît.

— Mon fils, c'est l'étoile rapide
D'un très grand seigneur nouveau-né :
Le berceau qu'il a laissé vide
D'or et de pourpre était orné.
Des poisons qu'un flatteur distille,
C'était à qui le nourrirait...

— Encore une étoile qui file,
Qui file, file, et disparaît.

— Mon enfant, quel éclair sinistre !
C'était l'astre d'un favori,
Qui se croyait un grand ministre
Quand de nos maux il avait ri.
Ceux qui servaient ce dieu fragile
Ont déjà caché son portrait...

— Encore une étoile qui file,
Qui file, file, et disparaît.

— Mon fils, quels pleurs seront les nôtres !
D'un riche nous perdons l'appui :
L'indigence glane chez d'autres,
Mais elle moissonnait chez lui.
Ce soir même, sûr d'un asile,
A son toit le pauvre accourait...

— Encore une étoile qui file,
Qui file, file, et disparaît.

— C'est celle d'un puissant monarque!...
Va, mon fils, garde ta candeur ;
Et que ton étoile ne marque
Par l'éclat ni par la grandeur.
Si tu brillais sans être utile,
A ton dernier jour on dirait :
Ce n'est qu'une étoile qui file,
Qui file, file, et disparaît.





L'ENRHUMÉ.

VAUDEVILLE SUR LES NOUVELLES LOIS D'EXCEPTION.

MARS 1820.

AIR : Du petit mot pour rire.

Quoi ! pas un seul petit couplet !
 Chansonnier, dis-nous donc quel est
 Le mal qui te consume ?
 — Amis, il pleut, il pleut des lois ;
 L'air est malsain, j'en perds la voix.
 Amis, c'est là,
 Oui, c'est cela,
 C'est cela qui m'enrhume.

Chansonnier, quand vient le printemps,
 Les oiseaux plus gais, plus contens,
 De chanter ont coutume !
 — Oui, mais j'aperçois des réseaux :
 En cage on mettra les oiseaux.
 Amis, c'est là,
 Oui, c'est cela,
 C'est cela qui m'enrhume.

La chambre regorge d'intrus ;
 Peins-nous l'un de ces bas ventrus,
 Aux dîners qu'il écume.
 — Non, car ces gens, si gras du bec,

Votent l'eau claire et le pain sec ¹.

Amis, c'est là,

Oui, c'est cela,

C'est cela qui m'enrhume.

Pour nos pairs fais des vers flatteurs;

Des Français ce sont les tuteurs;

Qu'à leur nez l'encens fume.

— Non, car ils ont mis de moitié

Leurs pupilles à la Pitié.

Amis, c'est là,

Oui, c'est cela,

C'est cela qui m'enrhume.

Peins donc S..... l'anodin;

Peins-nous surtout P.....-Dandin,

Si fort quand il résume.

— Non : Cicéron m'a convaincu.

P..... dirait : *Il a vécu* ².

Amis, c'est là,

Oui, c'est cela,

C'est cela qui m'enrhume.

Mais la Charte encor nous défend;

Du roi c'est l'immortel enfant;

¹ Messieurs du centre voulurent qu'on laissât aux ministres le droit de régler la nourriture des personnes arrêtées comme suspectes.

² Allusion à une citation sans doute fort heureuse, mais peu rassurante que s'est permise un ministre.

Il l'aime, on le présume.

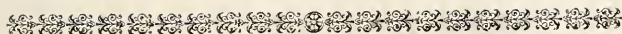
.....
.....

Amis, c'est là,
Oui, c'est cela,
C'est cela qui m'enrhume.

Qu'ai-je dit? et que de dangers!
Le ministre des étrangers,
Dandin taille sa plume.
On va m'arrêter sans procès:
Le vaudeville est né français.

Amis, c'est là,
Oui, c'est cela,
C'est cela qui m'enrhume.





LE TEMPS.

AIR : Ce magistrat irréprochable.

Près de la beauté que j'adore,
 Je me croyais égal aux dieux ;
 Lorsqu'au bruit de l'airain sonore,
 Le Temps apparut à nos yeux. (*bis.*)
 Faible comme une tourterelle
 Qui voit la serre des vautours,
 Ah ! par pitié, lui dit ma belle,
 Vieillard, épargnez nos amours !

Devant son front chargé de rides,
 Soudain nos yeux se sont baissés ;
 Nous voyons à ses pieds rapides
 La poudre des siècles passés.
 A l'aspect d'une fleur nouvelle
 Qu'il vient de flétrir pour toujours,
 Ah ! par pitié, lui dit ma belle,
 Vieillard, épargnez nos amours !

Je n'épargne rien sur la terre ;
 Je n'épargne rien même aux cieux.
 Répond-il d'une voix austère :
 Vous ne m'avez connu que vieux.

Ce que le passé vous révèle,
Remonte à peine à quelques jours.
Ah! par pitié, lui dit ma belle,
Vieillard, épargnez nos amours!

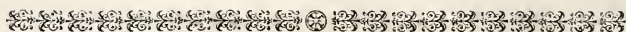
Sur cent premiers peuples célèbres,
J'ai plongé cent peuples fameux
Dans un abyme de ténèbres,
Où vous disparaîtrez comme eux.
J'ai couvert d'une ombre éternelle
Des astres éteints dans leur cours.
Ah! par pitié, lui dit ma belle,
Vieillard, épargnez nos amours!

Mais, malgré moi, de votre monde
La volupté charme les maux;
Et de la nature féconde
L'arbre immense étend ses rameaux.
Toujours sa tige renouvelle
Des fruits que j'arrache toujours.
Ah! par pitié, lui dit ma belle,
Vieillard, épargnez nos amours!

Il nous fuit ; et près de le suivre,
Les plaisirs, hélas! peu constans,
Nous voyant plus pressés de vivre,
Nous bercent dans l'oubli du Temps. (*bis.*)

Mais l'heure en sonnant nous rappelle
 Combien tous nos rêves sont courts :
 Et je m'écrie avec ma belle :
 Vieillard, épargnez nos amours !





LA FARIDONDAINE,

OU

LA CONSPIRATION DES CHANSONS.

INSTRUCTION AJOUTÉE A LA CIRCULAIRE DE M. LE PRÉFET DE POLICE
CONCERNANT LES RÉUNIONS CHANTANTES APPELÉES GOGUETTES.

AVRIL 1820.

AIR : A la façon de Barbari.

Écoute, mouchard, mon ami,
Je suis ton capitaine.
Sois gai pour tromper l'ennemi,
Et chante à perdre haleine.
Tu sais que monseigneur Anglès
La faridondaine,
A peur des couplets :
Apprends qu'on en fait contre lui,
Biribi,
Sur la façon de barbari,
Mon ami.

Des goguettes, à peu de frais,
On échauffe la veine.
Aux apollons des cabarets
Paie un broc de Surène.
Un aveugle y chante en faussant
La faridondaine,

D'un ton menaçant.
On néglige l'air de Henri,
Biribi,
Pour la façon de barbari,
Mon ami.

Sur *Mirliton* fais un rapport :
La cour le trouve obscène.
Dénonce aussi *Malbrouck est mort* :
A sa grace¹ il fait peine.
Surtout transforme avec éclat
La faridondaine
En crime d'état.
Donnons des juges sans juri,
Biribi;
A la façon de barbari,
Mon ami.

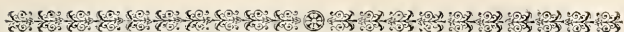
Biribi veut dire en latin
L'homme de Sainte-Hélène.
Barbari, c'est, j'en suis certain,
Un peuple qu'on enchaîne.
Mon ami, ce n'est pas le roi :
Et *faridondaine*
Attaque la foi.
Que dirait de mieux M.....
Biribi,

¹ Sa grace, lord Wellington.

Sur la façon de barbari,
Mon ami ?

Du préfet ce sont les leçons :
Tu les suivras sans peine.
Si l'on ne prend garde aux chansons,
L'anarchie est certaine.
Que le trône soit préservé
De faridondaine,
Par le *God save*.
Substituons l'*O filii*,
Biribi,
A la façon de barbari,
Mon ami.





MA LAMPE.

CHANSON ADRESSÉE A MADAME DUFRESNOY.

AIR :

Veille encore, ô lampe fidèle,
Que trop peu d'huile vient nourrir!
Sur les accens d'une immortelle
Laisse mes regards s'attendrir.
De l'amour que sa lyre implore,
Tu le sais, j'ai subi la loi.
Veille, ma lampe, veille encore:
Je lis les vers de Dufresnoy.

Son livre est plein d'un doux mystère,
Plein d'un bonheur de peu d'instans;
Il rend à mon lit solitaire
Tous les songes de mon printemps.
Les dieux qu'au bel âge on adore
Voudraient-ils revoler vers moi?
Veille, ma lampe, veille encore:
Je lis les vers de Dufresnoy.

Si, comme Sapho qu'elle égale,
Elle eût, en proie à deux penchans,
Des Amours ardente rivale,
Aux Graces consacré ses chants,
Parny, près d'une Éléonore,
Ne l'aurait pu voir sans effroi.

Veille, ma lampe, veille encore :
Je lis les vers de Dufresnoy.

Combien a pleuré sur nos armes
Son noble cœur de gloire épris !
De n'être pour rien dans ses larmes
L'Amour alors parut surpris.
Jamais au pays qu'elle honore
Sa lyre n'a manqué de foi.
Veille, ma lampe, veille encore :
Je lis les vers de Dufresnoy.

Aux chants du Nord on fait hommage
Des lauriers du Pinde avilis ;
Mais de leur gloire sois l'image,
Toi, ma lampe, toi qui pâlis.
A ton déclin, je vois l'aurore
Triompher de l'ombre et de toi ;
Tu meurs, et je relis encore
Les vers charmans de Dufresnoy.





LE VIEUX DRAPEAU.

1820.

Cette chanson n'exprime que le vœu d'un soldat qui désire voir la Charte constitutionnellement placée sous la sauvegarde du drapeau de Fleurus, de Marengo et d'Austerlitz. Le même vœu a été exprimé à la tribune par plusieurs députés, et entre autres par M. le général Foy, dans une improvisation aussi noble qu'énergique.

ARR : Elle aime à rire, elle aime à boire.

De mes vieux compagnons de gloire
 Je viens de me voir entouré.
 Nos souvenirs m'ont enivré ;
 Le vin m'a rendu la mémoire.
 Fier de mes exploits et des leurs,
 J'ai mon drapeau dans ma chaumière.
 Quand secoûrai-je la poussière
 Qui ternit ses nobles couleurs ?

Il est caché sous l'humble paille
 Où je dors pauvre et mutilé ;
 Lui qui, sûr de vaincre, a volé
 Vingt ans de bataille en bataille !
 Chargé de lauriers et de fleurs
 Il brilla sur l'Europe entière.
 Quand secoûrai-je la poussière
 Qui ternit ses nobles couleurs ?

Ce drapeau payait à la France
 Tout le sang qu'il nous a coûté.
 Sur le sein de la liberté,
 Nos fils jouaient avec sa lance.
 Qu'il prouve encore aux oppresseurs
 Combien la gloire est roturière.
 Quand secoûtrai-je la poussière
 Qui ternit ses nobles couleurs?

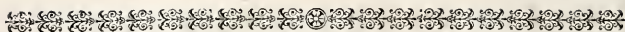
Son aigle est resté dans la poudre,
 Fatigué de lointains exploits.
 Rendons-lui le coq des Gaulois;
 Il sut aussi lancer la foudre.
 La France, oubliant ses douleurs,
 Le rebénira, libre et fière.
 Quand secoûtrai-je la poussière
 Qui ternit ses nobles couleurs?

Las d'errer avec la victoire,
 Des lois il deviendra l'appui.
 Chaque soldat fut, grace à lui,
 Citoyen aux bords de la Loire.
 Seul il peut voiler nos malheurs;
 Déployons-le sur la frontière.
 Quand secoûtrai-je la poussière
 Qui ternit ses nobles couleurs?

Mais il est là près de mes armes;
 Un instant osons l'entrevoir.

Viens, mon drapeau ! viens, mon espoir !
 C'est à toi d'essuyer mes larmes.
 D'un guerrier qui verse des pleurs
 Le ciel entendra la prière :
 Oui, je secourrai la poussière
 Qui ternit tes nobles couleurs.





LA

MARQUISE DE PRETINTAILLE.

AIR : J'veux être un chien, à coups d'pied, à coups d'poing.

Marquise à trente quartiers pleins,
 J'ai pris mes droits sur les vilains :
 En amour j'aime la canaille.
 D'un ton fier je leur dis : Venez.
 Mais sous mes rideaux blasonnés,
 Vils roturiers,
 Respectez les quartiers
 De la marquise de Pretintaille.

Sacrifierais-je à mes attraits
 Des gentilshommes damerets,
 Qui n'ont ni carrure ni taille ?
 Non, mais j'accable cent gredins
 De mes feux et de mes dédains.
 Vils roturiers,
 Respectez les quartiers
 De la marquise de Pretintaille.

Je veux citer les plus marquans,
 Bien qu'après coup tous ces croquans

Osent me traiter d'antiquaille :
Je ne suis aux yeux des malins
Qu'une savonnette à vilains.

Vils roturiers,
Respectez les quartiers
De la marquise de Pretintaille.

Mon laquais était tout porté;
Mais il parle de liberté;
De mes parchemins il se raille.
Paix! lui dis-je, et traite un peu mieux
Ce que je tiens de mes aïeux.

Vils roturiers,
Respectez les quartiers
De la marquise de Pretintaille.

Arrive après mon confesseur :
Du parti sacré défenseur,
Il serre de près son ouaille.
Avec moi son front virginal
Vise au chapeau de cardinal.

Vils roturiers,
Respectez les quartiers
De la marquise de Pretintaille.

Je veux corrompre un député:
Pour l'amour et la liberté
Il était plus chaud qu'une caille.

L'aveu que ma bouche octroya
Mit les droits de l'homme à quia.

Vils roturiers,

Respectez les quartiers
De la marquise de Pretintaille.

Mon fermier, butor bien nerveux,
Dont la Charte a comblé les vœux,
Dénigrait la glèbe et la taille;
Mais je lui fis voir à loisir
Tout ce qu'on gagne au *bon plaisir*.

Vils roturiers,

Respectez les quartiers
De la marquise de Pretintaille.

J'oubliais certain grand coquin,
Pauvre officier républicain,
Brave au lit comme à la mitraille:
J'ai vengé sur ce possédé
Charette, Cobourg et Condé.

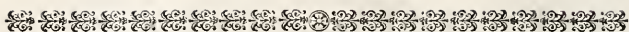
Vils roturiers,

Respectez les quartiers
De la marquise de Pretintaille.

Mes privilèges s'éteindraient
Si nos étrangers ne rentraient;
A ma note aussi je travaille.
En attendant forçons le roi

De solder les Suisses pour moi.
 Vils roturiers,
 Respectez les quartiers
 De la marquise de Pretintaille.





LE TREMBLEUR,

OU

MES ADIEUX A M. DUPONT (DE L'EURE), EX-PRÉSIDENT
A LA COUR ROYALE DE ROUEN.

CHANSON FAITE ET CHANTÉE A ROUEN, QUELQUES JOURS AVANT LES ÉLECTIONS
DE 1820.

AIR : Je vais bientôt quitter l'empire.

Dupont, que vient-on de m'apprendre ?
Quoi ! l'on tourmente vos amis !
J'ai des précautions à prendre ;
Vous le savez, je suis commis. (*bis.*)
Dès qu'une amitié m'embarrasse,
Soudain les nœuds en sont rompus. (*bis.*)
Bien mieux que vous je sais garder ma place ¹.
Mon cher Dupont, je ne vous connais plus.
Dupont, Dupont, je ne vous connais plus.

Du peuple obtenez le suffrage ;
Moi, du pouvoir je crains les coups.
En vain la France rend hommage
A la vertu qui brille en vous ;
A peine j'ose vous promettre
De vous rendre encor vos saluts :
Votre vertu pourrait me compromettre.
Mon cher Dupont, je ne vous connais plus.
Dupont, Dupont, je ne vous connais plus.

¹ L'auteur avait encore sa place d'expéditionnaire à l'Université.

Chez nous le courage importune,
Et votre sage et noble voix
A fait trembler à la tribune
Ceux qui méconnaissent nos droits.
De vos discours on tient registre;
Peut-être aussi les ai-je lus.

Mais les talens ne font pas un ministre.
Mon cher Dupont, je ne vous connais plus.
Dupont, Dupont, je ne vous connais plus.

Héritier de la gloire antique,
Admiré de tous les Français,
Le front ceint du rameau civique,
Sous le chaume vivez en paix.
A votre renom j'ai beau croire,
Je pense comme nos ventrus :

On ne vit pas de pain sec et de gloire.
Mon cher Dupont, je ne vous connais plus.
Dupont, Dupont, je ne vous connais plus.

Oui, je vous fuis sans autre forme,
Vous que long-temps mon cœur aima.
Je ne veux pas qu'on me réforme
Comme P...ier vous réforma. (*bis.*)
Adieu donc, honneur de la France!
Du préfet je crains les argus. (*bis.*)

Avec L... je ferai connaissance.
Mon cher Dupont, je ne vous connais plus.
Dupont, Dupont, je ne vous connais plus.



MA CONTEMPORAINE.

COUPLET ÉCRIT SUR L'ALBUM DE MADAME M***.

AIR : Ma belle est la belle des belles.

Vous vous vantez d'avoir mon âge :
Sachez que l'Amour n'en croit rien.
Jadis les Parques ont, je gage,
Mêlé votre fil et le mien.
Au hasard alors ces matrones
Fesant deux lots de notre temps,
J'eus les hivers et les automnes,
Vous les étés et les printemps.





LA MORT DU ROI CHRISTOPHE,

OU

NOTE PRÉSENTÉE PAR LA NOBLESSE D'HAÏTI AUX TROIS
GRANDS ALLIÉS.

DÉCEMBRE 1820.

AIR : La Catacoua.

Christophe est mort, et du royaume

La noblesse a recours à vous.

François, Alexandre, Guillaume,

Prenez aussi pitié de nous.

Ce n'est point pays limitrophe,

Mais le mal fait tant de progrès!

Vite, un congrès!

Deux, trois congrès!

Quatre congrès!

Cinq congrès! dix congrès!

Princes, vengez ce bon Christophe,

Roi digne de tous vos regrets.

Il tombe après avoir fait rage

Contre les peuples maladroits

Qui, du trône écartant l'orage,

Pour l'affermir bornent ses droits.

A réfuter maint philosophe
Ses canons étaient toujours prêts.

Vite un congrès!

Deux, trois congrès!

Quatre congrès!

Cinq congrès! dix congrès!

Princes, vengez ce bon Christophe,
Roi digne de tous vos regrets.

Avec respect traitez l'Espagne :
Votre maître y perdit ses pas.
Naple est un pays de Cocagne ;
Mais des volcans n'approchez pas.
Vous taillerez en pleine étoffe,
Venez chez nous par un vent frais.

Vite, un congrès!

Deux, trois congrès!

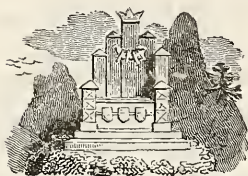
Quatre congrès!

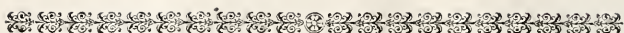
Cinq congrès! dix congrès!

Princes, vengez ce bon Christophe,
Roi digne de tous vos regrets.

Dons Quichottes de l'arbitraire,
Allons, morbleu, de la valeur!
Ce monarque était votre frère,
Les rois sont de même couleur.
Exploiter une catastrophe
S'accorde avec vos plans secrets.
Vite, un congrès!

Deux, trois congrès!
 Quatre congrès!
 Cinq congrès! dix congrès!
 Princes, vengez ce bon Christophe,
 Roi digne de tous vos regrets.





LA FORTUNE.

AIR de la Sabotière.

Pan! pan! est-ce ma brune,
Pan! pan! qui frappe en bas?
Pan! pan! c'est la Fortune :
Pan! pan! je n'ouvre pas.

Tous mes amis, le verre en main ,
De joie enivrent ma chambrette.
Nous n'attendons plus que Lisette :
Fortune, passe ton chemin.

Pan! pan! est-ce ma brune,
Pan! pan! qui frappe en bas?
Pan! pan! c'est la Fortune :
Pan! pan! je n'ouvre pas.

Si l'on en croit ce qu'elle dit,
Son or chez nous ferait merveilles.
Mais nous avons là vingt bouteilles,
Et le traiteur nous fait crédit.

Pan! pan! est-ce ma brune,
Pan! pan! qui frappe en bas?
Pan! pan! c'est la Fortune :
Pan! pan! je n'ouvre pas.

Elle offre perles et rubis,
 Manteaux d'une richesse extrême.
 Eh! que nous fait la pourpre même?
 Nous venons d'ôter nos habits.

Pan! pan! est-ce ma brune,
 Pan! pan! qui frappe en bas?
 Pan! pan! c'est la Fortune :
 Pan! pan! je n'ouvre pas.

Elle nous traite en écoliers,
 Parle de gloire et de génie.
 Hélas! grace à la calomnie,
 Nous ne croyons plus aux lauriers.

Pan! pan! est-ce ma brune,
 Pan! pan! qui frappe en bas?
 Pan! pan! c'est la Fortune :
 Pan! pan! je n'ouvre pas.

Loin des plaisirs, point ne voulons
 Aux cieux être lancés par elle :
 Sans même essayer la nacelle,
 Nous voyons s'enfler ses ballons.

Pan! pan! est-ce ma brune,
 Pan! pan! qui frappe en bas?
 Pan! pan! c'est la Fortune :
 Pan! pan! je n'ouvre pas.

Mais tous nos voisins attroupés
 Implorent ses faveurs traîtresses :
 Ah! chers amis, par nos maîtresses
 Nous serons plus gaîment trompés.

Pan! pan! est-ce ma brune,
 Pan! pan! qui frappe en bas?
 Pan! pan! c'est la Fortune :
 Pan! pan! je n'ouvre pas.





LOUIS XI¹.

AIR : Sans un petit brin d'amour.

Heureux villageois, dansons :

Sautez, fillettes

Et garçons !

Unissez vos joyeux sons,

Musettes

Et chansons !

Notre vieux roi, caché dans ces tourelles,

Louis, dont nous parlons tout bas,

Veut essayer, au temps des fleurs nouvelles,

S'il peut sourire à nos ébats.

Heureux villageois, dansons :

Sautez, fillettes

Et garçons !

Unissez vos joyeux sons,

Musettes

Et chansons !

Quand sur nos bords on rit, on chante, on aime,

Louis se retient prisonnier :

¹ On sait que ce roi, retiré au Plessis-lez-Tours, avec Tristan, confident et exécuteur de ses cruautés, voulait voir quelquefois les paysans danser devant les fenêtres de son château.

Il craint les grands, et le peuple, et Dieu même ;
Surtout il craint son héritier.

Heureux villageois, dansons :
Sautiez, fillettes
Et garçons !
Unissez vos joyeux sons,
Musettes
Et chansons !

Voyez d'ici briller cent hallebardes,
Aux feux d'un soleil pur et doux.
N'entend-on pas le *Qui vive* des gardes,
Qui se mêle au bruit des verroux ?

Heureux villageois, dansons :
Sautiez, fillettes
Et garçons !
Unissez vos joyeux sons,
Musettes
Et chansons !

Il vient ! il vient ! Ah ! du plus humble chaume
Ce roi peut envier la paix.
Le voyez-vous comme un pâle fantôme,
A travers ces barreaux épais ?

Heureux villageois, dansons :
Sautiez, fillettes
Et garçons !

Unissez vos joyeux sons,
Musettes
Et chansons !

Dans nos hameaux, quelle image brillante
Nous nous fesions d'un souverain !
Quoi ! pour le sceptre une main défaillante !
Pour la couronne un front chagrin !

Heureux villageois, dansons :
Sautiez, fillettes
Et garçons !
Unissez vos joyeux sons,
Musettes
Et chansons !

Malgré nos chants, il se trouble, il frissonne :
L'horloge a causé son effroi.
Ainsi toujours il prend l'heure qui sonne
Pour un signal de son beffroi.

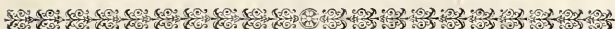
Heureux villageois, dansons :
Sautiez, fillettes
Et garçons !
Unissez vos joyeux sons,
Musettes
Et chansons !

Mais notre joie, hélas ! le désespère ;
Il fuit avec son favori.

Craignons sa haine, et disons qu'en bon père
A ses enfans il a souri.

Heureux villageois, dansons :
Sautiez, fillettes
Et garçons !
Unissez vos joyeux sons,
Musettes
Et chansons !





LES ADIEUX A LA GLOIRE.

DÉCEMBRE 1820.

AIR : Je commence à m'apercevoir, etc. (d'ALEXIS).

Chantons le vin et la beauté :

Tout le reste est folie.

Voyez comme on oublie

Les hymnes de la liberté.

Un peuple brave

Retombe esclave :

Fils d'Épicure, ouvrez-moi votre cave.

La France, qui souffre en repos,

Ne veut plus que mal à propos

J'ose en trompette ériger mes pipeaux.

Adieu donc, pauvre gloire !

Déshéritons l'histoire.

Venez, Amours, et versez-nous à boire.

Quoi ! d'indignes enfans de Mars

Briguaient une livrée,

Quand ma muse éplorée

Recrutait pour leurs étendards !

Ah ! s'il m'arrive

Beauté naïve,

Sous ses baisers ma voix sera captive ;

Ou flattons si bien, que pour moi

On exhume aussi quelque emploi.

Oui, noir ou blanc, soyons le fou du roi.

Adieu donc, pauvre gloire !

Déshéritons l'histoire.

Venez, Amours, et versez-nous à boire.

Des excès de nos ennemis

Chaque juge est complice,

Et la main de justice

De soufflets accable Thémis :

Plus de satire !

N'osant médire,

J'orne de fleurs et ma coupe et ma lyre.

J'ai trop bravé nos tribunaux ;

Dans leurs dédales infernaux,

J'entends Cerbère et ne vois point Minos.

Adieu donc, pauvre gloire !

Déshéritons l'histoire.

Venez, Amours, et versez-nous à boire.

Des tyrans par nous soudoyés

La faiblesse est connue :

Gulliver éternue,

Et tous les nains sont foudroyés.

Mais quelle image !

Non, plus d'orage ;

De nos plaisirs redoutons le naufrage.

Opprimés, gémissiez plus bas.

Que nous fait, dans un gai repas,

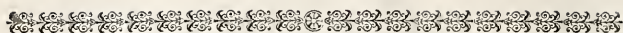
Que l'univers souffre ou ne souffre pas ?

Adieu donc, pauvre gloire !

Déshéritons l'histoire.
Venez, Amours, et versez-nous à boire.

Du sommeil de la liberté
Les rêves sont pénibles :
Devenons insensibles
Pour conserver notre gâté.
Quand tout succombe,
Faible colombe,
Ma muse aussi sur des roses retombe.
Lasse d'imiter l'aigle altier,
Elle reprend son doux métier :
Bacchus m'appelle, et je rentre au quartier.
Adieu donc, pauvre gloire !
Déshéritons l'histoire.
Venez, Amours, et versez-nous à boire.





LES DEUX COUSINS,

ou

LETTRE D'UN PETIT ROI A UN PETIT DUC.

AIR : Daignez m'épargner le reste.

Salut ! petit cousin germain ;
 D'un lieu d'exil j'ose t'écrire.
 La Fortune te tend la main :
 Ta naissance la fait sourire.
 Mon premier jour aussi fut beau ;
 Point de Français qui n'en convienne.
 Les rois m'adoraient au berceau ; *(bis.)*
 Et cependant je suis à Vienne !

Je fus bercé par tes feseurs
 De vers, de chansons, de poèmes :
 Ils sont, comme les confiseurs,
 Partisans de tous les baptêmes.
 Les eaux d'un fleuve bien mondain
 Vont laver ton ame chrétienne ;
 On m'offrit de l'eau du Jourdain ;
 Et cependant je suis à Vienne !

Ces juges, ces pairs avilis
 Qui te prédisent des merveilles,

De mon temps juraient que les lis
Seraient le butin des abeilles.
Parmi les nobles détracteurs
De toute vertu plébéienne,
Ma nourrice avait des flatteurs;
Et cependant je suis à Vienne!

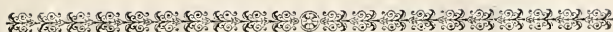
Sur des lauriers je me couchais;
La pourpre seule t'environne.
Des sceptres étaient mes hochets;
Mon bourlet fut une couronne.
Méchant bourlet! puisqu'un faux pas
Même au saint père ôtait la sienne.
Mais j'avais pour moi nos prélats;
Et cependant je suis à Vienne!

Quant aux maréchaux, je crois peu
Que du monde ils t'ouvrent l'entrée.
Ils préfèrent au cordon bleu
De l'honneur l'étoile sacrée.
Mon père à leur beau dévouement
Livra sa fortune et la mienne.
Ils auront tenu leur serment;
Et cependant je suis à Vienne!

Près du trône si tu grandis,
Si je végète sans puissance,
Confonds ces courtisans maudits,
En leur rappelant ma naissance.

Dis-leur : « Je puis avoir mon tour ;
 « De mon cousin qu'il vous souviene.
 « Vous lui promettiez votre amour ; (*bis.*)
 « Et cependant il est à Vienne ! »





LES VENDANGES.

AIR : Pierrot sur le bord d'un ruisseau.

L'aurore annonce un jour serein ;
 Vite à l'ouvrage !
 Et reprenons courage.
 Fillettes, flûte et tambourin ,
 Mettez les vendangeurs en train.
 Du vin qu'a fait tourner l'orage ,
 Un vin nouveau bientôt consolera.
 Amis, chez nous la gaîté renaîtra. } *bis.*
 Ah! ah! la gaîté renaîtra.

Notre maire tourne à tout vent :
 D'écharpe il change ,
 Et de tout vin s'arrange.
 Mais puisqu'ainsi ce bon vivant
 De couleur changea si souvent ,
 Qu'avec son écharpe il vendange ,
 Et de vin doux on la barbouillera.
 Amis, chez nous la gaîté renaîtra.
 Ah! ah! la gaîté renaîtra.

Le juge qui, de vingt façons ,
 En robe noire ,
 Explique son grimoire ,
 Condamne jusqu'à nos chansons.

Mais grace au vin que nous pressons,
 Que lui-même il chante après boire
 La liberté, la gloire, *et cetera*.
 Amis, chez nous la gaîté renaîtra.
 Ah! ah! la gaîté renaîtra.

Si le curé, peu tolérant,
 Gronde sans cesse,
 Et veut qu'on se confesse,
 Son gros nez rouge nous apprend
 L'intérêt qu'à nos vins il prend.
 Pour en boire ailleurs qu'à la messe,
 Sur chaque mort qu'il dise un *libera*.
 Amis, chez nous la gaîté renaîtra.
 Ah! ah! la gaîté renaîtra.

Que du châtelain en souci
 L'orgueil insigne
 Au bonheur se résigne,
 Il verra les titres qu'ici
 Noé nous a transmis aussi.
 Ils sont sur des feuilles de vigne;
 Aux parchemins il les préférera.
 Amis, chez nous la gaîté renaîtra.
 Ah! ah! la gaîté renaîtra.

Beau pays, fertile et guerrier,
 A la souffrance
 Oppose l'espérance.
 Au pampre tu peux marier

Olive, épi, rose et laurier.

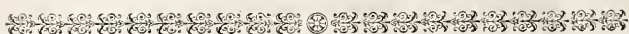
Vendangeons, et vive la France!

Le monde un jour avec nous trinquera.

Amis, chez nous la gâité renaîtra. } *bis.*

Ah! ah! la gâité renaîtra.





L'ORAGE.

AIR : C'est l'amour, l'amour.

Chers enfans, dansez, dansez!

Votre âge

Échappe à l'orage :

Par l'espoir gaîment bercés,

Dansez, chantez, dansez!

A l'ombre de vertes charmilles,

Fuyant l'école et les leçons,

Petits garçons, petites filles,

Vous voulez danser aux chansons.

En vain ce pauvre monde

Craint de nouveaux malheurs ;

En vain la foudre gronde,

Couronnez-vous de fleurs.

Chers enfans, dansez, dansez!

Votre âge

Échappe à l'orage :

Par l'espoir gaîment bercés,

Dansez, chantez, dansez!

L'éclair sillonne le nuage,

Mais il n'a point frappé vos yeux.

L'oiseau se tait dans le feuillage;
Rien n'interrompt vos chants joyeux.

J'en crois votre alégresse,
Oui, bientôt d'un ciel pur
Vos yeux, brillans d'ivresse,
Réfléchiront l'azur.

Chers enfans, dansez, dansez!

Votre âge

Échappe à l'orage :

Par l'espoir gaîment bercés,

Dansez, chantez, dansez!

Vos pères ont eu bien des peines ;
Comme eux ne soyez point trahis.
D'une main ils brisaient leurs chaînes,
De l'autre ils vengeaient leur pays.

De leur char de victoire
Tombés sans déshonneur,
Ils vous lèguent la gloire :
Ce fut tout leur bonheur.

Chers enfans, dansez, dansez!

Votre âge

Échappe à l'orage :

Par l'espoir gaîment bercés,

Dansez, chantez, dansez!

Au bruit de lugubres fanfares,
Hélas! vos yeux se sont ouverts.

C'était le clairon des barbares
 Qui vous annonçait nos revers.
 Dans le fracas des armes,
 Sous nos toits en débris,
 Vous mêliez à nos larmes
 Votre premier souris.

Chers enfans, dansez, dansez!
 Votre âge
 Échappe à l'orage:
 Par l'espoir gaîment bercés,
 Dansez, chantez, dansez!

Vous triompherez des tempêtes
 Où notre courage expira :
 C'est en éclatant sur nos têtes
 Que la foudre nous éclaira.
 Si le Dieu qui vous aime
 Crut devoir nous punir,
 Pour vous sa main ressème
 Les champs de l'avenir.

Chers enfans, dansez, dansez!
 Votre âge
 Échappe à l'orage:
 Par l'espoir gaîment bercés,
 Dansez, chantez, dansez!

Enfans, l'orage, qui redouble,
 Du sort présage le courroux.

Le sort ne vous cause aucun trouble
Mais à mon âge on craint ses coups.

S'il faut que je succombe
En chantant nos malheurs,
Déposez sur ma tombe
Vos couronnes de fleurs.

Chers enfans, dansez, dansez!

Votre âge

Échappe à l'orage :

Par l'espoir gaîment bercés,

Dancez, chantez, dansez!





LE CINQ MAI.

1821.

AIR : Muse des bois et des accords champêtres.

Des Espagnols m'ont pris sur leur navire,
 Aux bords lointains où tristement j'errais.
 Humble débris d'un héroïque empire,
 J'avais dans l'Inde exilé mes regrets.
 Mais loin du Cap, après cinq ans d'absence
 Sous le soleil, je vogue plus joyeux.
 Pauvre soldat, je reverrai la France :
 La main d'un fils me fermera les yeux.

Dieux ! le pilote a crié : Sainte-Hélène !
 Et voilà donc où languit le héros !
 Bons Espagnols, là s'éteint votre haine ;
 Nous maudissons ses fers et ses bourreaux.
 Je ne puis rien, rien pour sa délivrance :
 Le temps n'est plus des trépas glorieux !
 Pauvre soldat, je reverrai la France :
 La main d'un fils me fermera les yeux.

Peut-être il dort, ce boulet invincible
 Qui fracassa vingt trônes à la fois.
 Ne peut-il pas, se relevant terrible,
 Aller mourir sur la tête des rois ?

Ah! ce rocher repousse l'espérance :
L'aigle n'est plus dans le secret des dieux.
Pauvre soldat, je reverrai la France :
La main d'un fils me fermera les yeux.

Il fatiguait la victoire à le suivre ;
Elle était lasse ; il ne l'attendit pas.
Trahi deux fois, ce grand homme a su vivre.
Mais quels serpents enveloppent ses pas !
De tout laurier un poison est l'essence ;
La mort couronne un front victorieux.
Pauvre soldat, je reverrai la France :
La main d'un fils me fermera les yeux.

Dès qu'on signale une nef vagabonde,
« Serait-ce lui ! disent les potentats :
« Vient-il encor redemander le monde ?
« Armons soudain deux millions de soldats. »
Et lui, peut-être, accablé de souffrance,
A la patrie adresse ses adieux.
Pauvre soldat, je reverrai la France :
La main d'un fils me fermera les yeux.

Grand de génie et grand de caractère,
Pourquoi du sceptre arma-t-il son orgueil ?
Bien au dessus des trônes de la terre,
Il apparaît brillant sur cet écueil.
Sa gloire est là, comme le phare immense
D'un nouveau monde et d'un monde trop vieux.

Pauvre soldat, je reverrai la France :
La main d'un fils me fermera les yeux.

Bons Espagnols, que voit-on au rivage?
Un drapeau noir! ah, grands dieux, je frémis!
Quoi! lui mourir! ô gloire, quel veuvage!
Autour de moi pleurent ses ennemis.
Loin de ce roc nous fuyons en silence;
L'astre du jour abandonne les cieux.
Pauvre soldat, je reverrai la France:
La main d'un fils me fermera les yeux.



TABLE DES CHANSONS

CONTENUES DANS CE VOLUME.

PRÉFACE.	Page 1
Conversation entre mon censeur et moi.	4
Le Roi d'Yvetot.	13
La Bacchante.	16
Le Sénateur.	18
L'Académie et le Caveau.	21
Roger Bontemps.	24
La Gaudriole.	27
Parny.	30
Ma Grand'mère.	33
Le Mort vivant.	36
Le Printemps et l'Automne.	38
La Mère aveugle.	40
Le petit Homme gris.	43
La bonne Fille.	45
Ainsi soit-il !	48
L'Éducation des Demoiselles.	50
Madame Grégoire.	52
Charles sept.	55
Mes Cheveux.	57
Les Gueux.	59
Le Coin de l'Amitié.	63
L'Age futur.	65
Le vieux Célibataire.	68
L'Ami Robin.	70
Les Gaulois et les Francs.	73
Frétillon.	77
Un tour de marotte.	80
La double Ivresse.	83
Voyage au pays de Cocagne.	85
Le commencement du Voyage.	90

La Musique.	Page 92
Les Gourmands.	95
Ma dernière Chanson peut-être.	97
Éloge des Chapons.	99
Le Bon Français.	103
La grande Orgie.	106
Le Jour des morts.	111
Requête présentée par les Chiens de qualité.	113
La Censure.	116
Beaucoup d'amour.	119
Les Boxeurs.	121
Le troisième Mari.	123
Vieux habits! vieux galons!	126
Le nouveau Diogène.	130
Le Maître d'école.	134
Le Célibataire.	136
Trinquons.	138
Prière d'un Épicurien.	140
Les infidélités de Lisette.	141
La Chatte.	145
Adieux de Marie Stuart.	147
Les Parques.	150
La Boutaille volée.	152
Bouquet à une dame âgée de soixante-dix ans.	154
L'Homme rangé.	156
Bon Vin et Fillette.	158
Le Voisin.	160
Le Carillonneur.	163
La Vieillesse.	166
Les Billets d'enterrement.	168
La double Chasse.	170
Les petits Coups.	172
Éloge de la Richesse.	174
La Prisonnière et le Chevalier.	177
Les Marionnettes.	179
Le Scandale.	181
Le Docteur et ses Malades.	184
A Antoine Arnault.	186

Le Bedeau.	Page 189
On s'en fiche !	191
Jeannette.	194
Les Romans.	197
Traité de politique à l'usage de Lise.	199
L'Opinion de ces Demoiselles.	202
L'Habit de cour.	205
Plus de politique.	208
Margot.	210
A mon ami Désaugiers.	213
Ma Vocation.	216
Le Vilain.	218
Le vieux Ménétrier.	220
Les Oiseaux.	223
Les deux Sœurs de charité.	225
Complainte d'une de ces Demoiselles.	229
Ce n'est plus Lisette.	231
Le marquis de Carabas.	234
L'Hiver.	237
Ma République.	240
L'Ivrogne et sa Femme.	242
Paillasse.	245
Mon ame.	248
Le Juge de Charenton.	251
Les Champs.	254
La Cocarde blanche.	257
Mon Habit.	260
Le Vin et la Coquette.	262
La Sainte-Alliance barbaresque.	264
L'Ermite et ses Saints.	266
Mon petit Coin.	269
Le Soir des noces.	271
L'Indépendant.	274
La bonne Vieille.	277
La Vivandière.	279
Couplets à ma Filleule.	283
L'Exilé.	285
La Bouquetière et le Croque-mort.	289

La petite Fée.	Page 291
Ma Nacelle.	294
Monsieur Judas.	297
Le Dieu des bonnes gens.	300
Adieux à des amis.	302
La Rêverie.	304
Brennus.	306
Les Clefs du Paradis.	309
Si j'étais petit oiseau.	312
Le bon Vieillard.	315
Qu'elle est jolie !	318
L'Aveugle de Bagnolet.	320
Le Prince de Navarre.	323
La Mort subite.	326
Les Cinquante écus.	328
Le Carnaval de 1818.	331
Le Retour dans la patrie.	334
Le Ventru.	338
La Couronne.	342
Le bon Ménage.	344
Le Champ d'asile.	348
La mort de Charlemagne.	351
Le Ventru aux élections de 1819.	354
La Nature.	357
Les Cartes.	359
La Sainte Alliance des Peuples.	361
Rosette.	364
Les Révérends Pères.	366
Les Enfants de la France.	369
Les Mirmidons.	371
Les Rossignols.	376
Halte-là !	378
L'Enfant de bonne maison.	381
Les Étoiles qui filent.	385
L'Enrhumé.	388
Le Temps.	391
La Faridondaine.	394
Ma Lampe.	397

Le vieux Drapeau.	Page 399
La marquise de Pretintaille.	402
Le Trembleur.	406
Ma Contemporaine.	408
La Mort du roi Christophe.	409
La Fortune.	412
Louis XI.	415
Les Adieux à la gloire.	419
Les deux Cousins.	422
Les Vendanges.	425
L'Orage.	428
Le Cinq mai.	432

FIN DU PREMIER VOLUME.



